

LAURE,

ou

LETTRES

DE &c. &c.

1837

LAURE,

ou

83



174880

26/04/13

174881

IV

LAURE,

ou

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

TOME CINQUIÈME.



A GENÈVE

Chez BARD, MANGOT & Compagnie
Imprimeurs - Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez DE LAMOTTE, Libraire, Palais de M^{rs} le Duc,
rue des Petites-Écoles.

M. DCC. LXXXVI.

L A U R E

OU

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUÈDE

TOME CINQUIÈME



A GENÈVE

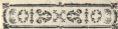
CHEZ MESSIEURS BURNIER & COMPAGNIE

LIBRAIRES

EN LA RUE DE LA POSTE, N. 10

EN 1781

M. DECC 1781



L A U R E,

OU

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUÈDE

LETTRE L.

Lettre à Sophie.

MA chère amie, quand j'ai de
tombé dans l'air, je voudrais
pouvoir vous parler, vous entrete-
nir; je voudrais vous faire mille
questions, il me semble que je trou-
verois auprès de vous tous les le-
çons dont j'aurois besoin; à fait

Tout V.

A

que je vous disé tout, que l'étrive
 tout : hier, après que Mlle. de Min-
 sie m'eut fait moult d'impatience
 & d'ennui, après qu'elle m'eut bien
 dit qu'on seroit domage que Mr. St.
 Ange mourût, qu'elle en seroit très-
 fâchée, que Mme. Destan hériteroit
 d'une très-bonne campagne qui lui
 seroit beaucoup de plaisir; après qu'elle
 eut arrangé tout le monde sur cet
 événement, & qu'elle m'eut dit encore
 mille choses insupportables; enfin,
 elle me lâssa en proie à la peine &
 à l'inquiétude : le danger où elle me
 disoit qu'étoit Mr. de St. Ange, me
 paroïssoit si extraordinaire, si incroya-
 ble, que je ne voulois y ajouter au-
 cune foi : dans l'espérance d'en en-
 tendre parler, j'allai chez Mad. de
 Taminge, & chez ma tante Bouvel.
 Je ne trouvai personne; je rappor-
 tai mon inquiétude auprès de ma mère,
 qui ne savoit rien; il vint quelques
 personnes qui ne dirent pas un mot

mon père vint assez tard, il étoit
 occupé de ses affaires; ce ne fut
 qu'un dernier moment lorsque je me
 retirais, qu'il dit assez négligemment
 que Mr. de St. Ange étoit dangereuse-
 ment malade, que le médecin étoit
 revenu, & qu'il avoit dit qu'il ne
 passeroit pas la nuit : une chaise se
 trouva près de moi, je m'assis un
 moment; voyant que mon père ne
 disoit plus rien, je m'en allai sans
 pouvoir dire une parole, il me fut
 impossible de ne pas murmurer con-
 tre l'insensibilité de tout le monde.
 J'en fus révoltée; la vie des autres
 n'est donc rien, & l'on vit ensen-
 ble pour se voir périr les uns les
 autres sans peine, sans regret; un
 homme intéressant finit sa vie à la
 fleur de son âge, & tout le monde
 est tranquille, tout va comme s'il
 n'arrivoit rien, comme s'il ne de-
 voit arriver aucun malheur; je ne
 comprends rien à ce qu'on appelle

compassion, humanité; mon père qui est si bon, si tendre, parle de sang-froid de la vie, de la mort d'un homme qu'il aime, qui lui a rendu des services; il n'envoie pas, il ne va pas lui-même s'informer de son état; il ne veut pas en juger par les yeux, il ne veut pas lui donner les soins, & alors certainement tous les hommes sont cruels & barbares. Mon amie, j'ai passé une nuit affreuse, toutes ces idées m'ont horriblement tourmenté; Mr. de St. Ange à l'agonie, mourant, mort, me donnoit une agitation que je n'ai pu calmer; j'ai été dans un trouble & dans un mouvement continuel; dès que j'ai vu le jour, j'ai été réveiller un domestique, je l'ai envoyé chez Mad. Duran; je vous écris en attendant son retour.....

J'entends du bruit, je vais me devant..... C'étoit mon père, qui va à notre campagne; il n'a point paru étonné de me voir levée de si

bonne heure; il m'a dit qu'il auroit des nouvelles de Mr. de St. Ange; je crois que c'est pour y aller qu'il est parti si matin; son indifférence de hier n'étoit donc pas naturelle; est-ce qu'il voudroit me mettre à quelque épreuve? Le messager ne revient point, ce malheureux domestique s'arrête pour quelque chose de bien inutile, tous les âmes sont cruels... je vais l'attendre; ma lettre vous apprendra sûrement quelque chose; si j'ai la force de vous le dire... Rien, ma chère amie, rien; le domestique n'a rien rapporté, il n'a pas pu dire un seul mot; il n'étoit venu encore personne de chez Mr. de St. Ange; & chez la sœur, chez la propre sœur, on attendoit tranquillement qu'il vint quelque'un pour savoir quelque chose; les domestiques, cependant, étoient très-alarmés, & on étoit sûr que Madame Duran enverroit de chez son frère, mais c'étoit encoeur trop

matin. . . . il faut attendre & renvoyer bientôt; ne fera-vous pas aussi un peu malheureuse en lisant ce que je vous écris si fort en descendant, dans ce moment; j'ai cru que je vous rasserois au bout de quatre lignes, & de tout le jour je ne pourrai peut-être rien savoir: je connais votre cœur, vous souffririez trop si je serois ma lettre sans vous rien apprendre. Je vois chez ma mère, elle a sûrement aussi de l'inquiétude, mais qu'est-ce que c'est que l'inquiétude des autres, ils font si tranquilles! ils peuvent attendre avec tant de patience! . . . Ma chère amie, nous recevons dans ce moment un billet de mon père, je me hâte de vous en envoyer la copie.

* Monsieur de St. Ange est un peu mieux aujourd'hui; j'ai vu le médecin, il croit que le danger est passé, une saignée faite à propos a

occasionné une crise, c'étoit une inflammation à la gorge, qui s'étoitannoncée avec beaucoup de violence, & qui a failli emporter le malade: il y a beaucoup de bile; le médecin croit que c'est quelque chagrin, quelque affection d'âme, qui a causé cette maladie; Mr. de St. Ange est d'un caractère bilieux, & fort sensible; je ne reviendrai pas ce soir, j'aurai encore des nouvelles demain matin, je vous les porterai, &c. &c. . .

Qu'est-ce qui a pu faire des chagrins à Mr. de St. Ange? qui est-ce qui peut être assez dur pour cela? c'est peut-être sa sœur: sans doute que trop de sensibilité est un malheur; je comprends bien comment on peut en mourir, & comment tant de gens se portent bien: j'ai le cœur avant que de former ma lettre d'aller chez ma bonne tante, elle est sensible & compatissante; j'entendrai chez elle ce que personne n'a dit

encore ; vous saurez ce que Joursé
apprit, je veux vous tranquilliser. . .

J'ai trouvé ma bonne tante très-in-
quiète, très-affligée, c'est une femme
bien respectable, elle a toutes les
vertus, & le cœur si bon ; elle
avoit été dans les plus grandes in-
quétudes, elle étoit encore très-en-
peinée, elle avoit envoyé un exprès
jusque chez Mr. de St. Ange, & va
le médecin, tout ce qu'elle devoit
s'accorder avec ce que mon père
nous avoit écrit ; on croit le danger
entièrement passé ; ces maux n'ont
qu'un moment bien dangereux, & la
maladie n'est jamais fort longue, nous
n'avons parlé que de cela. Ma tante
connoît bien M. de S. Ange, elle prend
à lui un véritable intérêt, & cependant
ce n'est que depuis peu de temps qu'elle
le voit un peu fréquemment ; elle a
une honnêteté de cœur, qui attache vé-
ritablement à elle, elle trouve qu'il
n'y a point d'homme plus intéressant

que Mr. de St. Ange, elle lui rend
justice sur ses qualités, sur son mé-
rite, sur ses agréments, elle dit que
mon père auroit perdu un ami bien
affectionné, bien aimable, qui lui est
très-attaché, & qu'il y auroit de l'in-
gratitude à ne pas lui témoigner beau-
coup d'intérêt ; ma tante est pleine
d'esprit & de raison, tous les jours
je m'attache plus à elle. Dans la vic-
issitude & retirée que nous menons
ci-devant, je ne lui rendois que des
devoirs très-éloignés, je ne la voyois
que rarement, je ne sentoie pas assez
le prix de son amitié, & elle en a
toujours eu pour moi : un des effets
de la fortune de mon père, est de
pouvoir mieux profiter des disposi-
tions que l'on nous témoigne, nous
pouvons mieux nous livrer aux ré-
lations qui nous paroissent agréables.
Ma tante m'a promis de nous faire
dire encore quelque chose ce soir de
Mr. de St. Ange, elle doit en accu-

voir des nouvelles directement de Mr. Duran ; je n'ai plus que le temps de fermer ma lettre. Adieu , ma chère amie.

LETTRE LI.

Lettre à Sophie.

JE suis sûre , ma chère amie , que vous vous intéressez à Mr. de St. Ange , & que vous avez été effrayés de l'état dangereux où il a été. Je me suis hâté de vous rassurer ; il n'a pu être pour mort pendant un jour entier. je ne l'ai point vu , en dis que l'affliction étoit générale ; j'ai entendu à cette occasion faire son éloge d'une manière qui ne m'a point étonnée : dans ces moments de danger & d'intérêt , on rend toujours un peu justice à ceux qui le méritent ; & dans la compassion que l'on a pour ceux qui souffrent , on se laisse aller à dire le bien que l'on en pense ; la jalousie s'affoiblit contre ceux qui meurent. Mon père nous confirma le lendemain ce qu'il nous avoit écrit la veille , il nous fit quelques détails , mais je ne pus point savoir s'il avoit été chez Mr. de St. Ange , ou s'il les avoit appris de quelqu'un ; j'écoutois ce qu'il disoit à ma mère , je ne fis point de question , mais je me réjouis avec eux de ce qui doit nécessairement être un sujet de joie pour nous tous. Il est vrai qu'il y a loin de notre campagne à celle de Mr. St. Ange , cependant , mon père auroit bien pu y aller , il auroit été mieux informé ; sûrement il y fera allé. Hier on eut de très-bonnes nouvelles , ce matin elles ont été de même , la convalescence est décidée , & ne sera pas longue. Mes parents sont convenus que comme Mad. Duran demeure chez

tant ; & dans la compassion que l'on a pour ceux qui souffrent , on se laisse aller à dire le bien que l'on en pense ; la jalousie s'affoiblit contre ceux qui meurent. Mon père nous confirma le lendemain ce qu'il nous avoit écrit la veille , il nous fit quelques détails , mais je ne pus point savoir s'il avoit été chez Mr. de St. Ange , ou s'il les avoit appris de quelqu'un ; j'écoutois ce qu'il disoit à ma mère , je ne fis point de question , mais je me réjouis avec eux de ce qui doit nécessairement être un sujet de joie pour nous tous. Il est vrai qu'il y a loin de notre campagne à celle de Mr. St. Ange , cependant , mon père auroit bien pu y aller , il auroit été mieux informé ; sûrement il y fera allé. Hier on eut de très-bonnes nouvelles , ce matin elles ont été de même , la convalescence est décidée , & ne sera pas longue. Mes parents sont convenus que comme Mad. Duran demeure chez

son frère, ils croient lui faire une visite dans deux ou trois jours; nous irons de très-grand matin à notre campagne, & dans l'après-midi ils se rendront chez Mr. de St. Ange. Mon père met dans tout cela une mesure & une cérémonie qui me fait de la peine, il me semble qu'il devoit y avoir entre eux plus d'amitié, plus de cordialité, une fois je croyois qu'il y en auroit beaucoup, Mr. de St. Ange ne s'est pas assez précé à ce qu'exigeoit mon père, il lui a donné des avis dont je soupçonne qu'il n'a pas été content; il a trouvé que mon père se pressoit trop de faire tant de choses à la fois, & mon père en aura été blessé. Mr. de St. Ange a tort, quoique ce ne soit que par une suite de l'incerté qu'il prend à nous; il est singulier que des relations qui paroissent commencer avec autant d'amitié, au lieu de se soutenir se

soient refroidies, & précisément lorsqu'on les circonstances auroient dû les resserrer: quelles que soient les dispositions de mon père, il doit être content; nous ne voyons presque plus Mr. de St. Ange, il y avoit un temps infini que je ne l'avois vu sans sa maladie, je n'en aurois peut-être pas entendu parler, & il me semble que je n'ai pas cessé de voir le reste du monde, qui m'intéresse si peu. Je ne vous dirai rien de plus aujourd'hui, ma chère amie, je ne fais rien: je me suis informé si Mr. de Marville n'étoit point auprès de son ami, on m'a dit qu'il étoit employé pour des affaires de justice qui ne lui en auroient pas laissé la liberté, il en fera son désespoir; il a le cœur excellent, ce pauvre Marville; nous sommes l'autre jour une singulière conversation; il a une façon de penser bien rare & bien respectable, il n'est

point jaloux, il parle de son ami avec une candeur & une vérité vraiment touchante : il me fit rire en parlant de mon bonheur ; il veut absolument que je sois heureuse, & il croit que pour cela je puis dépendre de quelqu'un ; comme il se trompe ! Je n'ai certainement pas besoin des avis qu'il m'a offerts. Il me parloit avec un désintéressement & une modestie, dont je ne croyois pas que les hommes fussent capables ; il m'auroit inspiré de la confiance, si je pouvois le placer ailleurs que chez mon amie ; mais j'emploierai sa complaisance pour d'autres choses, je fais cas de son amitié, & j'espère de le voir à son retour.

Nous allons aujourd'hui chez les Gilli, je m'en fais un grand plaisir, avec eux tout est intéressant, & il n'y a jamais d'ennui : ils ont été deux fois chez Mr. de St. Ange, à la seconde, ils y ont

mené leur médecin, c'est un homme en qui ils ont beaucoup de confiance, il est très-savant, & il a beaucoup de prudence & de modestie quoiqu'il soit jeune. Je veux l'envoyer chez ma petite Henriette, afin qu'il juge de sa santé & de son tempérament ; c'est à cela que je veux employer Mr. de Marville, parce qu'il connoit & protège beaucoup ce médecin ; c'est un secret que je lui confierai. J'en ai eu des nouvelles, de ma petite sœur, elle n'est plus malade ; mais pour la perdre, je veux attendre qu'elle soit parfaitement rétablie, & je pense qu'il ne faudra pas plus de cinq ou six jours ; je m'en souviens bien souvent contre les obstacles que j'ai éprouvés là-dessus ; pourquoi les choses les plus simples deviennent-elles les plus difficiles ? il faut de la patience & de la résignation sur tout ce qu'on désire, & il me semble que j'en ai tous les

jours un peu moins. Ma bonne tante m'apprend souvent à en avoir ; elle comprend, elle partage si bien ce qu'on éprouve, ce que l'on sent, qu'elle aide à supporter & à souffrir ; ce n'est pas tout-à-fait une amie comme vous, qui craignes, qui prévoyez votre cœur à plus de chaleur, son caractère à plus de facilité ; avec elle on jouit toujours du moment, les considérations de l'avenir ne gênent point le présent, on se sent entraîné par un accord d'idées que les contradictions ne dérangent point, elle même aux inconséquences sans paraître s'opposer à la volonté, ou bien elle ne s'appelle point du tout, ce ne sont pas des ressources ou des conseils que l'on trouve auprès d'elle ; mais c'est une douceur, qui rend heureux & tranquille. J'ai chez elle en secret, & avant que d'aller avec mes parents chez les Giffé : demain c'est le sou-

per de Mr. de la Hauffe, je ne compte pas....

Je ne sais, ma chère amie, comment j'interrompis ma lettre avant-hier, je ne suis cependant pas sujette aux distractions ; je la laissai sur mon bureau pour répondre à quelque chose que l'on étoit venu me demander, & je l'ai oubliée ; ce n'est pas vous, ma chère amie, qui êtes partie de ma mémoire, c'est ce que je vous disois, & qui ne valoit pas la peine d'y rester : hier ce n'étoit pas jour de courrier, aujourd'hui je serois ma lettre sans la relire, peut-être n'en serois-je pas contente, car il n'est pas sûr que l'on écrive les mêmes choses à deux jours de distance ; je pourrois vous parler de souper de Mr. de la Hauffe, votre curiosité ne s'en feroit guère, je vous ferois grâce des détails ; il ne fut pas amusé, il y avoit trop d'originaux ;



mais il fut si soigné pour moi, qu'un retour ne me fut impossible de vous écrire un mot, quoique j'en eusse envie. L'appartement étoit d'une propreté extrême, tout étoit arrangé & commodé; la gaieté fut d'abord benygnante, & se soutint jusqu'à la fin. Mr. & Mad. Ballouon furent charmans; par leurs jeux de mots, les contes, les quolibets, les delays de rires, le souper fut de la plus grande profusion; il y avoit les mets les plus recherchés, & en abondance; ce n'étoit pas le repas de Bolzano, il n'y avoit pas de la multitude porteur, au contraire tout étoit très-varié; mais les domestiques un peu mouffés alloient les verres, répandirent les sauces; on les grondoit, Mr. de la Hauffe n'avoit jamais tout ce qu'il lui falloit, il alloit le chercher; il fut plusieurs fois chercher du vin meilleur que celui qu'on avoit, & qu'il n'avoit pas compté donner.

On essaya de chanter au dessert, on regretta le bon vieux temps, où on avoit de la joie, & de l'appétit; & on s'y livra de manière à ne rien regretter. Je fus de temps en temps l'objet des plaisanteries légères de ceux qui remarquèrent que Mr. de la Hauffe étoit garçon; j'étois à côté de lui, & il m'adressoit les plus jolies galanteries, lorsque son attention sur son Souper le lui permettoit. Au milieu du bruit & du mouvement, j'ai fait connoissance avec un homme pour lequel j'ai pris de l'amitié; c'est un ministre, parent de Mr. de la Hauffe; sa philosophie, bonne, naïve spirituelle, me pévint en sa faveur; son air doux & modeste m'attira auprès de lui; son esprit simple & facile m'attacha, & j'eus beaucoup de plaisir à parler avec lui: sans avoir l'usage du monde de ceux qui y vivent, il le connoît, & il me montra une amitié sensible & indulgente. Il est pasteur



en village de Fies, il vit à sa cure avec une femme qu'il a épousée après une très-longue inclination, il a deux petites filles qu'il élève avec beaucoup de soin. Il me fit une peinture de sa vie qui me donna véritablement l'idée du bonheur : il est varié & le conseiller de ses paroissiens ; autant qu'il peut il marie les jeunes gens entre lesquels il apperçoit du penchant, il prévient beaucoup de malheurs dans les familles, sa femme lui aide à soigner les pauvres & les malades, ils sont du bien ensemble & ils se trouvent heureux, quoiqu'elle ait un peu d'ambition, & qu'elle n'ait pas autant que lui la simplicité & la vie paisible : ce qui lui manque ce sont des livres ; il voudrait avoir ceux qui paroissent, l'éloignement & la dépense sont des obstacles, je promis de lui en envoyer. Il aime les romans ; il trouve que dans la solitude, c'est une manière d'être

en relation avec les gens du monde, la variété des caractères apprend à connoître les hommes. & ce qui les affecte ; on juge & les personnages & l'auteur, & en lisant on apprend à se conduire avec ceux avec qui l'on vit ; il mit dans tout ce qu'il me dit du goût, de la grâce, & de l'intérêt ; je l'engageai à venir nous voir, & je promis d'aller à sa cure ; je m'en fais un vrai plaisir, ce sera une promenade que je ferai avec ma tante, elle aimera Monsieur le ministre. Un homme qui par son état a des lumières, de la douceur, des vertus est une connaissance précieuse ; je ne sais pourquoi on n'en rencontre pas un plus grand nombre dans le monde ; je voudrais avoir un ami comme Mr. Sainbon, je trouverois chez lui des conseils, des consolations, des directions, de l'amitié, que je ne devrois qu'à la bonté de son cœur ; mais cependant, c'est aussi un homme ;

aura peut-être les préventions, les amours-propre, les petites passions, & il est possible qu'un ministre en ait tout comme un sacre. Je crois malgré cela avoir fait une très-bonne connoissance, je m'y suis attaché & je veux la cultiver; il me consolera de l'ennui que me donne si souvent son parent Mr. de la Hauffe; je lui en ferai même des plaintes, & peut-être me fera-t-il utile par cet endroit là. C'est demain que mes parents ont décidé d'aller de très-bon matin à la campagne, & de là chez Mr. de St. Ange; j'aurai le chagrin de revenir le soir à la ville; le mois de May se passe, la nature s'embellit, mon bois est charmant, & je ne jouis de rien. Mme. de Teringe & Mme. Darville viennent nous voir aujourd'hui; c'est une soirée d'amitié, il faudra cependant du jeu, des humeurs, je vais y pourvoir. Adieu, ma chère amie; je vous prie de vous sou-

venir que depuis que vous m'avez dit tant de choses, vous ne m'avez plus rien dit du tout.

 LETTRE LI

Monfieur de St. Ange à Mr. de Marville.

TU laisses donc mouir ton art sans toi, mon cher Marville. Je réfléchis, & tu me laisses encore; je ne trouve pas seulement une de tes lettres; n'as-tu plus d'amis parce que tu lais ton pays? Je t'ai demandé, & on m'a dit que tu étois absolument occupé à la discussion des biens d'une pauvre famille que tu voulois relever; comment un homme de ta naissance, de ta fortune, qui aimoit les plaisirs & la société, peut-il se livrer ainsi à un emploi subalterne? tu n'as plus à faire qu'à des pauvres, qu'à

Des malheureux ; tu défends les uns ; tu consoles les autres , & tu passes ta vie à empêcher le mal & à faire du bien ; on me l'a dit , & j'ai vu ta récompense dans le respect & la vénération avec laquelle on m'a parlé de toi. Je me suis fait expliquer ce qui s'occupe dans ce moment : par la sureté & le mariage des créanciers , les biens d'une famille de paysans en village de Montagni , alloient être donnés à vil prix ; on vouloit s'emparer de leur domaine pour la convenance ; tu as mis des oppositions , & tu es sauvé une partie des biens de ces pauvres gens. On me dit que dans ce moment tu es dans ce village , mal logé , mal nourri , & entièrement occupé à les arranger ; tu trouves donc , qu'il y a plus de plaisir à être utile aux hommes qu'à leur être agréable , car dans ce moment certainement on te gêne à la ville : les femmes ont

besoin de toi pour jouer , pour festoyer. En vérité , mon cher ami , tu es un homme rare dans notre pays. Un homme comme il faut , un gentilhomme s'occupe d'un petit emploi , ne point en mépriser les détails , y voir & y trouver mille moyens , mille occasions de faire du bien ! & le faire soi-même encore ! & à qui ? à des gens du peuple , à des petits artisans , à des paysans. Je calcule que tu n'es pas les ventes de ton état ; un gentilhomme doit se reposer & se divertir : n'être rien , c'est pour lui être beaucoup ; il a les débiteurs , & un procureur pour se faire payer ; il donne noblement quelque argent aux collectes , & tout son devoir s'est rempli ; il jouit de la plus grande considération , & sous ses débiteurs le respectent infiniment : mais , dis-moi , mon cher ami , quelle est donc ton ambition ? te suffit-il de faire du bien , de contribuer au

bon ordre de la société, & de faire aller la machine civile au plus grand avantage de ceux qui la composent ? Out, je connois ton sens vertueux, cette récompense te suffit ; & tu jouis mes encore des bénédictions des peuples, de l'estime de tes concitoyens, & des marques d'approbation de ton souverain : fais un exemple parmi nous, mon cher ami ; réveille l'ambition & les vertus des hommes éclairés, riches, & bien nés : à quoi servent l'éducation, l'honneur, les vertus, le naissance, s'ils sont inutiles à la patrie ; il seroit facile par exemple de réveiller la volupté des esclaves, mais ne peut pas être le bonheur des hommes qui jouissent d'une double liberté : je te prie de me mettre au nombre de ceux qui ont besoin de toi ; je voudrois te voir, te parler ; je ne puis pas écrire beaucoup sans fatigue, je suis assez faible, & surtout par la tête. Je t'ai

vue de très-près, cette mont qui étoit tout, qui arrange tout ; ce changement d'existence qui excite notre curiosité, & qui nous cause de l'effroi ; il faut que tout meure pour que tout vive, & pendant un jour entier, j'ai cru que j'allois donner ma substance pour contribuer à celle des autres : il y avoit quelque temps que j'étois triste, chagrin, & souffrant ; de jour j'étois sans activité, & la nuit sans sommeil ; j'ai été assailli tout d'un coup d'un mal de gorge très-violent, il y avoit de l'inflammation, j'étois prêt d'étouffer ; on est venu au secours de la nature avec une lancette, j'ai été soulagé, & bientôt en convalescence ; ma sœur est venue auprès de moi, & il y a eu de l'allarme dans la maison. Depuis notre raccommodement avec Henri, il a été très-exact à m'informer de tout ce qu'il fait, & de tout ce qui se passe ; tous les messages m'ont été fidèlement

rendus, même au plus fort de ma maladie; il n'a voulu écouter la défense ni ménagement, ni défense. Les Germofan ont envoyé deux fois; on a toujours dit que c'étoit de la part de Monsieur & de Madame; Henri a rencontré Monsieur une fois, il croit qu'il venoit ici; il fit beaucoup de questions, & entra dans de grands détails sur mon état: Henri n'a pas pu me dire si c'étoit curieux, ou intéressant, certainement c'est insupportable. Je n'ai pas entendu parler de Mlle. de Germofan, seulement ma sœur me dit qu'elle étoit venue à Paris, elle ne se souvenoit jamais, parce qu'elle avoit trop de préventions. Je n'ai pas voulu agiter cette question, ni avec elle, ni avec moi: j'avois que ce silence de la part de Mlle. de Germofan m'a affecté douloureusement; j'en ai eu une tristesse dans Paris, qui a sûrement retardé ma guérison. Hélas! mon cher ami, je dépend d'elle bien plus que je ne pou-

vois. Hier, Henri vint me dire d'aller bonne heure, que toute la famille étoit venue à la campagne; dès ce moment, je ne cessai de faire des conjectures, sur l'espérance & sur les moyens de voir Mlle. de Germofan, ou au moins ses parents; je ne savois comment y parvenir, parce que hier j'étois un peu plus malade; j'avois fait cependant seller un cheval, je m'étois habillé, dans l'intention d'aller du côté de Valaire, près du bois; enfin, je voulois au moins diminuer l'intervalle immense qui me sépare depuis si longtemps de toute la terre; j'étois très-foible, j'avois peu d'espérance, je combattois mon sentiment & ma foiblesse; il étoit quatre heures de l'après-midi, j'avois renoncé à mon projet, lorsqu'Henri vint en courant me dire que l'on appercevoit de loin le carrosse de Mlle. de Germofan, qu'il l'avoit bien reconnu, que les dames y étoient. J'

Est Henri y font, Henri ?... Oui, Monsieur, Madame & Mademoiselle. Mlle. de Germolan, Henri ?... Oui, Monsieur, Mlle. Laure de Germolan, je l'ai vue comme je vois Monsieur... Et qu'est-ce que cela vous fait Henri ? que Mademoiselle y soit ou n'y soit pas. Mais Monsieur... Vous vous serez trompé, comme vous faites toujours, elle le voit encore, & si elle y est, venez me le dire, je serai à la fenêtre de ma chambre sur la cour, elle, courrez, coupez par la prairie : de très-loin en revenant, Henri me fit des signes qu'elle n'y étoit pas ; je retrouvai toutes mes forces, & je n'eus plus rien à combattre ; je passai auprès de ma sœur, je lui dis que j'allois monter à cheval pour ma santé, que je reviendrais dans une demi-heure, que s'il venoit quelqu'un, il falloit les retenir : pendant que la trouffe entroit dans la cour, je saisis par derrière, je franchis des haies ;

les éperons ne quittèrent le ventre de mon cheval, que lorsque j'aperçus le toit de la maison de M. de Germolan ; alors je ralentis ma course. Dans le moment je vis entrer dans une maison de paysan qui n'en étoit éloignée que d'une portée de fusil, une femme marchant légèrement, très-bien mise ; j'eus un peu d'émotion ; mais je voulus aussi entrer dans cette maison de paysan, je n'avois point été aperçue ; j'ouvris en tremblant la porte d'une chambre où j'entendois la voix de Mlle. de Germolan ; elle étoit assise auprès d'une vieille paysanne, qui paroisoit fort malade ; je n'osois entrer tout-à-bait : je crois qu'elle ne me reconnut pas, elle resta comme immobile, & en silence, sur sa chaise ; je voulus avancer, la foiblesse & l'émotion m'arrêtèrent, je m'appuyai contre le mur pour ne pas tomber, je vis pâlir & seugir Mlle. de Germolan, elle se

levé, elle articula quelques paroles; alors je fus auprès d'elle, je lui dis que dans l'impatience de la revoir, j'avois proféré du premier retour de mes vœux pour venir à la campagne, & me présenter à Mr. & Mme. de Germolan, que je l'avois vue entrer dans cette maison, & que j'avois osé la suivre, dans l'espérance qu'elle voudroit bien me permettre de la voir un moment, que si je lui étois importun ou incommode, j'allois me retirer & m'en retourner, mais en-je en mourir; elle dit quelque chose sur ma santé, elle se rassit. Comme je crus m'appercevoir que ses yeux cherchoient une autre chose, j'en pris une, & je m'allai auprès d'elle: la pauvre paysanne, qui nous regardoit avec des yeux étonnés, dit que j'avois sûrement besoin de prendre quelque chose, que j'étois malade, & qu'elle vouloit aller chercher du vin, je ne l'en empêchai point; elle se

allait sur son bâton, & elle sortit. Je pris ce moment pour dire à Mme. de Germolan tout ce que je pensois & tout ce que j'allois; je fus très-long-temps sans lui laisser prononcer une parole, & je vis le moment où je tomberois à son pied, meoiant d'éroticisme & de fatigue; je crois que je lui inspirai de la pitié, ses beaux yeux étoient mouillés de larmes; Dieu! qu'elle étoit belle! son air doux & compatissant se peignoit dans tous ses traits, elle en eut imposé à l'homme le plus impétueux, à l'ame la plus atroce: ce qu'elle me faisoit éprouver me fit véritablement verser des larmes, en lui jurant la sincérité de mes sentimens; elle en fut touchée; j'entendis sa bouche adorable prononcer qu'elle ne me haïsoit pas, qu'elle m'aimeiroit si... ce n'étoit pas précisément qu'elle m'aimeiroit; mais c'étoit tout ce qui me le faisoit entendre; j'y répondis par des tran-

porté de sensibilité & de passion : avec la fièvre succéda chez elle à l'attonnement, & tout fut perdu pour moi ; elle s'éloigna, elle voulut sortir : la vieille femme entra dans ce moment ; j'étois resté assis sur ma chaise, la bonne paysanne s'empressa de venir à mon secours, avec l'eau & le vin qu'elle portoit ; Mlle. de Germolan ne put s'empêcher de jeter les yeux sur moi ; elle parla à la femme depuis la porte, la réponse demanda une autre réponse ; Mlle. de Germolan fut obligée de rentrer pour suivre à la conversation ; je lui demandai la grâce de m'écouter encore, je lui parlai de manière que notre témoin put tout entendre, je la conjurai de me dire sincèrement ce qu'elle pensoit de tout ce que je venois de dire ; la discussion fut engagée, son cœur ne fut pas tout me cacher : la conversation devoit être heureuse pour moi, lorsque nous entendîmes le bruit

d'un carrosse qui passoit au chemin, dans l'absence Mlle. de Germolan s'échappa ; je la suivis & je la vis traverser la prairie, par un sentier qui aboutit sans doute à leur maison ; il me sembloit voir un ange qui revolait aux cieux, après m'avoir donné quelques espérances ; j'aurois voulu la suivre, & qu'il m'en eût coûté la vie ; j'étois encore très-foible & souffrant, la course que j'avois faite m'avoit horriblement fatigué, l'émotion, & tout ce que mon ame venoit d'éprouver, avoit achevé de m'écarter ; je fus très-longtemps avant que de retrouver assez de forces pour remonter à cheval ; jusqu'à ce moment, j'entendis la bonne paysanne faire les éloges de Mlle. de Germolan ; elle se peignoit avec une naïveté & une énergie vraiment touchante, c'étoit une mélodie qui flattoit mon cœur ; j'y ajoutois les paroles, elle m'aime, il en résulteroit une douceur.

un contentement calme & tranquille, qui m'étoient inconnus ; mais le désir de revoir Mlle. de Germolan est bientôt venu altérer cette jouissance, il faut absolument que je la revoye si ce pouvoit être aujourd'hui ! demain ! après demain ce sera trop tard ; l'impression sera effacée, l'agitation du sentiment sera calmée ; elle aura oublié ce qu'elle m'a fait entendre, ce qu'elle m'a dit ; je l'ai fait répéter comme j'ai pu ; mais la réflexion aura tout dérangé ; elle aura mis à la place une défiance cruelle ; je n'aurai rien gagné sur son cœur, il me sera de nouveaux obstacles ; nous resterons encore séparés, je serai des siècles sans la revoir ; je passerai mon vie dans le trouble, dans les peines, dans les desirs inutiles ; & les sentiments qu'il y aura entre nous n'auront fait que deux malheureux ; & toi ! qui veux que Mlle. de Germolan soit heureuse, seras-tu content ? ne profi-

teras-tu pas des droits & de la confiance que tu donne son indifférence pour toi ? ne lui diras-tu pas qu'il n'y a de bonheur dans la vie qu'entre deux cœurs qui s'aiment ? qu'il n'y a point de vertu à se faire, & qu'il y a une lâcheté humiliante à se délier trop de soi-même ; fais-lui comprendre qu'il y a une vraie douleur, une vraie félicité, dans la réciprocité des sentimens ; dans le plaisir d'être avec ce qu'on aime : dis-lui bien tout l'empire qu'elle a sur moi, & exhorte-la d'en jouir avec sécurité, car je le remarque fort bien, jamais elle n'a laissé entrevoir les dispositions de son cœur, qu'elle n'ait dit entre nous de nouvelles barrières, qu'elle n'ait eu les occasions de me revoir, de m'entendre, mes lettres, je ne fais ce qu'elle desireroit, ou elle ne veut pas les recevoir : enfin, plus nous pourrions être heureux & plus elle s'y oppose ; je ne conçois

rien à la manière d'aimer : aujourd'hui j'ai quelque espérance qu'elle aura plus de sécurité, qu'elle cherchera moins à me fuir ; ce qui s'est passé n'est qu'une rencontre due au hasard il est vrai, & elle sera ignorée de toute la terre ; mais c'est précisément ce secret qu'il y aura entre nous, que nous nous garderons, qui formera un lien, & qui nous rapprochera. Je revins avec cette espérance chez moi, je vis un moment ma sœur, qui étoit en peine de moi & de ma longue promenade, elle raconta la visite qu'elle avoit reçue. Je ne pus pas l'écouter longtems, il falloit que je m'occupasse de Mlle. de Germosan, il falloit que je lui écrivisse, je ne pouvois résister sur ce moment interrompu ; j'avois mille choses à dire, & qui m'oppressoient ; un instant de plus, & nous nous serions entendus ; les regrets me donnoient le besoin d'écrire ; il me sem-

bloit que j'en avois le droit, que je le devois même ; je ne puis prévoir ce que deviendra ma lettre, ni me flatter qu'elle parvienne ; je ne fais où l'envoyer ; cette bête d'Henri va bien à la ville, il en sera chargé ; mais jamais il ne saura la faire entrer dans la maison des Germosan, ni proférer d'une rencontre, ni saisir une occasion : je lui dis, que s'il ne trouve point de domestique qui veuille la prendre considérément, il la pose comme étant très-pressé, chez une marchande de mode où Mlle. de Germosan va quelquefois elle-même, ou chez un marchand où elle envoie tous les jours pour les besoins de la maison ; enfin, j'ai censé ma lettre au hasard, quelquefois il sert à bien ! elle est partie, & j'avois besoin qu'elle partit ; j'aurois de l'inquiétude sur son sort, je retournerai à la ville pour l'apprendre ; je passerai quelques jours chez ma sœur pour achever ma

sonvefence; mon air défilé, abattu; languifant infpirero de la pitié, on parlera du danger où j'ai été. Je ferai menacé d'une rechûte; Mlle. de Germofon l'entendra. fon cœur fera-t-il affez dur, affez cruel, pour ne pas lire ma lettre? pour ne pas y répondre quelques mots de compaffion? toi-même, ne lui feras-tu pas entendre clair comme le jour, que c'eft tout ce qu'elle m'a fait fouffrir par fa retraite, par fa manière de me fuir, qui m'a mis aux bords du tombeau? je t'affure que je le crois. J'ai éprouvé une colère très-vive en voyant que ce qui devoit être une occafion de nous rapprocher, une facilité de nous voir, étoit devenu pour elle une raifon de méchanceté; j'ai été plusieurs nuits fans dormir, je les pafois à méditer un projet de vengeance; le jour j'étois fatigué par le chagrin & l'inquiétude. Le foleil auquel je me fuis expofé fans aucune pré-

caution a déterminé le malade, voilà une vérité que tu peux lui dire. Tu peux tout lui dire, mon cher ami, je ne crains pas même les parents de Mlle. de Germofon, qu'ils fâchent tout, qu'ils aient même de moi une mauvaife opinion; ils laiffent trop de liberté à leur fille, elle eft trop heureufe; leur tendrefle pour elle fe repose fur fon caractère & fur les vertus, & elle n'en eft que plus fêvère; fi elle étoit bien malheureufe, elle trouveroit plus de douceur à être aimée, elle s'y livreroit avec plus de facilité, elle fentiroit même le prix d'une paffion qui la confoleroit de tout ce qu'elle auroit à fouffrir. Malheureufement elle n'a befoin d'aucune confolation: les obftacles ne donnent point de ressort à fes fentimens; j'ai trop à faire à l'entraîner feul dans le foible penchant qu'elle peut avoir; je compte un peu fur toi, mon cher ami, bien loin de craindre la con-

fiancé que tu exiges de ma part, j'y suis très-disposé, je le souhaite; les confidences ne font jamais que des encouragemens à l'amour, & ce n'est pas en parlant de l'objet aimé qu'on le détruit; je cherche des secours, j'en ai besoin; la raison de Mlle. de Germolan est dans toute sa force, son cœur n'aime que faiblement, & encore il semble que c'est un tourment pour elle que de le laisser entrevoir; ce que ses yeux paroissent dire, la bouche le dément. Sans le bruit de ce mariage, j'aurois été mieux instruit; mais les craintes, mais la fuite ne disent elles pas beaucoup? Si elle vouloit y revenir quelquefois, dans cette maison? elle se trouve si naturellement au bout de la prairie, un très-joli sentier y conduit; c'est une promenade toute simple, il y demeure de pauvres paysans auxquels on pourroit faire du bien. Julie en auroit fait un chalet; & il eût été le temple

du bonheur; mais je crois qu'elle n'a pas lu Julie, elle ne lit point, Mlle. de Germolan; au moins je ne l'entends jamais parler de roman, jamais je n'ai eu occasion de lui envoyer des livres, j'en ai cependant de très-bons, ils sont tous prêts. Je suis bien malheureux, rien ne me favorise, il faut tout attendre du sort, du hasard, des circonstances; dans ce moment avec plus d'espérance je ne fais ce que je deviendrais; je retournerai à la ville sans aucune certitude de voir Mlle. de Germolan, d'être avec elle un instant. En vérité c'est une fête à moi... Si je raisonnois longtems... mais non, je ne veux pas ébranler l'empire de Mlle. de Germolan, je ferme, & une force invincible m'y attache: n'y seras-tu pas à la ville? je souhaite de t'y trouver; avec toi j'aurai plus de courage, tu me couvrirais de ta belle réputation d'homme essentiel, je m'enorgueillirois de l'être.

tié de mon ami vertueux; c'est dans deux jours, dans trois au plus tard que je te reverrai, je m'en fais un vrai plaisir: je voudrais avant que de quitter ma campagne, retourner encore une fois dans cette maison, dans ce bois, près de ce ruisseau; tu ont un airait pour moi auquel je ne résiste pas. Adieu, mon cher ami; si tu peux me faire dire quelque chose, n'y manque pas. Ma sœur retourne à la ville demain matin, la voisine reviendra dans le jour.

LETTRE L. LI

M. de St. Ange à Mlle. de Genesien.

JE ne fais, Mademoiselle, quel sera le sort de ce que je vais vous écrire; sans-doute vous le dédaignerez, sans-doute vous ne le laisserez pas parvenir jus-

ques

qu'à vous, le hardi de vous écrire, sera pour vous un sujet de plaisir & de mécontentement; je n'aurois su que vous déplaît, lorsque je donnerois ma vie pour me faire pardonner; mais suffit. Je ne mourir mille fois, je veux mettre sous vos yeux ce que je viens de dire à vos pieds; je ne puis pas peindre, dans toute la vérité, ce que vous inspirez; je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit, ce que je voudrois vous rappeler à tous les instans de ma vie; c'est trop peu que des paroles, vous les oubliez, votre mémoire n'est pas assez fidèle, je me défie de ce qu'elle vous rappellera, je n'ai rien dit, je n'ai rien exprimé, vous n'avez rien entendu; qu'est ce que c'est que des mots quand je voudrois vous montrer mon ame toute émue? quand je voudrois vous faire comprendre tous les sentimens dont vous l'avez pénétrée; scourez mes faibles expres-

Tous P.

sons Mademoiselle, je vous conjure : que peuvent-elles avoir d'effrayant pour vous ? pourquoi les craignez-vous ? pourquoi vous déplaisent-elles ? J'ai osé vous dire que je vous aimois, je n'ai point d'autre serment à faire, je n'ai plus qu'à vous demander de décider de mon sort : mon bonheur s'est placé près de vous, j'y suis cherché, & si c'est encore pour vous une raison de me tenir éloigné, si vous voulez encore me faire, votre cœur cruel & barbare ne jouira pas tranquillement du plaisir de me faire souffrir : je viens d'éprouver que vous disposez de ma vie, je vais vous regarder comme une ennemie à qui je la vendrai bien cher ; mais pourquoi seriez-vous une ennemie ? parce que vous êtes parfaitement aimable, parce que vous répandez le bonheur & l'agrément partout où vous êtes, parce que vous vous faites adorer par tout ce qui vous voit, &

vous entend, il faudra empoisonner la vie, mettre de la gêne & de l'embarras dans la société ; il faudra craindre, fuir & rendre malheureux, celui qui suit, & qui sent le plus tout ce que vous êtes. De qui vous détestez-vous, Mademoiselle, est-ce de vous ? est-ce de moi ? que votre cœur ait plus de justice, & il repoussera cette idée, & si vous êtes effrayé du vain bruit que pourroient faire mes sentimens pour vous, qu'est-ce donc qu'ils ont de condamnable & qui mérite d'être dévoué ? vous êtes sûr de ce que vous pensez, que vous importe ce que l'on dit ? Oui, Mademoiselle, je vous aime avec une passion à laquelle ma vie est attachée, j'en fais gloire, & bien loin de le cacher, je le dirai à toute la terre, à moins que vous ne me le défendiez, à moins que vous ne rendiez au bonheur de vous voir, la liberté & la facilité qu'il doit y avoir na-

néanmoins ; ils étoient si doux, si heureux, ces moments passés auprès de vous, avec vos parents, avec vos amis, & s'il y avoit quelques instances d'expressions aperçues de vous seule, étoit-ce un crime haïssable ? rendez donc à ma vie & j'ose dire à la vôtre, toute la douceur qu'elle peut avoir, bannissez-en la crainte & la défiance ; j'ai entendu vos amies se plaindre du retroidissement, de la négligence, des difficultés, que vous mettiez avec elles dans votre société ; c'est vous qui en faîtes tout l'égrément, & en vous regrettant, elles vont se consoler bien vite de votre absence ; je ne fais ce qui peut avoir influé sur votre changement, mais quelque ce soit, ne voyez rien avec effroi, ne craignez le malheur d'être aimée avec passion, ne méprisez la pitié que vous pouvez avoir pour ceux qui souffrent, & auxquels vous rendez la vie ; mais, Mademoiselle, il

il y a un moyen d'être toute gênée, & je vous demande la grâce de me permettre de l'employer, j'étais à vos parents, je leur disais tous les sentimens que vous m'avez inspirés, je jurois à leurs pieds qu'il n'y a pour moi, ni vie, ni bonheur sans vous ; je leur avouerois, que j'ai osé le dire à vous mêmes dans cette maison de paylan, où je vous ai reconcombrée par un hasard heureux, je leur disais que depuis ce moment, c'est en eux que je mets toutes mes espérances, & que je leur demande, qu'il me soit permis de vous offrir tous mes vœux ; c'est ce que je ferai si vous y consentez Mademoiselle, mon sort sera décidé & je sursis si je dois rester attaché à la vie ; cette démarche décisive & importante ne me le fera point sans votre expresse permission, j'attendrai votre réponse ; votre silence seroit un consentement & refuser de me répondre, de me

voir, de m'entendre, ce seroit m'autoriser au parti que je propose : j'attendrai votre réponse, Mademoiselle; je suis, cependant, très-empresé de rendre à Mr. & à Mme. de Genoulon la visite qu'ils ont eu la bonté de faire ici à ma sœur, & dont je n'ai pas profité; dans peu de jours je serai à la ville, je ne fais le vœu que j'y resteraï, aujourd'hui, ma vie ne dépend plus de moi. Ah! Mademoiselle, que je vous plains de n'être pas à la campagne dans ce moment; la vôtre est charmante, on n'a point gâté encore le champêtre qui en fait l'agrément; il m'est impossible de ne pas aller quelquefois dans ce bois qui est près de votre maison; je vous y ai vu, Mademoiselle, & j'y recourrai, je vous en fais l'avertissement; je ne veux plus rien sans votre permission, l'idée de gêner votre liberté, de mettre dans votre vie de la peine & de l'embaras, m'est

insupportable; disposer de mes actions & de ma conduite; ma vie vous est soumise; il n'y a que mes sentimens que je ne peux soumettre à rien; ils feront ce que vous les avez fait, toujours les mêmes.

P. S. Le messager qui porte les lettres à Orbe, passe près d'ici toutes les lettres que j'écris & que l'on m'écrit par la poste, on les envoïe tout simplement au bureau.

LETTRE LIII.

Lettre à Sophie.

NE croyez vous pas, ma chère amie, qu'il y ait dans ce monde un ordre de choses contre lequel les puissances humaines ne peuvent rien du tout; ils ont beau faire des projets, pren-

dire un parti, le hasard le jour des intentions, il va son train en dépit de ce qu'on a résolu & décidé, & l'on se trouve à cont sens du but que l'on s'étoit proposé, & alors que faut-il faire? quel moral faut-il rassembler pour combattre ce qui est plus fort que l'humanité? j'étois bien sûr de ne pas revoir Mr. de St. Ange de très-longtemps, il y avoit plusieurs jours que je ne l'avois vu; cette absence passée & à venir me laissoit dans une grande tranquillité, j'étois dans la sécurité sur ce qui pourroit arriver, je n'y pensois même pas; cette maladie, la convalescence, devoient mettre entre nous un très-grand intervalle de temps; tout pouvoit changer & finir, & parce que j'ai un peu d'impatience & que je vais au devant de mes parents, qui étoient allés faire la visite qu'ils avoient promise & dont je vous ai parlé, je

vous prie de m'écrire quand vous en aurez l'occasion.

me rencontrer avec Mr. de St. Ange dans une maison de paytan, je suis obligé de l'écouter, de lui répondre; il m'a été impossible de ne pas me laisser aller à un sentiment de compassion; il avoit l'air mourant, & son émotion ajoutoit encore à la pitié qu'il inspiroit; je vis le moment où il tomberoit expirant, il ne pouvoit se soutenir, il se plaignoit de ce que je le faisois souffrir, il me dit que je répondois de sa vie, & la pâleur, & la faiblesse de sa voix m'effrayèrent, il me demanda quelles raisons j'avois de le faire, & de me délier de lui; il m'offrit de reformer tout ce qui pouvoit me déplaire, il me pria de lui dire avec franchise si réellement il avoit le malheur de me déplaire, qu'alors il étoit capable de renoncer à la vie même; cette, par la considération de l'état où il se trouvoit, je convins que je le reverrois sans peine, par-tout où

je le rencontrerois dans le monde aussi que chez mes parens, cette conversation qui dura quelques momens fut interrompue par le bruit d'un carrosse; j'étois venu dans l'intention de joindre mes parens sur le chemin, ce carrosse n'étoit pas le leur, & je retourant à ma maison par le sentier de la prairie, je vis Mr. de St. Ange, qui eut la discrétion de ne pas me suivre; en réfléchissant sur ce qui s'étoit passé, je ne vis rien qui eût ôté ma tranquillité; je jugeai même, qu'il ne valoit pas la peine d'en parler à personne; c'est une rencontre qui n'étoit due qu'au hasard, & à laquelle on pourroit mettre plus d'importance, qu'elle ne mérite; Mr. de St. Ange demande qu'il y ait de notre part plus de liberté, plus de bonté dans nos relations avec lui, il dit, qu'il mérité l'amitié de mon père: tout ce qu'il ajoute là-dessus, ne donne de

la confiance; & en effet, que des vœux nous craindre? quels que soient les sentimens n'est-on pas toujours maître des actions? pourquoi mettre plus de gêne, plus d'embarras dans la vie qu'il n'est nécessaire? j'ai péché contre ces raisons, j'y ai réfléchi mûrement, & elles m'ont donné plus de tranquillité, plus de liberté dans l'esprit: hier, en revenant de chez mes parens, & en passant dans ma chambre, j'ai trouvé sur une table avec des papiers, des comptes, & d'autres choses que l'on m'auroit apporté, une lettre de Mr. de St. Ange, je la pris, je l'ouvris, je la lus, avec la confiance que je devois avoir naturellement; je trouve, ma chère amie, qu'après ce qu'il a fait pour nous, après les services qu'il nous a rendus, & l'amitié qu'il a témoignée à mon père, & à toute notre famille, il est injuste de ne pas suivre avec lui ce que prescrit l'amitié

& la reconnaissance : je comprends très-bien comment l'ingratitude, l'indifférence, les procédés durs, & la méfiance de ceux auxquels on est attaché par l'amitié, peuvent affliger assez vivement pour altérer la santé; en vérité, on ne pense pas assez à la vie de ceux qui nous intéressent. J'ai bien remarqué que mon père dans le fond de son cœur parle comme moi, je crois qu'il s'est reproché son indifférence; ou plutôt il n'en a jamais eu, je l'ai vu affligé & inquiet sur le danger où a été Mr. de St. Ange, & il a témoigné beaucoup de regrets, beaucoup de chagrins de ne l'avoir point vu dans la suite, qu'il lui a faite à l'âge de mon père, on ne témoigne pas tout ce qu'on pense, & tout ce qu'on sent; & en effet, je ne comprends pas pourquoi Mr. de St. Ange nous inspireroit de la crainte, & de la défiance, pourquoi il ne seroit pas au nombre de nos

amis; il a été reçu à ce titre dans notre maison, on m'en aime beaucoup; il est aimé de tout le monde, il est estimable: on l'accuse cependant, & je ne sais pourquoi, d'être un homme dangereux, je crois même l'avoir entendu dire une fois à mon père, je ne lui demandai pas ce que signifioit cette injure; il y a certainement question que l'on ne peut pas faire sans laisser croire que l'on y a quelque intérêt; mais vous, ma chère amie, dites-moi ce que s'est qu'un homme dangereux, je ne le conçois pas bien, est-ce un homme aimable, qui a des vertus, que tout le monde aime & estime? un homme qui trahiroit les femmes, qui se joueroit de leur réputation, qui employeroit l'art & la fausseté pour les séduire, & qui les abandonneroit, ne seroit pas un homme estimé dans le monde, il n'auroit pas des amis, il ne seroit pas généreux, charitable, il ne sacrifieroit pas tout

pour la famille ; ce contrat ne doit pas être dans l'humanité , & s'il valloit Mr. de St. Ange n'en eût pas un exemple. Je n'ai bien affecté, il con-
 vient à tout, il se soumet à tout, il n'a rien, il est dans la dépendance la plus parfaite ; on pourroit le faire mourir, on le traitant injustement, & voilà que dans la lettre, il me propose de parler à mes parents, de leur déclarer ses sentimens, ses intentions, il veut même qu'ils soient informés de cette dernière résolution ; enfin, tout dépend de moi, je suis maîtresse de tout : qu'est ce que je puis avoir à craindre ? dites-le-moi, ma chère amie ? Dans cette situation est-ce qu'il y auroit de la générosité, de l'honnêteté, de la justice, si on abusoit de son pouvoir, si on affectoit de la méchanceté ? ma sœur à moi est d'avoir de la confiance en moi-même. Je juge très-bien de l'état des choses, & je vois ce qui con-

viendrait à mes parents & à moi, je se me conduiroit en conséquence, il ne leur convient point par exemple, que Mr. de St. Ange leur parle de ce qui regarde lui & moi, ni qu'il leur conte rien de ce qui s'est passé ; mon père ne s'y attend point, il interprétoit mal cette dernière entrevue ; il auroit peut-être l'injustice de douter du hasard qui en a été la cause ; il en prendroit du chagrin, il n'en seroit que moins bien disposé pour Mr. de St. Ange, & ce seroit injustement : j'ai donc répondu tout simplement, que j'étois persuadée que l'on avoit de l'amitié pour lui, que je ne croyois pas qu'il eût à se plaindre de mes parents, que je ne doutois pas qu'ils ne fussent bien aises de le revoir, quand il reviendroit à la ville, mais que dans ce moment, il étoit inutile de leur parler, & de les instruire, qu'il falloit avoir égard à leurs dispositions, & à leurs con-

nances; que je respectois leur bonheur, & leur tranquillité, que je ne voulois rien dire qui put l'altérer, que je me repolais entièrement sur leur tendresse, & que je n'aurois jamais d'autres sentimens, & d'autres intérêts que les leurs. J'envoye ma réponse à la poste sans aucun mystère, & sans demander le secret, je ne leur cacherois point ce qu'ils pourroient apprendre, & lorsqu'ils ont marqué de l'étonnement, de n'avoir pas trouvé Mr. de St. Ange chez lui, qu'ils ont paru fâchés de ne l'avoir pas vu, & avoir envie de le voir, & de le recevoir à la ville, je n'ai pas cru qu'il fut nécessaire de changer leurs idées là-dessus, on parla de lui tout au soir bien naturellement avec Mr. de Marville, qui est revenu, il en avoit reçu des nouvelles, & il s'entendoit aujourd'hui, il doit passer quelque tems chez sa sœur. Comme je me suis proposé, j'ai

fait confidence à Monsieur de Marville de mon projet sur ma petite fille, il en parut extrêmement surpris, il me fit répéter plusieurs fois le nom des paylans, & de l'endroit où ils demeurent, il me demanda si j'y avois été, & tous les détails que je savois d'eux; alternativement il s'écouloit & il réfléchissoit; ma mère qui crut qu'il n'approuvoit pas le choix de cet enfant, lui demanda ce qu'il en pensoit, & s'il ne trouvoit pas qu'il y eut beaucoup d'inconviniens à s'en charger, il répondit fort vivement qu'au contraire, il trouvoit mon intention fort bonne & fort charitable, il dit avec une espèce d'embarras, que je ne compris point, qu'il ne connoissoit point ces paylans, je le chargeai d'en prendre toutes les informations possibles; je le priai d'en parler au ministre de leur village, & enfin, de savoir tout ce qui concerne cette famille, je lui fis pro-

mettre de me garder le secret, & de ne point en faire une histoire dans le public : il doit y aller demain matin, & il viendra m'en rendre compte à son retour; nous irons peut-être l'après midi avec ma tante, ou avec ma mère, & s'il n'y a point de difficulté comme je l'espère, elle sera ici dans trois jours; c'est là le plaisir & l'ennui qui m'occupent, & m'intéressent véritablement, & vous aussi, ma chère amie, vous avez votre projet, une fois peut-être vous me consulterez sur l'éducation des jeunes filles, je serai bien fâché d'avoir plus d'expérience que vous la-dessus, & je vous promets d'avoir en moi la confiance & la bonne opinion qu'ont toujours d'eux-mêmes, ceux qui donnent des avis & des conseils.

Adieu, ma chère amie.

 LETTRE LIV.

Monsieur de St. Ange, à M^{rs} de Merville.

JE vous prie, Monsieur, de me dire quelles sont les affaires que vous avez avec la famille de Germeaux, & particulièrement avec Mlle. Laure, depuis que je suis tel je n'ai pu la voir qu'un moment, & vous-même j'ai eu remarquer que vous m'évitiez; lorsque nous nous sommes rencontrés, vous vous êtes contenté de me parler de ma santé, vous vous en êtes informé très-en détail, sans qu'il ait été question d'autre chose; vous aviez un air occupé & difficile, vous êtes venu chez moi à l'heure où vous pouviez savoir que je n'y serais peut-être matin je suis chez vous, et me dit que vous étiez sorti de la ville en voiture de très-bonne heure, &

vous n'avez point dit où vous alliez; j'ai su qu'on retour vous avoir été tout-à-fuite chez Mr. de Germafan; vous avez eu une très-grande conversation avec sa fille, l'après-midi vous avez été en voiture avec elle & Mme. Bonval, & je n'ai pu savoir où, seulement il a été question d'un ministre; vous êtes revenu très-tard, vous êtes resté chez elle toute la soirée, & vous y avez souper, on s'est entretenu de quelque chose qui m'agréoit, qui lui fait plaisir, & qui est un secret, vous êtes sorti très-tard de chez elle, vous avez pris des informations & vous avez aussi parlé à un notaire; Mr. de Germafan a mis dans ses manières avec moi une certaine affection d'amitié; il m'a dit qu'il espéroit que l'on me verroit chez lui; j'y ai été, je n'ai pas été content, je m'attendois à plus de cordialité, j'ai cru remarquer de l'embarras chez Mlle. de Germafan,

elle avoit une tranquillité qui n'étoit pas naturelle, & qui étoit plutôt de la contrainte; elle a affecté de parler beaucoup de ma santé, du danger où j'ai été, mais ce n'est pas avec l'intention d'une amie tendre; elle m'a dit que ce qu'elle vouloit bien dire, je n'ai rien retrouvé de ce que j'avois espéré dans notre dernier entretien, sa réponse à ma lettre étoit déjà différente; j'ai appris encore, que demain vous devez aller avec elle & avec sa mère, pour terminer une affaire importante, qui doit faire un changement dans leur maison; on a dit que la chambre de Mlle. de Germafan étoit trop petite, on a parlé d'un second lit; enfin, je sais tout ce qu'il faut savoir pour comprendre qu'enfin, on s'est déterminé à un événement, qui fait l'objet de vos desirs, & de votre ambition; il a été fort bien ménagé; mais pourquoi m'en faire un secret? craignez-vous ma

Jalouse ? non, Monsieur, je ne suis point jaloux ; je ne le serai point, Mlle. de Gernofan est une femme, elle en a la légèreté, je devois m'y attendre, il a suffi à son amour-propre d'avoir inspié une passion ; elle s'avoua même le plaisir de la perfidie ; elle trouve dans ses vertus les meilleures raisons pour la justifier, & ses sentimens s'arrangent avec les grandes convenances, elle a vu tout le pouvoir de ses charmes, elle a connu son empire, elle sait, la cruelle, que c'est lui qui m'a mis au bord du tombeau, elle jouit de son triomphe, en méprisant un bonheur qui eût été fondé sur une passion vraie, sur la tendresse & sur des sentimens réciproques, les sacrifices eussent été des jouissances délicieuses, l'accord & l'abandon auroient été la félicité même ; & n'aurois-je pas été tout ce qu'elle auroit voulu ? vos grandes vertus l'ont éblouie ; cette brillante réputation que vous avez ac-

quisé depuis quelque tems, l'a flattée, ces sentimens généreux, témoignés si adroitement l'ont touchés, & vous, dans la passion qui vous anime, vous ne vous êtes point fait de scrupule de supplanter un ami ; c'est le train ordinaire des choses, & de la vie, tout s'est si bien arrangé, vous avez si bien profité des circonstances, que vous avez obtenu une décision conforme à vos desirs ; votre confiance généreuse a fait sentir le prix des avantages, & des convenances que vous réunissez, & les vœux désintéressés pour le bonheur de Mlle. de Gernofan, ont été couronnés ; & vous aussi vous êtes un homme, l'intérêt personnel l'a emporté, l'amour-propre n'a pas combattu longtems contre les sentimens de l'amitié, aujourd'hui vos sublimes vertus se réduisent à trouver les meilleures raisons pour les sacrifier ; non,

je le répète , je ne ferai point jaloux ,
je ne vous ferai point de reproche , je
pourrois voir votre triumphe d'un œil
tranquille ; mais je ne veux pas en
être le témoin ; il n'est pas sûr que
je vous laisse jouir en paix des pre
miers momens de votre bonheur ; mon
imagination est trop vive li-dessus ; je
crois y avoir quelques droits , &
votre vie & la mienne seroient trop
peu de chose à mes yeux ; je
vous abandonnerai à votre destinée ;
je m'en irai , mais je reviendrai ,
lorsqu'elle sera passée ; je verrai si vous
n'avez rien hasardé en vous liant à
une femme , dont le premier pen
chant n'a pas été pour vous ; je ne
quitterai point cependant , Mlle. de
Germolien sans l'avoir vue , sans lui
avoir parlé à elle seule , j'espère le
moment , je forcerai tous les obsta
cles , pour avoir une conversation
avec elle ; si vous vous y opposez ,
c'est

c'est alors que vous feriez mon en
tremi décevoir ; je ne dis rien de plus.
Adieu , Monsieur. H T T H J

 LETTRE LVI

Monsieur de Marville à Mr. de St. Ange

MON cher ami , je reçois ta let
tre trop tard , & dans ce moment
je suis obligé de partir avec Mlle. de
Mlle. de Germolien , je n'ai eu que le tems
de parcourir ce que tu me dis , & il
me seroit impossible d'y répondre
dans cet instant ; je crois que ce soir
nous reviendrons trop tard pour
que je puisse en t'écrire , ce te voir ;
d'ailleurs je n'y manquerois pas ; ces
dames me font dire qu'elles m'at
tendent. Adieu , mon cher ami.

LETTRE LVII.

Lettre à Sophie.

ENFIN, ma chère amie, j'ai un plaisir, je jouis d'un bonheur, j'ai ma chère petite Henriette; mon père paroît ne m'accorder la permission de la prendre que par une extrême bonté & par complaisance pour moi seule, il y mettoit des réticences & des difficultés, j'ai vu le moment où je serois obligée d'y renoncer, la promesse de la renvoyer au premier inconvénient qu'elle occasioneroit dans la maison a levé tous les obstacles; pour les prévenir, j'ai pris toutes les précautions que j'ai pu imaginer; Mr. de Marville m'a aidé dans les informations que j'ai fait prendre; j'ai été avec lui & ma tante Bonval, chez le grand-père d'Henriette, nous sommes

convenus de toutes les conditions que j'ai demandées, j'ai eu le bonheur que par mes soins & mes raisonnemens, ma mère a pris les mêmes idées, & le même sentiment que moi, elle s'est fait à la fin un plaisir d'avoir cet enfant dans notre maison; c'est avec elle que j'ai été la chercher avant-hier, Mr. de Marville nous accompagna encore; nous partîmes de bonne heure, parce que nous voulûmes passer à Fies, chez notre bon ministre Mr. Sainon: je voulois lui porter les livres que je lui avois promis; c'étoient ceux qui avoient paru depuis quelque tems, dont on avoit dit du bien, & dont on ne parloit plus: il me sembla que les livres sont comme les vagues de notre lac; qui font un peu de bruit en arrivant sur le rivage, & qui se confondent bientôt dans l'immensité des eaux; ils se reproduisent avec la même facilité & la même abondance, il

en surtance quelques-uns qui sont infatigables ; on les consulte à peine, on les lit peu, & on se plaint de ce qu'il n'en paroît pas de nouveaux. Nous passâmes quelques heures à la cure, c'est la demeure de la paix, de la tranquillité, & la réflexion y plaçoit le bonheur ; j'aurois cru que les habitans en jouissoient, si je n'avois entendu dire à Madame la ministre qu'elle espéroit d'avoir bientôt une meilleure place, & qu'il devoit se faire une vacance dont ils profiteroient. Mr. Sainon reprit bien vite sa femme, en disant qu'ils ne désiroient rien, & en effet, il nous fit une peinture de sa vie, qui devoit vraiment heureuse, & intéressante ; mais ce désir d'être mieux, qu'avoit témoigné sa femme, dérangeroit les idées du bonheur que l'on avoit pu avoir d'abord, il seroit une peine au lieu du contentement que l'on avoit éprouvé, c'étoit l'humanité qui montrait le bout de l'oreille. Au

village comme à la ville & à la cour, occuper une place c'est en attendre une meilleure, & la vie des autres n'est plus qu'un obstacle ; je parlai à Mr. Sainon du sujet qui nous avoit mis en chemin ; je lui demandai s'il connoissoit Jacques Després & sa famille ; il en est éloigné de près d'une lieue, il les connoît peu ; il fait seulement que ce soit des paysans de *** qui font vœux s'établir dans un petit domaine qu'ils avoient acquis, il ne savoit comment ; la fille devoit se marier à un paysan de sa paroisse, il avoit entendu parler de la petite-fille, mais il n'en savoit rien de positif ; je lui dis le dessein que j'avois de la prendre pour élever auprès de moi ; il approuva mon intention, & il loua la charité de mes parents ; pendant notre conversation, Madame la ministre avoit préparé une très-bonne collation ; elle avoit fait quelques belles porcelai-

porcelaines dépareillées , & du haut
luge , elle avoit étalé ses vieilles &
bonnes provisions , qu'elle avoit fait
venir depuis longtems de la ville , elle se
donnoit beaucoup de peine pour l'or-
dre & l'arrangement ; je vis que le
désir d'une meilleure cure tenoit à la
vanité de paroître , Mr. Saison par-
loit de simplicité , & faisoit faire la
femme ; elle parloit de Mr. de la
Haute qui étoit si riche , qui les
voyoit fort-peu parce qu'il étoit occu-
pé , qui ne venoit jamais les voir ,
qui n'aimoit pas la compagnie ; pour
répondre aux honnêtetés que l'on nous
faisoit , nous admirâmes le luxe que
l'on avoit étalé pour nous , il nous
fut impossible de ne pas voir un peu
du parent qui étoit si riche , & pour
lequel on paroïssoit avoir une grande
vénération : nous nous occupâmes
avec plus de plaisir des deux petites
filles , qui étoient charmantes , mais la
mère les soumettoit pour les faire ce-
lébrer droites , & pour leur faire faire

la révérence ; Mr. Saison nous par-
loit de plaisir qu'il avoit de les éle-
ver , & n'exigeoit rien d'elles ; nous
comprîmes que le bon ministre ne
pouvoit pas trop suivre les idées sans
souffrir beaucoup de celles de sa fem-
me , avec laquelle cependant il pa-
roïssoit être heureux , & vivre en
paix ; je lui fis promesse de m'ôder
dans l'éducation de ma petite fille ,
& de venir nous voir souvent pour
me donner ses avis & ses conseils ;
& nous nous rendîmes chez elle ;
Jacques Després & sa fille étoient
avertis que nous devions aller la pren-
dre ; ils nous attendoient , la tante
paroïssoit assez triste ; le grand-père
alors content de nous remettre sa
petite-fille , lui faisoit ses exhorta-
tions ; l'enfant étoit occupée du ca-
racte , & du plaisir d'aller de chez
elle embrassa son grand-père & la
tante qui avoient les larmes aux yeux ,
elle leur dit qu'elle reviendroit les

voir, & elle fut dans la voiture long-
tems avant nous ; Mr. de Marville
l'observoit beaucoup, & tiroit quel-
quesfois des carettes que je lui faisois ;
je ne sais pourquoi il me demanda
deux ou trois fois si je croyois que
rien ne put m'en détacher, & m'ôter
l'affection que je paroissois avoir prin-
cipalement pour elle ; je lui répondis que j'é-
tois sûre au contraire de m'y atra-
cher tous les jours plus ; je me mis
de passer que produisoit sur elle
tous les objets nouveaux qui s'adressent
à la vue, les naïvetés, la curio-
sité, son langage moitié français moi-
tié patois étoient véritablement amu-
sans & intéressans, j'ai le plaisir de
voir que mon père s'en occupe com-
me nous, il lui est échappé de dire
qu'il craignoit de s'y attacher trop
fortement ; pour moi, il me semble
dès qu'il me seroit impossible de
m'en séparer ; c'est ma petite com-
pagnie de tous les momens, elle me

rend mille petits services ; elle est
sensible à mes carettes, elle a tant
de grâces en me faisant les siennes ;
je vais m'occuper à former & à
développer les idées, j'apprendrai
peut être à quel je dois les mémoires,
& elles en deviendront meilleures.
Pendant que Mlle. de S. se pécie de ces
l'es qui s'occupent trop, elle m'ai-
dera dans les soins que j'ai à rendre
à mes parents, & elle sera entre nous
un objet d'intérêt & d'occupation ;
enfin, ma chère amie, cet enfant
sera l'agrément de ma vie, je crois
que j'avois besoin de cette espèce d'at-
tachement ; j'étois étonnée qu'elle eut
si vite oublié ses parents qu'elle avoit
quittés, elle n'en peut point jusqu'au
lendemain ; l'après midi nous étions
avec M. de Marville & ma mère qui passa
un moment dans la chambre ; l'enfant
me demanda quand elle étoit qu'elle re-
verroit son grand père, & la tante ; je
lui dis que ce ne seroit pas de longtemps.

& qu'elle ne devoit plus penser qu'à nous ; les larmes lui vinrent aux yeux , & bientôt elle pleura abondamment , en demandant qui est-ce qui donneroit à son grand-père son bâton lorsqu'il voudroit sortir , & son honnet lorsqu'il rentreroit ? & qui est-ce qui viendroit à sa tante ? j'étois occupée à la consoler , je la tenois dans mes bras , je lui promettois qu'elle reverroit ses parents . Mr. de Marville admira sa sensibilité , & la consolait aussi ; je lui demandai pour la distraire , si elle ne se rappeloit pas d'avoir vu son père : dans le bruit que nous faisons je n'avois pas fait attention que la porte s'étoit ouverte , & dans l'instant en me retournant je vis Mr. de St. Ange , il avoit l'air extrêmement embarrassé , il étoit comme une statue , il portoit les regards sur l'enfant , sur Mr. de Marville , sur moi , il restoit immobile & ne pouvoit parler , l'enfant avoit suffo-

pensé ses pleurs & le regardoit avec l'air de l'étonnement ; Mr. de Marville emmena la petite fille auprès de la fenêtre , & lui parla tout bas : je n'étois pas sans un peu d'émotion , ce ne fut qu'en baissant , & qu'en faisant des complimens fort mal articulés , qu'au bout d'un moment nous pûmes tous reprendre une contenance un peu moins embarrassée ; Mr. de St. Ange paroissoit avoir beaucoup de peine à se remettre de sa surprise , il regardoit Mr. de Marville d'une manière singulière , Henriette avoit aussi l'air de l'occuper , il ne prononçoit que des mots sans suite , & ne répondoit point à son ami qui lui adressoit la parole ; enfin , ma mère vint , & l'ordre se rétablit un peu entre nous ; il fut question de l'enfant qui fixoit toujours ses regards sur Mr. de St. Ange : on dit que c'étoit une fantôme que j'avois vue d'élever cette petite fille , Mr.

de Marseille ajeure quelque chose , & fortin Mr. de St. Ange lui fit avec des yeux qui marquoient je crois de la colère : c'estoit pource de la jalousie , au moins je le présumai à la manière dont il parla de la confiance que l'on avoit , & que l'on devoit avoir sans doute en Mr. de Marseille. Quel- ce que c'est que cette jalousie ? c'est ce que un vice odieux ? quel droit a-t-il d'en avoir ? elle est offensante , injurieuse ; les hommes jaloux doivent être haïssables , mais cependant s'il étoit que j'ai de la confiance pour quelqu'un d'autre , si ce me rend des services , si j'ai de la reconnaissance , si je témoigne de l'amitié & s'il attache quelque prix à ces préférences , les verrai-je d'un œil indifférent ? je ne puis concevoir que je le souhaite , alors je ne comprends rien à cette jalousie que l'on condamne , & que l'on pardonne , & si dessus comment jugeriez-vous mon cœur ? Ma chère amie , je ne veux

pas écouler votre réponse , je puis le prévoir sur ce que vous m'avez déjà fait entendre ; il me semble cependant que vous êtes un peu dans l'erreur ; si je pouvois vous parler , j'aurois peut-être la force de vous instruire , mais l'écrire c'est impossible : quoiqu'il en soit , je vois peu Mr. de St. Ange , j'ai peu d'occasion de le voir , il met la plus grande délicatesse dans la manière de se conduire avec moi ; en vérité , il seroit bien difficile de le haïr , de le traiter avec mépris , de faire la société avec dureté ; le cœur s'écoule , & je ne prévois rien ; je possède des moments heureux avec ma chère petite Henriette , j'en passe d'agréables avec ma tante Boreau , elle ne dit rien , elle ne questionne point , elle attend la confiance , & ne l'exige point , elle parle quelquefois de Mr. de St. Ange , mais c'est sans intention ; l'autre jour elle me demanda comment il étoit

avec mes parents ; je lui dis qu'il étoit notre ami à tous , peut-être que je rougis un peu , elle ne le vit point ; nos conversations sentimentales ne font pas des dissertations romanesques ; elle a aimé , elle n'a pas été heureuse , & elle me parle beaucoup d'elle ; je ne la quitte jamais sans être plus d'accord avec moi-même : il est vrai que ce n'est pas toujours de la même manière , & que je ne suis pas longtems sans revenir aux doutes & à l'indécision : hier après quelques visites que nous avions reçues , je fus chez elle avec ma mère , elle nous dit entre'autres choses , que Mr. de St. Ange, qu'elle avoit vu la veille , lui avoit parlé d'une partie qui doit se faire à la campagne dans deux jours ; c'est avec les femmes les plus élégantes , & les hommes les plus agréables , on doit aller dans un village de la montagne , & y vivre un jour entier de la nourriture des

payfans ; dans l'endroit que l'on a choisi il n'y a que des gens pauvres , & l'on n'y trouve que du pain d'avoine , & quelques herbes ; ce font des gourmands qui veulent prouver qu'ils ne le font pas , elle nous dit encore que Mr. de St. Ange se divertiroit d'avance de ce qu'ils souffriroient , il tira de leurs plaintes , il n'en eut aucune pitié , il vouloit même pousser la cruauté jusqu'à empêcher soigneusement que l'on y portât aucune provision. De chez ma tante , nous allâmes chez les Clissi , je leur parlai de ma petite fille , ils en furent jaloux , je leur demandai des directions sur l'instruction des enfans , Mr. de Clissi me défendit les livres & prétendit que ce font eux qui donnent toutes les idées fausses , il veut que ce soit les choses & les actions qui instruisent ; cependant , il avoit remarqué que la manière dont il flevoit les enfans leur avoit donné de la vanité , ils prétendoient de

l'importance & de l'orgueil, depuis quelques jours il les envoie aux écoles publiques, & là ils font confondus avec les enfans de toutes les classes & de toutes les conditions; le petit garçon a d'abord été bien haï par les camarades, on n'a pas écouté ses plaintes; sans qu'on le lui ait dit, il a compris qu'il falloit se faire aimer; comme il est d'un très-bon naturel, il y réussit fort bien. & pour lui faire sentir ce que c'est que la pauvreté, on a soin qu'il soit traité souvent comme les enfans les plus pauvres; je n'aurois pas besoin de cette expérience pour Henriette, mais j'aurois à me défendre de la gêner. Il est affreux qu'il faille craindre de rendre trop heureux les enfans, & je crois aussi les hommes. Est il bien vrai que les vices naissent dans le bonheur? cette idée m'afflige, je ne veux pas croire que ce soit une vérité: voilà Henriette qui tourne tête

tout de mon bureau, j'ai écrit souvent ma lettre pour lui faire des caresses, elle craint cependant de m'importuner, elle demande tout bas ce que j'écris, elle veut apprendre à écrire, elle a pris mes plumes & du papier, ses mains & ses bras sont tachés d'encre, elle est bien en peine, je vais à son secours. Adieu, ma chère amie.

LETTRE LVIII

Monsieur de St. Ange, à M^{lle} de Marville.

JE t'ai cherché par-tout, mon cher ami, en sortant de chez M^r. de Germolan; on n'a pu me dire chez toi où tu étois, & on m'a fait craindre de ne pas te trouver demain matin; dans ma peine & dans mon inquiétude, je ne puis renvoyer plus loin de l'estroccade de ce qui s'est passé

aujourd'hui ; j'espère que tu rentreras chez toi d'une bonne heure pour me faire une réponse encore ce soir, je ne puis ni dormir, ni reposer, je t'attendrai : comment est-il possible que la fille de Pauline soit entre les mains de Mlle. de Germsolan ? est-ce toi qui es chargé de ce complot ? es-tu mon ennemi ? veux-tu me déshonorer dans son esprit ? Je n'en reviens point : la fille de Pauline, Henriette chez Mlle. de Germsolan est un problème pour moi insconcevable, & je ne l'ai point vu ! & les informations que j'avais prises avec tant de soin ne m'en ont point instruit ! c'étoit donc là l'objet de ces conférences secrètes, de ces courses à la campagne, de ces malôrs qui a été si bien observé ; tu m'as trompé, es-tu en triompher ? quel ami ! n'as-tu pas tremblé de te jouer de ma vie ? je le vois, tu t'en fais un plaisir barbare de mettre auprès de Mlle. de Germsolan ce qui fait l'objet de

mes remords, & tu n'as pas hésité de me détruire dans son esprit, dans celui de ses parents ; comment l'état d'Henriette échappera-t-il à leurs informations ? à leurs recherches ? à la curiosité de ceux qui ne savent s'occuper que des affaires des autres ? déjà cet enfant est le sujet des conversations ; déjà toutes les conjectures sont épuisées, la généalogie est faite, les parents sont connus, on trouve des ressemblances dans les traits, elle appartient à mille personnes, à tous ceux dont l'âge & les circonstances peuvent s'accorder avec les siennes ; & tu veux que j'échappe à tant d'ennemis ? espères-tu avoir rendu un grand service à Mlle. de Germsolan ? toi-même ne perdras-tu pas son amitié ? & n'aura-t-elle pas encore plus mauvaise opinion de toi que de ton ami ? imprudent ! s'aperçoit-elle tu n'auras point de justification, son esprit grossira le scandale,

il retombera sur toi, & alors tes regrets ne me rendront rien, & nous serons malheureux tous les deux: j'avoue que j'ai été aveuglé par un moment de jalousie, non que dans la vérité j'accusasse de légèreté le cœur de Mlle. de Germolan; mais cette confiance que tu paroissois avoir obtenue, cette facilité de la voir, de lui parler longtems, d'aller avec elle, je n'ai voulu l'expliquer que par des soupçons, & m'en venger que par des conjectures injustes, inconsidérées, & que je ne me serois pas donné le temps de faire, si j'avois cru qu'elles fussent fondées sur ce que l'on m'avoit dit à mon arrivée: j'ai épîé vos démarches, je t'ai suivi, & la dernière fois que j'ai su que tu étois entré dans la maison de Germolan, je m'y suis présenté avec assurance; l'on me dit que tu étois avec Mlle. de Germolan; intimé de suite, je n'ai pas attendu que l'on

m'annonçât. je dévansai le domestique, je comptois de te surprendre, & de juger par ce que je verrois, de l'objet de vos confidences, je m'exposois sans-doute, mais je ne pouvois plus supporter ce mystère, & je comptois sur ma présence d'espérer pour réparer une indiscretion que je croyois avoir le droit de commettre, pouvois-je m'attendre à ce que j'ai vu? je ne reconnoissois pas l'effort, il y avoit plus de deux ans que je ne l'avois vu; le nom d'Éléonore que j'entendis prononcer, certains traits que je crus retrouver, l'air avec lequel tu lui parles en secret, m'instruisirent bientôt, confus, embarrassé, je ne sais ce que j'aurois dit, ni ce que je serois devenu, si Mlle. de Germolan n'eut eu elle-même trop d'émotion pour remarquer la ruse; sa mère qui perut dans ce moment trop bonne pour rien voir, pour rien appercevoir, fit une divet-

tion dans votre situation embarrassée ; mais l'inquiétude & la curiosité ; sur la manière dont cet enfant est entré chez eux, étoient extrêmes, je n'osai la démentir ; lorsque tu fus parti, je restai aussi longtems qu'il me fut possible dans l'espérance de découvrir quelque chose : on dit que c'étoit une pauvre orpheline que l'on avoit recueillie par charité, & c'est tout ce que j'appris ; je te cherchai, je fus chez Mme. Bourd, je me défilai de ce que mes questions pouvoient faire soupçonner, & je suis encore dans la peine : je te somme de m'en tirer pour que je puisse avoir quelque repos cette nuit ; je ne puis croire que tu aies exposé ton ami à perdre toutes ses espérances, la trahison ne peut entrer dans ton cœur, je le sais ; plus tu aimes Mlle. de Germolan, moins tu emploieras pour réussir auprès d'elle des actions qu'elle mépriseroit par ; je suis tranquille

sur tes intentions ; mais tu auras été imprudent, ton imagination t'aura trompé, & mon sort tient peut-être à un fil ; rassure-moi si tu le peux, je t'en conjure, tu le dois ; tu dois te faire des reproches sur les tourmens que tu me causes : j'attends ta réponse ; je n'ai cherché du repos qu'après l'avoir reçue. Adieu.

 LETTRE LIX.

Monsieur de Marville à Mr. de St. Ange.

MON cher ami, je t'ai cherché partout ce soir ; jusque'à présent, je t'avois écrit, mais aujourd'hui j'avois la plus grande impatience de te voir ; j'ai été chez toi, Mme. Duran m'a assuré que tu serois en ville, elle croyoit même que d'écouter chez Mme. de Germolan, elle m'a laissé entendre qu'elle savoit que tu es une vic-

l'esse passion pour leur fille; & comme elle n'imaginoit pas que personne puisse résister à son frère, elle se voit déjà une nombreuse postérité, ce qui n'est pas tombé sur suivant les espérances qu'elle a conçues; sans être de son avis sur ses idées, je n'ai pas voulu la rassurer, j'ai trouvé qu'elle méritoit au moins son inquiétude; je n'aurois sursis chez elle, si je n'avois espéré qu'elle ne se trompoit pas sur ce soupçon, dont je ne voyois pas absolument l'impossibilité; j'en ai été plus tranquille, parce que je comptois que tu aurois de quoi t'être aussi, & que demain, sans jaloufie, sans colère, je finirois de te donner tous les éclaircissemens que tu pouvois désirer; je ne t'en dirai qu'un mot ce soir, tu feras le reste au premier moment que je pourrai te voir, il est vrai que des affaires m'occupent depuis dès le grand matin; je ne puis t'exprimer, mon cher ami,

combien

combien je fus surpris lorsque Mlle. de Germolan me confia qu'elle vouloit prendre congé d'elle, & par charité, une petite paysanne, sur ce qu'elle me dit, je reconnus que c'étoit la fille de Pauline, je ne pus le croire d'abord, je n'en fus convaincu que lorsque je la vis elle-même; j'ignore que je craignis pour toi ce qui pouvoit en arriver, & je résolus de détourner les intentions de Mlle. de Germolan; cependant, je parlai au grand-père de l'enfant, je vis que le secret pouvoit être gardé, & que toutes les circonstances étoient arrangées de manière à laisser la vérité entièrement cachée, j'y ai contribué encore par toutes les précautions que j'ai prises, tu peux être sûr que rien ne sera découvert, j'y ai travaillé le soir & la vie de Pauline, & c'est là-dessus qu'elle se marie, il est bien établi qu'Henriette a perdu la mère, & que son père la

abandonnée, qu'elle est une pauvre petite créature digne de compassion, & qu'elle est heureuse d'être l'objet de celle de Mlle. de Germolen; l'empêcher auroit été une cruauté, toi-même tu n'en aurois pas été capable; je ne puis t'exprimer le sentiment que j'éprouve lorsque je te vois prodiguer ses caresses à cet enfant, mon amié pour toi n'y gagne pas, & je sens au fond de l'âme un combat que je ne puis définir; avec quelle confiance Mlle. de Germolen se livre à la tendresse qu'elle a pour cette petite créature, il semble que son cœur se soulage, je l'ai vue deux ou trois fois la regarder avec des yeux fixes, & se laisser absorber par le sentiment & par la réflexion, & toi, qu'en-tu éprouvé, homme méchant? car je ne te vois pas être touché de ce qu'il y a de singulier & d'indéressant dans cet événement; tu crois pour toi,

& tu ne sens pas le bonheur d'un être dont tu dois répondre, & ce bonheur fait le charme & l'occupation d'une personne que tu rends peut-être malheureuse! je le confesse, c'est l'idée que j'ai eue en plaçant Henriette auprès de Laure; tu les verras toujours ensemble, tu n'approcheras plus Mlle. de Germolen sans un remord, & ce remord viendra t'assailir au milieu de tes idées cruelles; c'est une barrière que j'ai élevée entre elle & toi, je veux te forcer à être vraiment heureux; aujourd'hui tu es ingrat, je m'y attends; un jour peut-être tu reconnaitras le cœur d'un ami; c'est ainsi que je réponds à la lettre que tu m'as écrite de ta campagne, il m'auroit été impossible de te dire tout ce que je pensois lorsque je t'ai vu; tu es en possession de me résister contre toi, & de captiver mon amitié; tu indispenses mon esprit, &

ne peut pas l'adresse d'un homme qui désire avec passion) Sans-doute Mr. de St. Ange a de l'honneur, de la délicatesse, il doit souhaiter d'être uni à une femme comme vous; c'est ce que tout le monde doit penser & croire, eh bien, c'est précisément ce qui n'est peut-être pas; l'orgueil de triompher de votre fierté, de cette indépendance que vous avez affectée avec tant de hauteur, l'emportera sur le bonheur d'une vie entière; je voudrais, vous effrayer, duiss-je me faire haïr; mais qu'est-ce que peut la voix de l'amitié lorsque l'amour se fait entendre, oui, ma chère amie, c'est lui seul qui parle dans tout ce que vous me dites; c'est lui qui invente ces obstacles que vous trouvez si bien, & qui parviennent le contraire; comme lettre de Mr. de St. Ange, il s'agit ou la montrer à Mr. de Gergolan, ou répondre que vous acceptez que l'on parle à vos parents.

vous les ménagez trop aussi; ils sont riches, sa sœur une fille charmante, ils doivent s'attendre à la voir rechercher par tous ceux qui peuvent y prétendre: pourquoi craindre si fort les oppositions de votre père, pourquoi ce combat avec vous-même? Mr. de St. Ange vous propose de faire des démarches, & vous n'osez convenir avec lui que vous y consentez, & que par conséquent vous l'aimez; vous craignez d'en faire l'aveu à ceux de qui vous dépendez, & vous restez en haineux affidés à eux pour faire d'un homme qui est peut-être charmé des difficultés que vous faites; ayez plus de franchise avec vous-même, soyez d'accord sur ce que vous voulez, & sans aucun respect pour vos idées passées, rendez vous à celles que vous dictes aujourd'hui votre cœur: quel plus bel usage pouvez-vous faire de vos richesses, que celui de faire la fortune d'un homme que vous aimez; je ne

crains qu'une chose, c'est que Mr. de St. Ange ne vous oblige que trop, qu'il ne parle plus à vos parents, à vos yeux il a consacré les incertitudes, il vous a donné de la confiance, il ne lui en fait pas davantage : & vous, ma chère amie, vous n'irez pas croire qu'il puisse en abuser; je crauche le mot, vous perdez votre temps, & votre esprit n'est qu'une bête, croyez-moi li-dessus; si vous n'aimez rien je n'irois peut-être pas vous dire d'aimer quelque chose; mais aujourd'hui je vous dis il faut être la femme de Mr. de St. Ange : je ne saurois donner une autre forme aux vœux de mon ami; pour vous. Je languis que vous ayez cette conversation avec moi, sans doute vous serez plus heureuse, vous avez inspiré une passion, vous serez unie à celui que vous avez choisi; je ne serai point jaloux de cet avantage, je suis content de mon bonheur, quoique je

ne l'obtiens pas sans peine; mais la jouissance en est plus délicieuse pour moi; je ne puis pas me taire que la tendresse de Mr. Dubour ne s'éteigne jamais, je le vois sensible aux charmes & aux agréments des autres femmes; elles ont un pouvoir que je ne puis employer que trop faiblement, celui de la coquetterie; cet art qui est mis en usage avec tous les hommes, & dont chaque homme croit être le seul objet, cette erreur de l'homme, prouve les fautes, ils s'y livrent, ils s'attachent, l'espérance commence & l'abstinence la suit; heureusement la coquetterie use bien vite le sentiment qu'elle inspire, elle le réduit au désir, & l'absence d'un pareil objet doit l'éteindre; il me semble que le but seul de la galanterie ne peut pas faire naître un bien long attachement, & alors je crains peu le pouvoir des autres femmes; je n'irai pas surcoût

témoigner de la jalousie, & encore
 moins chercher à en donner, c'est le
 vrai poison d'un sentiment qui ne
 peut exister qu'avec une pureté que
 l'imagination & le soupçon même
 doivent respecter; toujours sensible
 à la tendresse de mon mari, je fais
 comme les autres femmes, j'ai de la
 coquetterie, mais avec lui seul, il
 voit toujours mon envie de plaire,
 jamais ma négligence ne marque ou
 de l'indifférence, ou trop de sou-
 cieux à. dessus; j'évite tout ce qui
 peut affecter désagréablement, ou
 faire souffrir de quelque manière, j'ai
 là-dessus la plus grande attention,
 & j'ai su aussi le lui inspirer; la na-
 ture ne s'est pas emparée de la
 délicatesse de nos sens, c'est à nos
 sens d'y pourvoir, ce physique de
 tous les momens influe sur le mor-
 tal, l'attention de plaire aux sens s'ajoute
 aux vertus & fait pardonner les dé-
 fautes, on ne s'imagine point alors
 combien notre bonheur est souvent

attaché à peu de chose; ce qui ve-
 vient à chaque instant à une force
 qui ne peut être méfritee, & il est
 dangereux d'attendre de la vertu qu'elle
 prenne l'habitude de souffrir; je suis
 donc, ma chère amie, en pleine co-
 quetterie avec Mr. Dubour, nos
 yeux se rencontrent, nos idées se
 cherchent, notre amour-propre s'é-
 meut, l'envie de plaire se réveille,
 & quand il en résulte la certitude de
 nous aimer, ce n'est jamais sans qu'il
 reste encore une légère crainte qu'elle
 ne durera pas; nos déjeuners sont
 quelquefois très-plaisans; quand Mr.
 Dubour y vient avec une noncha-
 lance qui annonce ou l'indifférence,
 ou l'ennui de l'habitude, je lui fais
 un bon chagrin, dont je ménage la
 consolation suivant la sensibilité; ils
 ne finissent jamais sans une boude-
 rie, ou sans une marque de tendresse,
 & le reste du jour amène ou le rac-
 quement, ou l'envie de nous

retrouver ensemble, le besoin de la société ne nous est jamais nécessaire, cependant nous la cherchons avec plaisir, nous y jouissons l'un de l'autre, encore plus que de ceux qui la composent. Mr. Dubour voit que j'ai des amies, & que les hommes ne me font pas, il est bien aisé d'être mon mari; moi, j'ai le plaisir de le voir considéré, écouté, les femmes aiment la conversation, il a de la gaieté avec elles, & lorsque j'entends parler de lui, je suis flattée d'être sa femme; il y a une petite Mme. de Trémouze, aux yeux vifs, à la physionomie fine & piquante, aux dents blanches, au rire bruyant, à l'humeur gaie & animée, à l'esprit féruillant, qui paroit plaisir particulièrement à Mr. Dubour; il la recherche; il rit avec elle, ils jouent souvent ensemble; je pourrais peut-être m'appesantir d'un peu de mariage de la part de cette

femme, j'en ris: je serois bien flattée que Mr. Dubour y fut insensible, je serois encore plus flattée qu'il ne pût pas à quelques femmes, je n'aurois pas imité Mme. de Trémouze pour lui disputer mon mari, ni la haïr, ni la mépriser parce qu'il lui plaît; j'ai au contraire cherché à me lier avec elle, j'ai trouvé des prétextes pour l'inviter chez moi; elle n'est pas ma rivale, au contraire, elle occupe Mr. Dubour lorsque je suis obligée de l'abandonner, elle excite la sensibilité & son envie de plaire, & je me persuade que j'y trouve mon compte; quand vous serez mariée, je vous enrai encore mieux jalouse, je pense la coquette & le mariage; ce qui nous est naturel à nous autres femmes, & qui réussit assez bien avec les autres hommes, je l'exerce avec mon mari, & je trouve qu'il en vaut la peine: n'ayez point de crainte, ma chère amie.

de l'expérience que j'ai acquise dans le court espace de temps, qui s'est écoulé depuis mon mariage ; on en prend bien vite sur cet objet, surtout quand on est animé d'un sentiment un peu vif. Je vous avouerai cependant que je ne dois pas toutes mes réflexions à moi seule, c'est à mylord Crafford ; c'est à lui à qui je les ai entendu faire en grande partie, il parle peu, mais quand il est réveillé par un sujet intéressant, son esprit a beaucoup d'énergie, & il peint ses idées avec une force qui persuade : je l'ai peiné de me faire le portrait de la femme qu'il souhaitoit d'avoir, je lui ai demandé s'il croyoit pouvoir l'aimer longtems, & ce qu'il faudroit qu'elle fit pour cela, ses réponses étoient toujours fort courtes, mais je l'obligeois de me donner des éclaircissemens. Il m'a peiné avec franchise les hommes, leur amour-propre, leurs

prétentions, l'effet de l'habitude & du bonheur qu'ils défont si vivement ; il m'a dit ce qui étoit le sentiment, & j'ai compris ce que le plaisir durcit, ces objets de conversation étoient un secret pour mon mari. Il s'apercevoit bien que la présence en faisoit changer le sujet ; il m'a demandé une fois si je le croyois incapable, ou indigne, de se mêler de nos exercices ; je lui ai dit que mylord me disoit des choses que je souhaitois que personne n'entendit que moi, & je l'ai regardé avec l'air de la sincérité & de la confiance ; il a bien vu que je le croyois incapable de soupçonner sa femme. Il a voulu parler que je lui disois une fois de quoi nous passions ; il s'agissoit de ma disputation, & de l'art de garder un secret, j'ai bien vite parlé, je suis sûr de perdre, mais ce ne sera pas siôt, la confiance pourroit aujourd'hui m'en

faire manquer mon but; mon mari voit mes sentimens pour lui, je ne veux pas qu'il s'aperçoive de ce qu'il me font faire pour consolider les liens; j'ai le bonheur de réussir, je les assure tous les jours d'avantage, & je suis heureuse: dépêchez vous de l'être aussi, je vous en conjure, ma chère amie, nous nous entendrons bien mieux; je ne dis donc plus rien de mes conjectures, puisque je me trompe toujours & que je n'ai pas l'esprit de prévoir ce qui arrivera: continuez donc de me l'apprendre, je m'y attends. Adieu, ma chère amie.

Milord a reçu des nouvelles de la pauvre abandonnée, son état étoit devenu si misérable & si fâcheux qu'on a été obligé de la mettre dans une maison de charité à Bristol. L'infelice, dont la femme est morte, est venu chercher Stella, mais il est arrivé trop tard; elle étoit au lit de la mort.

Il a su tout ce qu'elle avoit souffert, & sa punition a été si grande; elle a été deux jours sans le reconnaître; le désespoir de ce malheureux homme étoit à son comble, la cause en étoit bien nouvelle: trouver dans ces états, dans cette maison, une femme qu'il avoit mariée, qui avoit tout sacrifié pour lui, étoit un vrai supplice, & il en méritoit un plus cruel encore; il n'a voulu ni boire ni manger, il n'a pas quitté un instant la chambre de cette femme mourante; il n'a cessé d'arrosier les mains de ses larmes. Elle ne l'a reconnu que deux heures avant la mort; ces derniers momens ont été extrêmement touchans; elle n'a pu entendre le récit de son amour; il lui a raconté comment il devoit être abandonné dans le pays des ennemis, blessé, malade, sans aucun secours, exposé à la cruauté des Sauvages; une femme avoit tout sacrifié pour le sauver: cet officier, logé chez elle &

soigné avec tant de zèle & d'attention, avoit fait regarder sa bienfaitrice comme étant du parti royaliste, & les biens avoient été pillés; il n'avoit pu reconnoître tant de sacrifices qu'en répondant & en promettant de la conduire en Europe; à son arrivée à Portsmouth, son état de foiblesse, l'Empire & la violence de la femme lui avoient été tous les moyens de voir & de parler à Stella, il seroit revenu auprès d'elle si la convalescence n'avoit pas été suivie de la maladie de la femme; dès qu'il a été libre, il est venu la chercher & mourir à ses pieds; elle lui a pardonné, & elle est expirée en serrant contre son cœur la main de son oncle. Elle a été enterrée honorablement; on a gravé sur sa tombe; **ICI REPOSENT LES VERTUS ACCABLÉES PAR LES MALHEURS.** L'infidèle a volé le hangard où Stella a demeuré, il a fait brûler autour les murs d'une maison, il

à voir dans l'opéra, l'histoire de la vie de Stella.

en fera un appartement qu'il veut habiter, on n'y changera rien, & l'endroit où reposoit Stella sera son lit; il veut y finir ses jours. Sans doute il doit être inconsolable, si les hommes peuvent l'être.

LETTRE LVI.

Saint Ange à Marville.

EIL BIEN, mon ami, je te pardonne ce que tu as fait pour la petite Henriette; mais c'est d'aujourd'hui seulement. Jusq'au présent j'ai été très-mécontent de ce témoin que tu as placé auprès de Mlle. de Germon; c'est toi qui en es responsable par la méchanceté & le plaisir avec lequel tu y as contribué; ce n'est pas sans crainte & sans émotion que je suis retourné chez les parents; deux fois j'ai vu Mlle. de Germon;

& dont soit cette enfant a été l'objet unique de son attention : ses yeux ne font point qu'indes, il sembleroit que, contents d'avoir un objet à fixer, ils ne puissent plus se lever sur aucun autre, je n'ai pu les rencontrer un seul instant : en vérité, si cela étoit possible, je baiserois quelquefois cette petite fille, contre qui hait les obstacles, les barrières, les objets de distraction, elle s'accoutume fort peu à me voir, elle a un certain air de crainte avec moi, qu'elle n'a point avec d'autres personnes ; une seule fois j'ai pu lui donner un baiser à la même place où Mlle. de Germafán venoit de lui en donner un. Je ne fais si elle s'est aperçue de mon intrusion, mais elle a rappelé Henriette, comme si elle eût craint une suite ; je te l'avouerai, mon cher ami, j'ai trouvé une volupté douce à caresser sur la joue de ma fille, un baiser de Mlle. de Germafán.

En ; je crois qu'elle le devint, au moins dans ce moment, en me regardant, une légère rougeur a coloré son visage, peut-être étoit-ce une marque de son dévouement & de son reconnaissance, si une fois il peut y avoir de l'intelligence entre nous, te l'apprendras bien mieux de ce que tu en feras ; dans l'exces de ma passion pour Mlle. de Germafán, mon bonheur est dans ce que je puis obtenir d'elle, je m'attache aux plus foibles lueurs d'espérance, & encore je me reproche d'avoir prononcé ce mot devant toi. Jacques Desjarts est venu m'apprendre qu'il marioit sa fille, j'ai dit que je donnois deux cent écus en faveur de ce mariage, mais que si jamais il se découvroit quelque chose sur la naissance d'Henriette, je les excommunirois tous les uns après les autres ; il m'a promis que tout seroit parfaitement ignoré.

& dans le plus profond secret , que sa petite fille , qui ne m'avoit pas vu depuis près de deux ans , ne me reconnoissoit pas , & ne se souvenoit pas de moi ; que l'on s'étoit assuré de toutes les circonstances qui auroient pu donner le moindre soupçon , & en effet toute la famille de Germolan , tous ceux qui approuvent ou condamnent qu'ils aient pris cet enfant , ignorent entièrement qui elle est , je m'en suis bien convaincu , & je n'ai aucune inquiétude à ce sujet , Mlle. de Germolan s'est cependant bien aperçue de l'émotion & de la surprise que j'eus , lorsque je vis Henriette chez elle la première fois ; elle en dit quelque chose en étant le lendemain chez Mlle. Rouval , je répondis que je trouvois Mr. de Marville bien heureux d'avoir sa confiance & d'être si bien informé , de ce qu'elle faisoit avec tant de secret ; elle reprit très-vive-

ment qu'elle aimoit beaucoup ; Mr. de Marville , & qu'elle avoit pour lui , la plus grande estime ; & elle s'en alla dans ce moment d'un air irrité. Je pense qu'elle eut appercevoir un peu de jalousie chez moi , elle en fut résolue , je crois ; j'en eus peur , mais je n'en fus pas fâché , je ne crains que son indifférence sur tout ce qui vient de moi : hélas ! je n'étois pas jaloux , elle disoit qu'elle t'aimoit , elle prononçoit ce mot si librement , & avec tant d'assurance , qu'il n'y avoit rien à craindre , mais j'envis cependant cette amitié qu'elle témoigne , pour-quoi la mérites-tu ? est-il sûr que tu n'en abuses pas ? n'en-tu pas un homme ? elle fait tes sentimens pour elle , & elle se confie en toi , tu peux la voir sans peine , tu peux lui parler sans crainte , & moi qui cherche tout ce qui peut m'approcher d'elle , je tremble à chaque pas ;

je crains que tout ne m'en doigne ; même les circonstances les plus heureuses , je n'ose en profiter , ma vie est une gêne continuelle , & cependant ce n'est pas ton sort que j'envie ; dans ce moment , surtout , je jouis d'un peu de bonheur , cette fois-ci un malheur m'a été favorable : depuis mon retour , je suis plus content de Monsieur & de Madame de Germolan , ils me traitent avec plus de franchise , ils me témoignent plus d'amitié , j'ai été reçu chez eux sans froideur & sans trop de cérémonie : il est vrai que pour entretenir cette disposition , je fais tout ce qui me coûte le plus , j'affecte devant eux la plus grande indifférence pour leur fille ; comme cette franchise est dangereuse , je m'y expose le moins qu'il m'est possible : deux visites d'honnêteté est tout ce j'ai cru devoir faire depuis plusieurs jours , une seule fois j'ai pu dire à

Mlle.

Mlle. de Germolan que je faisois des fautes qui me rendent malheureux , & qu'elle devoit me tenir compe de ce que je souffrois ; la réponse étoit dans ses yeux mais je ne l'ai pas assez bien entendue : l'autre jour , chez Mme. d'Arville par compagne de la basse un air qu'elle chantoit , elle étoit obligée d'être très-près de moi , je pus appercevoir tout ce qu'elle étoit sans répugnance ; je ne jouai pas fort juste , l'on me reprit plusieurs fois , je la manquai l'air , & on me dit que je ne savois plus la musique ; en sortant ma main rencontrant la sienne , & elle ne l'a reciev pas bien brusquement ; le lendemain je l'ai vue un instant chez les Cloué , elle étoit d'une gaieté charmante , son esprit animé la conversation , mille traits lui échappèrent sans qu'elle eut la prétention d'en dire aucun , c'étoit le naturel & la simplicité des grâces , elle étoit

Tome V. F

adorable & jamais je ne l'avois vue si belle & j'espérois pouvoir dire quelque chose de ce que je pensois ; il régnoit chez les Chés une liberté, une absence de gêne & de cérémonie qui font l'agrément de la société ; c'est la familiarité décente de l'amitié & de la bonne compagnie : mais Mlle. de Gernofan ne voulut pas s'y livrer, elle s'apperçut je crois de mon intention, & elle s'enfuit, je restai en proie à une ardeur dévorante. Rien ne peut exprimer ce que j'éprouve dans ces momens trompeurs d'espérance ; je voudrois parler, je voudrois écrire, je donneroie ma vie pour dire un instant tout ce qu'elle inspire, j'épuisé mon imagination pour en trouver les moyens, je me tourmentois pour en faire naître l'occasion, j'épie les plus petites circonstances, mon attention est continuellement tendue à les saisir, & cependant, il faut dissimuler, & ca-

cher, s'envelopper, je souffre, & tout le reste me paroît indifférent. Ma vie devoit être triste, je ne fais plus rien, je ne pensois plus à rien, on avoit eu peur de moi.

Mlle. de Gernofan avoit refusé absolument d'être de cette partie projetée pour aller passer un jour dans un village, je n'avois rien fait pour la faire révoquer, mais ceux avec qui elle avoit été proposée s'y sont obligés, elle s'est faite hie, le village que j'avois indiqué n'étoit pas encore assez pauvre, j'ai eu de la peine à trouver un homme qui ne laisse pas quelques consolations & quelques ressources contre la fureur de gens délicats : par-tout dans notre pays on auroit trouvé d'aussi bons aumens, il a fallu passer les chemins, & aller bien loin, les chemins étoient mauvais, nous avons pris des relais, enfin, nous sommes parvenus auprès de quelques chaumières rassemblées dans un

obés de la montagne, & où il n'habite que de pauvres journaliers; la course avoit été fatigante, on se reposa d'abord sous quelques arbres dans une espèce de verges, on invita les paysans à nous apporter ce qu'ils avoient de bon à manger, ils le firent avec empressement; quand on vit le pain & de quel l'accompagnoit, on crut qu'en allant chercher dans les maisons mêmes, on trouveroit de meilleurs mets, dans quelques-unes, les dames n'osèrent point entrer à cause de la mal-propreté; dans les meilleures demeures on ne vit que les traces de la plus grande misère, des enfans presque nus, des chambres basses à peine séparées des étables; & où tous les meubles & les ustensiles étoient rassemblés pile-mêle, une odeur dégoûtante faisoit repousser ce qu'on nous offroit avec cordialité, la faim força bien d'essayer de manger quelque chose; Madame de Teninge & les autres femmes vouloient absolument ne pas paroître délicates, ne

serois si en voyant les gelées que cette hypocrisie occasionnoit: Mr. ***. témoigna son grand courage en mangeant du pain, qui à la vérité étoit très sec & très-noir, & un morceau de fromage blanc bien mauvais & bien puant; à la fin, il se mit en colère contre les paysans de ce qu'ils ne l'avoient pas fait procurer de meilleure nourriture, c'étoit suivent lui bêtise & méchanceté, & ils méritoient d'être punis, l'eau étoit chaude, le vin étoit aigre; enfin, on pria la maîtresse de la chaumière qui avoit le meilleur apparence, d'apporter ce qu'elle auroit de mangéable, & de nous donner les restes qu'elle pouvoit avoir; nous allâmes attendre ce repas sous les arbres où nous nous étions arrêtés en arrivant; je proposai une lecture, & je lus le *Montain de Voltaire*, & quelques articles des *Deux de Corus*, dont par méchanceté j'avois pris un volume; on commença

par vive du secret, & on fit par
disposer sérieusement sur les ragoûts
dont je faisois les recettes : au milieu
de la dispute, les bons payfans nous
apportèrent la chère excellente qu'ils
nous avoient préparée, les grufs n'é-
toient pas frais, le lard étoit rance,
le légume nageoit dans une graisse
dont l'odeur étoit l'envie de manger,
on ne rioit plus, on pensa à s'en
retourner au plus vite, & on tâchoit
de trouver des consolations dans un
très-bon souper qui nous attendoit
chez Mme. de Taringe ; jeus la sa-
tisfaction que notre visite, fort incom-
mode pour les habitans de ce hamau,
leur fut utile; le dîné fut très-bien
payé, & dans toutes les maisons on
laissa quelques marques de charité. Le
retour ne fut pas aussi gai que le
voyage l'avoit été le matin : on em-
portoit des idées tristes & des effe-
mets très-mal satisfaits : nous appro-
chions de la ville avec assez d'impa-

tiouce ; les cochers qui avoient
autant d'anxiété que nous d'arriver fai-
soient claquer leurs fouets, & uni-
moient leurs chevaux : à un quart de
lieue de la ville, une voiture alloit
devant nous, on voit qu'elle se range,
les chevaux s'effrayent & s'emportent,
je vois que ce carrosse alloit être ren-
versé dans le fossé, je le reconnus
bien vite pour être celui de M^r. de
Germolan, je saute par la portière,
je vole au devant des chevaux, & je
les arrête en les faisant par la bri-
de, dans ce moment Mme. Bonval
veut sortir de la voiture & tombe
dans le chemin ; Mlle. de Germolan
descend après elle, nos voitures s'é-
toient arrêtées, & tout le monde vint
au secours : Mme. Bonval s'étoit sou-
levé le pied, il faut plusieurs personnes
pour la relever & pour la remettre à
sa place, je suis le premier à y tra-
vailler, Mlle. de Germolan veut aussi
employer les forces, & nos mains se

serrent pour s'aider à porter la tante. Mes yeux étoient fixés sur Mademoiselle de Germolan, mais elle n'étoit occupée que de l'accident, & Madame Bouval souffroit beaucoup : je ne voulus pas la quitter, je l'accompagnai jusques chez elle & je me mis dans leur voiture ; il fallut bien plus de peine pour en descendre que l'on n'en avoit eu à l'y monter, les domestiques ne suffirent pas, & mes mains trouvèrent encore celles de Mlle. de Germolan : je crois que je les serrai plus fort que la première fois. Je cherchois toujours la sensibilité & je ne trouvois que son attention pour sa tante : il fallut un chirurgien ; pendant le pansement, je fus un moment seul avec Mlle. de Germolan, je crus avoir des droits sur ces mains dont j'avois partagé les peines, & il y avoit bien longtems que je n'avois eu aucune occasion de parler, j'en profitai dans ce moment ; Mlle. de Germolan

étoit émue & saigüde de tout ce qu'elle étoit passé ; dans son ébattement elle ne pouvoit m'imposer silence, elle eut la dureté de me dire, je suis bien malheureuse, vous êtes de tous les malheurs qui nous arrivent ; je lui demandai avec ardeur si je les aggravais ; dans cet instant elle fut rappelée auprès de sa tante, je ne pus voir la réponse dans ses yeux, ni l'entendre de sa bouche ; mais ce silence étoit quelque chose : je passai ensuite aussi chez Mme. Bouval. Après des remerciemens sur ce que j'avois fait, elle dit à sa sœur, je vous charge, ma chère Laure, de ma reconnaissance pour Mr. de St. Ange, mon Dieu, Madame, lui dis-je, ne chargez pas Mademoiselle de ce sentiment, elle n'y entend rien, elle le seroit haïr, elle est persuadée que l'ingratitude est une vertu ; j'allois continuer, mais Mlle. de Germolan m'interrompit & changea de conversation. Il étoit tard.

je fus au souper de Mrs. de Taminége, il étoit à peu-près fini; on rit de mes soins empesés pour la tante Bouval, qui m'avoient fait oublier la faim que je devois avoir; les autres avoient appaisé la leur, & il fut décidé que les paysans étoient si bêtes, qu'ils ne méritoient pas d'avoir une meilleure nourriture que celle qu'ils avoient dans le village où nous avions été, & on assura que le travail leur donnoit toujours assez d'appétit pour trouver bon ce qu'ils mangeoient, que c'étoit la misère & la pauvreté qui forcent les paysans au travail & à l'industrie. Mr. *** dit, en se versant un coup de vin de Champagne, qu'il ne leur falloit point d'autre jouissance que le nécessaire, & on le moqua de moi, & de tout ce que j'avois dit à cette occasion: j'étois distrait sur l'objet de la dispute, j'étois plus occupé de ce qui venoit de se passer, je ne pus joindre ma gaieté à celle des autres, un

moment passé avec Mlle. de Germolles affoiblit tous les autres plaisirs. Cette bonne dame Bouval inspire une vraie confiance, je voudrois ne lui rien cacher de mes sentimens pour sa nièce, elle a de la bonté, de la douceur, & une certaine facilité sur les affaires de la vie, qui la rend sensible; elle est sans prudence & sa décence n'a rien de lâche, elle n'annonce point par une sévérité mal placée & un scandale mal pris, que son imagination va plus loin qu'elle peut aller, elle a aimé une fois, & l'on m'a dit qu'elle avoit connu tous les maux de l'amour, elle paroit les regretter, je présume qu'elle n'ira pas en femme méchante & jalouse traverfer & contredire l'inclination de sa nièce qui l'aime, ni s'opposer durement aux sentimens que l'on aura pour elle; elle a de l'amitié pour moi, & elle ne me fera pas un crime d'aimer cette nièce, qui mérité si fort de l'être. Mrs. Bouv.

val est la confidence qu'il me fit, & je veux l'intéresser par tout ce qui en sera capable. Je n'ai pu encore lui parler assez confidentiellement, j'avois cette intention en allant aujourd'hui chez elle, j'ai pris le moment où étoit sûr d'y trouver Mlle. de Germolan : Mme. Beval m'a reçu avec plus d'affection que jamais, elle m'a dit qu'elle me devoit la vie, qu'elle s'en souviendroit dans toutes les occasions, & beaucoup d'autres choses flatteuses & amicales : nous commençons à parler de la robe lorsqu'elle est entrée, elle a paru avoir quelque embarras en me voyant, elle a été férieuse, cérémonieuse, elle parloit fort peu, si tant est qu'elle souffroit beaucoup moins, mais qu'elle seroit revenue plusieurs jours dans la maison, & qu'elle s'invitoit à venir lui tenir compagnie : Mlle. de Germolan n'a pu par y consentir, ensuite nous avons été obligés de passer tous les deux

avec la chambre voisine, la porte est restée ouverte ; Madame Beval pouvoit nous entendre, mais j'ai si bien ménagé ma voix qu'elle n'a pu distinguer les paroles, d'ailleurs on faisoit du bruit autour d'elle : Mlle. de Germolan étoit un peu triste, je fus plus triste qu'elle, je me plaignis de ce qu'elle m'avoit dit la veille, je déploraï le malheur que j'avois, de voir tourner contre moi ce qui devoit naturellement me fournir les occasions de la voir, j'ajoutai avec l'accent du désespoir que sans doute j'aurois été obligé de faire la maison de sa tante parce qu'elle m'y verroit avec peine, que le tourment & la gêne dans lesquels je vivois devenoient insupportables ; que je voulois employer tous les moyens possibles pour en sortir, que je ne pouvois plus écouter aucune considération, je jouis de son embarras, de sa rougeur, de ses craintes, du combat de la honte, & aussi d'un sentiment

très faible encore ; elle dit par mots entrecoupés, qu'elle n'avoit aucun droit chez sa tante, & qu'elle n'en chasseroit personne : mon Dieu qu'elle est belle dans ces momens de douleur, elle occupe alors mon ame toute entière, & l'impression qu'elle y laisse est un feu ardent, il reste un besoin pressant de la voir encore & ce désir ne me quitte plus : nous repassâmes auprès de Mme. Bonval, il est venu du monde, & je n'ai pu lui parler : demain sûrement je serai encore plus heureux ; Mlle. de Germolan ira beaucoup auprès de sa tante ; elle ne l'abandonnera pas à la suite d'un accident aussi fâcheux, & dans l'état où elle est, il ne seroit pas honnête que je laissasse passer un jour sans aller chez elle, je dois répondre à l'amitié qu'elle me témoigne ; Mlle. de Germolan prendra toujours plus de confiance, nous nous verrons avec plus de liberté sous les auspices de cette bonne &

respectable parente, il y aura des momens délicieux : viens y aussi, mon cher ami, te s'y invite, ton amitié pour nous fera une jouissance de plus. Cette bête d'Henri, qui vient ici exprès pour m'avertir que l'on va faire les foins, il demande des ordres, on commence demain, il espère que j'y serai sûrement parce j'aime tant cette récolte, non Henri, je n'y serai pas, je ne puis pas y être, tu seras comme tu voudras : je ne peux pas pour de malheureux foins quitter ici une pauvre femme qui s'est presque cassé la jambe, une femme respectable qui est mon amie — non Henri, je ne la quitterai pas, il faut que j'y aille tous les jours : je jouirai assez de la campagne cet automne ; ma sœur veut absolument y aller avec ses enfans précisément pendant cette saison des foins, eh bien je l'accompagnerai un jour, je reviendrai le soir, les Germolan ne peuvent pas aller à leur

campagne, je puis bien abandonner la mienne pendant ce tems là. Henri est un excellent domestique, je me confie en lui. On n'est point sans ressources à la ville, on y entend les nouvelles beaucoup plutôt, on lit les gazettes & les journaux à leur arrivée, il y a toujours quelques livres nouveaux, quelques romans, on les parcourt le matin, le soir on va prendre le frais au bord du lac, on y rencontre toujours quelque compagnie de femmes qui s'y promène. Ma sœur a deux petits enfans qu'elle élève fort mal; je m'en occupe quelquefois, je lui donne mes avis: il se trouve que j'ai beaucoup à faire & que je n'ai pas du tems de rester. J'ai fait connoissance chez ma sœur avec une fort jolie femme, & c'est avec elle que nous allons promener le soir après souper: à la campagne je ne saurois que faire dans ces momens là. Mme. de Taringy va incessamment à la ville, Mme. d'Ar-

bill ira bientôt à son tour, quelques personnes vont aux eaux, la ville commence à se dépeupler, mais il y aura toujours assez de monde. Adieu, mon cher ami, il est en vérité deux heures après minuit, mais je ne regrette pas le sommeil quand je parle de Laure à mon ami.

 LETTRE LXII

Laure à Sophie.

JE n'ose penser, ma chère amie, au temps qui s'est écoulé depuis que je vous ai écrit; je n'ose compter les jours, aujourd'hui j'ai reçu votre lettre, & la date m'a donné des remords & des regrets; mon amitié n'a rien à se reprocher, elle est toujours la même, mais je retombe dans cette inaction que je ne fais à quoi attribuer, & malgré moi la

distance entre mes lettres devient toujours plus grande. Je crois en vérité que je vous écris ; je ne puis plus écrire avec la même facilité ; mon papier, ma plume me font peur. & je n'approche plus mon bureau qu'avec une certaine crainte ; une des raisons c'est que je suis fâché que vous jugiez à mal de ce qui doit arriver ; ce que je vous dis vous fait porter de moi un jugement que je n'aime pas : je suis bien éloigné de souhaiter ce que vous prévoyez , & vos erreurs m'indigent ; elles me font présumer que ce qui est n'est pas ce qui devoit être : en condamnant votre pénétration, je me sens humiliée ; je n'ai jamais eu votre approbation, & dans vos idées je n'ai jamais pu le mériter ; vous me rendez trop responsable des événemens , & j'ai cessé de vous les dire : on est lié par une chaîne invisible , & souvent ce qu'on fait pour y résister la serre davantage :

mais je compte avoir plus de succès dans le nouveau parti que j'ai pris , j'ai des forces que je veux employer sans suivre vos idées. je vous ferai prendre une opinion plus juste de moi & de ce qui existe ; je n'ai pas assez pensé à celle que vous pouvez avoir , je veux la rectifier entièrement , & vous prouver que l'on peut tout vaincre , & qu'avec une volonté bien décidée on peut maîtriser les événemens de la vie ; je ne fais ce que je vous disois dans ma dernière lettre , je voudrois vous dire tout ce qui s'est passé depuis : je relis la vôtre , je vois que vous exigez que je vous le raconte , je me reproche de ne l'avoir pas fait , c'est une faiblesse que j'ai eue , & que je veux réparer : ma lettre sera un peu longue , vous aurez beaucoup à lire , vous prendrez le temps où Mr. Dubour est auprès de la petite brune , j'espère que je vous distrairai un peu , je rendrai service à deux en

trois personnes, & alors je ne crains plus d'être trop longue & de vous envoyer un volume. Demain j'aurai le temps de le finir; mes parents vont à la campagne; je reste ici pour quelques arrangements domestiques, dans les intervalles, je serai avec vous, les peines & les ennuis ne seroient rien pour moi.

Je vois, ma chère amie, que vous êtes toujours attachée à votre idée essentielle: votre cœur veut mon bonheur & votre esprit l'arrange, malheureusement les dispositions, les possibilités, les volontés ne s'y accordent point, vous ne voulez pas seulement me laisser jouir en paix du plaisir que me cause ma petite fille, cependant il est bien complet, je vous assure: elle est au milieu de vous un objet intéressant qui nous amuse, qui nous occupe, j'en ai plus de liberté quand nous sommes ensemble, & plus de distraction quand je suis seule; ceux qui viennent nous

voir sont obligés d'en parler, & ce n'est pas un petit avantage que d'être sûr du sujet de la conversation; déjà plusieurs fois elle m'a servi à discourir ceux qui me déplaissent, je vous avoue même que depuis que cet enfant est avec moi, j'ai encore moins de goût pour la société & pour le monde, j'aime toujours mes amies, mais je m'en passe mieux: cet intérêt que j'ai chez moi, affoiblit le plaisir que j'ai chez les autres, j'effuse quelques critiques, mais je n'en fais que plus attachée à ma petite fille. Mr. de Marville est le seul qui y prenne un intérêt dont je ne le croyois pas capable; il dit qu'il est bien aisé de voir le plaisir que je prends à faire le bonheur de tous les momens d'un être sensible; il rit quelquefois des chagrins que j'ai à cette occasion, par exemple, lorsqu'il voit que je corrige, que j'ordonne des privations; il prétend que je serai

Angé lui a témoigné mille beautés d'incléme, elle a de l'amitié pour lui, & il est venu assez régulièrement chez elle, il a trouvé les occasions de me parler quelquefois, & j'avois qu'il ne me cache pas ses sentimens. Je ne fais ce que vous en conclurez : j'aime mieux convenir que j'ai du plaisir à voir & à entendre Monsieur de Salaz Angé, à être avec lui ; la conversation me plaît, son approbation me flatte, ses plaintes m'intéressent, sa raison & son esprit s'accordent avec ce que je pense, & cet accord je ne le trouve qu'avec lui ; je n'ai pas vu qu'il y eut du danger à son jour : au contraire, il me semble que mon caractère y gagne, j'en suis meilleure, plus disposée à souffrir, à supporter, & je voudrois être encore beaucoup plus à souffrir ; je serois capable des plus grands sacrifices : quand je reviens de chez ma tante j'avois de la gaieté, j'allois au-devant

des

des caresses de mon père & de ma mère, les marques de leur amitié m'étoient infiniment plus précieuses ; Mr. de la Houffe me trouvoit bien plus aimable, toute la maison se refentoit de la disposition de mon ame, elle n'étoit point animée par un sentiment violent, j'aurois voulu vous peindre celui que j'avois, j'aurois voulu vous demander s'il recéloit quelque poison ; vous m'aurez expliqué ce que je ne comprenois pas, vous m'aurez aidé à sortir d'un labyrinthe où je me plaisois, & qui cependant devenoit périlleux & cruel pour moi, par la crainte que me donnent vos idées. Je les crains encore, mais vous serez bien obligée d'y retourner : rapprochez-vous un peu des miennes : je vous en conjure, & dites-moi quel est le pouvoir d'un sentiment que je veux détruire, puisqu'il a tant d'ennemis ? mais je m'apperceois qu'il est bien tard ; il sonne deux heures après minuit ; ma petite Henriette dort

Tour V

G

tranquillement, je veux la voir de-
mourir.... c'est le sommeil de la paix
& de la tranquillité, & le mien. — à
demain, ma chère amie.

Mes parents viennent de partir, j'ai
donné des ordres pour ce qui doit se
faire, je reviens à vous : — je voyais
donc quelquefois Mr. de St. Ange chez
ma tante ; un jour qu'elle alloit passer
dans son salon de compagnie, & que
nous l'avions précédée de quelques
momens, mon père est entré & nous
a trouvé seuls, il fit beaucoup d'a-
mitié à Mr. de St. Ange ; ma tante
nous joignit dans le même instant,
& nous restâmes ensemble assez long-
tems ; Mr. de St. Ange fit tout ce
qu'il put pour plaire à mon père,
& je vis toutes les ressources de son
esprit pour parvenir à son but, mon
père s'y prêta très-bien & ces mo-
mens furent très-agréables. Je sortis
avec lui ; il me dit que Mr. de St.
Ange étoit très-amable, je n'ajoutai

rien & il répéta plusieurs fois, Mr.
de St. Ange est bien aimable. Nous
allâmes à une assemblée chez Mme.
de Cléri, il y avoit beaucoup de
monde, je me trouvai à la suite de
plusieurs personnes qui entroient en
même-tems que moi ; le hasard me
plça derrière Mme. Duran qui ne
me voyoit pas, j'entendis qu'elle disoit
à quelqu'un qui la précédoit : oh je
ne le vois plus, depuis que Mme.
Bourel s'est cassé la jambe, il est
toujours avec cette fille de Germa-
lan, en disant cela, elle se retourna,
& s'aperçut que je suis très-petite
d'elle ; jugeant bien que je l'ai en-
tendue, elle me fit un grand com-
pliment & elle me dit, je ne l'avois
pas Mlle, que vous sachiez aussi peu
de moi ; au reste, je n'ai pas voulu
dire que vous donnassiez des rendez-
vous à mon frère chez Mme. votre
tante, je suis bien que vous n'en
siez pas capable, & si quelqu'un le

disoit, je leur sentirois que c'est une méchanceté & une médisance, comme s'il n'étoit pas naturel que vous étalliez chez une bonne tante comme Mme. Bonval, Mme. , lui dis-je, je ne demande point ce que je dois faire, je voudrois seulement ne pas entendre ce que l'on dit; elle s'aperçut que j'étois mécontente & elle crut m'avoir blessée; dans sa peine, elle me dit une quantité de choses insupportables; vous juger sûrement, ma chère amie, du sentiment pénible qui me tourmentoit, il fut aggravé par la réflexion; je me disois — parce que j'ai été chez ma tante, parce que Mr. de St. Ange s'y est trouvé, parce que je me suis acquittée d'un devoir indispensable, des étres malveillans s'en seront donc occupés, ils y auront répandu leur poison; les discours de Mme. Duran furent pour moi un trait de lumière qui me rendit malheureuse, au milieu de

l'assemblée où j'étois; je croyois voir tous les yeux attachés sur moi, je croyois être l'objet de tout ce qui se disoit, j'étois dans un vrai tourment; cependant il falloit se cacher & avoir même l'air gai & point occupé ni distrait, il m'étoit impossible de n'avoir pas l'oreille attentive à tout ce qui se disoit autour de moi, j'examinois tous ceux dont je craignois les intentions; j'en trouvois de mauvaises dans les discours les plus indifférens; cette assemblée où j'avois compté m'amuser & trouver des amis, ne fut plus pour moi qu'une source de peine & de chagrins, un mot de cette femme cruelle avoit tout empoisonné, & me jeta dans une anxiété qui ne me quitta plus; pour le cacher, je m'éloignai autant que je pus des personnes que je connoissois, ils n'auroient pu s'apercevoir de ma peine, & se plaindre de mes distractions.

J'avois plus de liberté avec les inconnus, ils exigeoient moins de moi. Je ne pus cependant éviter de jouer avec Mr. de la Hauffe & Mr. du Terrier le fils : ils me demandèrent des nouvelles de ma tante, d'une manière qui me déplut ; ils firent des vobles indifférentes pour eux, qui me firent rougir ; jamais le temps ne m'étoit paru si long, & le peu d'heures que dura cette assemblée fut un siècle pour moi. Mr. de St. Ange n'y fut point, j'en étois bien aise, & cependant n'étoit aussi un sujet d'inquiétude, je craignois les questions & l'étonnement de ceux qui remarqueroient son absence : enfin, ma chère amie, je craignois tout ; je languissais d'être chez moi, mais je n'y fus pas plus heureuse, tout ce qui s'étoit passé, tout ce que j'avois entendu, se présentoit à mon esprit, & me causoit une peine, comme si j'eusse commis une suite de mauvaises actions ; ce-

pendant qu'ai-je fait ? de quoi suis-je coupable ? ne puis-je donc suivre aucun de mes sentimens ? ne puis-je pas seulement me livrer à l'amitié, à la confiance que m'inspire ma tante ? une femme respectable qui méritoit mon attachement, faut-il faire tous ceux que je trouverai chez elle ? il faut donc craindre tout les agrémens de la société & n'en connoître que l'enfer. Je me suis aussi rappelé l'air de mon père, lorsqu'il a trouvé Mr. de St. Ange chez ma tante ; il n'y avoit chez lui ni étonnement, ni surprise, je ne dément point son sentiment & j'aurois voulu pouvoir le deviner ; cette incertitude me donna une gêne avec lui, dont je ne pus m'affranchir dans le reste du jour : toutes ces inquiétudes ne m'eussent point abandonnée pendant la nuit, le mot de rendez-vous prononcé avec la voix forte de M. de Duran étoit encore dans mes oreilles.

les ; lorsque je commençois à som-
meiller, je me réveillais en sor-
tant en criant, moi ! donner un rendez-
vous ! & je réfléchissois qu'elle n'é-
toit peut-être pas la seule qui m'en
accusât, c'est peut-être tout le pu-
blic & le tourment étoit à son comble :
ces idées me suivirent jusqu'au matin,
pour me distraire, je m'occupai de
ma petite Henriette ; je ne sais com-
ment dans ce que je lui fis lire, il
se trouva le mot de rendez-vous,
elle eut de la peine à le lire, ensuite
elle m'en demanda l'explication ; je
crois que j'en eus de l'humour, &
l'enfant se mit à pleurer, il fallut
faire une longue explication ; il ne
s'agissoit pas du mot de rendez-vous,
il y avoit je crois rendez-vous à la
raison, c'est la première fois que je
trouvai la leçon pénible : j'allai join-
dre mes parents pour déjeuner avec
eux, je trouvai ma mère qui grond-
oit la femme de chambre, & qui lui

disoit, qu'elle ne vouloit pas qu'il y
eût des rendez-vous dans sa maison,
je crus que ce mot me poursuivroit
éternellement, & j'en eus les larmes
aux yeux de dévotion ; je sentis battre
mon cœur en embrassant mon père, il
me fit cependant les mêmes caresses qu'à
l'ordinaire, il eut toujours le même air,
il fut impénétrable pour moi ; je n'ai
point l'art de lire sur les physionomies
& de pénétrer les cœurs, & il me
semble que l'on voit tout ce qu'il y
a dans le mien : je retournai dans
ma chambre sans être plus rassuré,
un moment après je vis entrer mon
père ; comme ce n'est point son usage
à ces heures, j'en eus de l'étonnement ;
il me dit d'envoyer Henriette auprès
de ma mère ; quand nous fûmes seuls,
& après m'avoir entretenue un mo-
ment de choses indifférentes pour
me rassurer, il me dit en s'asseyant
près de moi, je suis fort embarrassé

ma chère fille, je voudrois vous parler, & je crains de vous dire ce que je pense, il y a des sujets si délicats qu'il est dangereux de les entretenir, mais, mon enfant, tu fais ma tendresse pour toi, tu sais si je t'aime, tu ne te défieras pas de ton père : — déjà j'avois le cœur serré, je voulus lui parler, lui baiser les mains, il m'arrêta en me disant — je vous prie de m'écouter jusqu'à la fin, je n'ai pas besoin même que vous me répondiez, vous savez que toujours je me suis reposé sur vos sentimens, sur votre caractère ; je n'ai point changé, & c'est bien moins un père qu'un ami qui vient vous entretenir de ce qui vous intéresse ; vous vous êtes trompé si vous avez cru que le nombre des affaires qui m'occupent depuis quelque tems, ait pu me distraire de l'objet qui m'est le plus cher ; je vous ai laissée, ma chère fille, dans le détail de toutes vos ac-

tions, rien ne m'a échappé ; c'est vous dire, je crois, que je connois bien les sentimens de votre cœur, — il me vit rougir : ne vous effrayez point, continua-t-il, quoique je vous parle de Mr. de St. Ange ; j'ai vu tous les progrès qu'il a faits dans votre âme, il est très-sensible, il a fait tout ce qu'il falloit pour vous plaire, il étoit bien difficile que vous fussiez insensible ; votre fierté, votre goût pour l'indépendance n'ont fait illusion qu'à vous seule, vous ne consultez pas votre cœur & il vous a démentie ; j'avoue que dans la situation où je suis, j'avois l'ambition de vous voir faire un mariage distingué ; dans notre pays toutes les fortunes s'amoindissent, les richesses ne se conservent point dans les familles ; il me sembloit que vous méritiez mieux qu'un gentilhomme pauvre ; donc les vertus & les qualités de l'esprit ne mènent à rien, elles le peu-

dant dans l'arochon & avec l'âge, & il ne reste que la perspective d'une postérité qui se replonge dans le néant & dans la pauvreté d'où elle est sortie un instant; je crois qu'une héritière comme toi auroit pu choisir par-tout un époux digne d'elle; je suis cependant bien éloigné de vouloir sacrifier ton bonheur à cette ambition; je t'ai dit une fois ce que je pensois de Mr. de St. Ange, je t'ai fait entrevoir mes idées sur ton sort, & j'ai laissé faire ton cœur: aujourd'hui je présume que je dois renoncer à mes projets & à ce qui étoit l'objet de mes desirs, je ne veux ni te prier, ni t'ordonner d'y consentir, je n'ai point d'autorité sur ma fille lorsque je veux qu'elle soit heureuse; mais c'est précisément par cette raison que je demande, si ton penchant pour Mr. de St. Ange n'est soumis à aucune considération, si l'amour-propre n'y impose point du tout, s'il ne dépend

point des sentimens que Mr. de St. Ange a pour toi; enfin, si la certitude d'être aimée n'en est pas la base, je te l'avouerais, ma chère Laure, je crois que Mr. de St. Ange ne t'aime pas. — Je me levai pour interrompre mon père, il m'arrêta en me faisant s'efforcer, & il continua sans vouloir m'écouter. — Non, ma fille, il ne t'aime pas; il te trouve charmante, tu figures le séduit, ta fraîcheur, ta jeunesse l'enchantent & l'aiment, ton esprit lui plaît, il admire ses qualités & ses vertus, mais il ne t'aime pas; je te dis une chose incroyable sans doute, je vais te donner de la défiance contre ton père, tu vas m'accuser d'une injuste prévention, & soupçonner que je cherche un prétexte pour combattre ton inclination, & te ramener par force à ma volonté; tu voudrais me crier que je me trompe, qu'il n'est que trop sûr que Mr. de St. Ange a pour toi la passion la plus sincère.

& le plus vrai : voyons , qu'a-t-il donc
 fait pour le prouver ? Il vous a dit
 qu'il vous aimoit ; croyez-vous que
 les hommes aient tant de peine à
 le dire , qu'ils ne trompent jamais ?
 Il vous l'a écrit pour être , il le signi-
 roit de son sang , & le vent n'em-
 portera pas son papier aussi-bien que
 ses paroles ? Il a cherché avec ardeur
 les occasions de vous voir , d'être
 avec vous , & l'avez-vous qu'illes
 espérances le conduisoient ? à la pre-
 mière lueur son imagination lui aura-
 elle refusé quelque chose ? Mr. de St.
 Ange a commencé par adorer les fem-
 mes comme des divinités parfaites ,
 & il est venu à être persuadé qu'il
 peut en faire les victimes de sa légè-
 reté & de son art de les séduire ;
 il a été trompé dans les sentimens ,
 & dans l'opinion qu'il avoit eue , il
 s'en venge en les confondant toutes
 dans l'opinion que quelques-unes lui
 ont donné : vous n'êtes à ses yeux

qu'une femme qui , dans ce moment ,
 mérites mieux qu'une autre ses atten-
 tions & ses préférences ; si vous en
 êtes flattée , si vous y attachez un
 prix , il y mettra celui de tous les
 sacrifices que vous pouvez faire , il
 n'aura d'égard ni pour votre beau-
 leur , ni pour le nôtre , & avec cela
 vous direz comme moi , qu'il ne vous
 aime pas ; s'il a pour vous les senti-
 mens que vous devez souhaiter , s'il
 vous aime véritablement , il aura bien
 plus cherché à toucher votre cœur
 qu'à flatter votre amour-propre ; il
 aura été aussi sensible à vos vertus
 qu'à vos agrimens ; il aura exprimé
 les sentimens bien plus avec la naï-
 veté du cœur qu'avec la tournure
 de l'esprit , il aura cherché à vous
 voir bien plus au milieu de votre
 famille , qu'à vous surprendre seule ,
 il n'aura point fait un secret de ses
 intentions ; il les aura fait connoître
 malgré vous : enfin , vous serez l'ob-

Jet unque de ses vœux ; je ne fais ,
 ma chère fille , si j'ai fait le portrait
 de Mr. de St. Ange ; mais il me sem-
 ble que depuis quelque temps il pa-
 roît avoir moins de plaisir d'être avec
 nous , il a l'air d'y éprouver de la
 gêne & de l'embarras , & l'autre jour
 que l'on parloit de lui , on dit qu'il
 restoit à la ville parce qu'il s'étoit
 attaché à Mme. Beauant , qui est l'amie
 de Mme. Durtan , & chez qui elle
 va très fréquemment depuis quelque
 temps ; tous les soirs ils vont se pro-
 mener au bord du lac , & les têtes-à-
 têtes d'arrangement ; je vous laisse juger
 de ce qui doit vous éblouir dans vos
 conjectures , mais je dois vous convain-
 cre des faits que j'avance ; je veux que
 ce soir nous allions ensemble nous pro-
 mener , nous trouverons sûrement Mr.
 de St. Ange avec les femmes dont je vous
 parle , vous entendrez , vous verrez ,
 vous jugerez par vous même de la
 vérité de ce qu'on vous a dit. Mme.

Durtan a été quelques jours à la
 campagne de son frère , où il la laisse
 seule ; à son retour les rendez-vous
 & les têtes-à-têtes auroient recommen-
 cé , & dès ce soir vous en ferez le
 témoin , je ne veux pas que vous me
 répondiez avant que d'avoir vu &
 réfléchi ; pensez à ce que je viens
 de vous dire ; je vous ai parlé sui-
 vant mon cœur , & suivant ce que
 je crois être la vérité ; vous avez de
 la raison , vous devez connoître vos
 intérêts , aujourd'hui que vous êtes
 instruite , & quel que soit le prestige
 de votre cœur , il ne doit pas vous
 aveugler entièrement ; hier chez Mme.
 Bonval vous me parlez un peu em-
 barrassée , le mystère doit être une
 peine pour vous , je ne veux pas
 que vous craignez votre père , &
 qu'elles que soient mes idées , vous
 êtes la maîtresse de votre conduite ,
 je serai toujours animé du désir de
 vous voir heureuse , & je demande

seulement que ni vous, ni moi ne soyons pas trompés sur cet objet : s'est dans ce sentiment que je ne vous ai point dit les propositions qui m'ont été faites sur vous par Mr. de la Hauffe. Il m'a offert de vous donner la moitié de son bien si vous consentiez à être sa femme, Mr. Du Terrier a voulu aussi me parler encore de son fils, je n'étois point à les écouter, ni par vos dispositions, ni par les miennes, & je n'ai pas pensé seulement à vous faire part de leurs demandes ; les affaires de la vie sont telles que ce soit précisément celles que l'on désire le plus, qui sont les moins faciles à changer : quoiqu'il en soit, ma chère sœur, mon bonheur est attaché au vôtre ; dans la fortune dont je jouis aujourd'hui, j'ai cru pouvoir y comprendre un peu d'ambition : j'aurois souhaité que la vôtre répondît à la mienne, mais je ne devois pas m'en flatter, qu'il

n'y ait au moins point d'erreur dans vos prétentions & dans vos espérances ; c'est à vous en assurer que nous travaillerons dès ce soir, & ensuite vous me direz le résultat de vos réflexions, ou plutôt j'en jugerai par votre conduite bien mieux que par vos discours, qui ne seroient peut-être pas parfaitement d'accord avec votre cœur. Votre mère ne fait ni votre conversation, ni rien de ce qui en est le sujet, elle a pour vous les mêmes sentimens que moi, il est inutile de l'informer de ce qui s'est passé, vous êtes bien sûre de nos cœurs, ma chère sœur ; vous pourriez en abuser qu'ils seroient encore à vous ; je ne vous dis rien de plus, ce soir nous verrons. Alors, mon père se lève, il m'embrasse, il dit encore : pauvre Laure, je le savois bien que ces belles idées d'indifférence, de liberté, ne tiendraient pas longtems, & que l'âge & la sensibilité... Il ne me donne pas

le tems de parler, & il s'en va. — Je ne puis vous dire, ma chère amie, toutes les pensées qui se présentent à mon esprit dans ce moment; je ne voulois certainement pas défendre Mr. de St. Ange, je l'aurois plutôt abandonné mille fois, que de le mettre en opposition avec mon père. j'étois bien décidée à ne faire une loi de ses intentions; il me paroissoit, cependant, que Mr. de St. Ange étoit traité avec dureté, on tiroit un parti rigoureux de toutes les apparences; on cherchoit à le rendre odieux sur de légères présomptions; mon père oublioit que lui-même l'avoit forcé à se conduire avec moins de franchise, & qu'après lui avoir témoigné de la confiance, & demandé des conseils, il avoit paru en être mécontent, & que peut-on conclure de mon embarras chez ma tante? est-il sûr que j'en aie eu même? on se trompe il souvent, & sur les apparences, &

sur ce qui en est la cause; cependant, ce n'est point avec mon père que je discuterai toutes ces considérations, je les fais dans ce moment avec vous, parce qu'elles me paroissent fondées sur la justice: depuis le moment que j'eus quitté mon père, je ne pensai plus qu'au parti que j'avois pris, même en l'écoutant, de ne plus voir Mr. de St. Ange: il étoit trop aisé de n'avoir plus aucune relation avec lui pour ne pas les interrompre tout-à-fait, je n'ai pas besoin pour cela de Mme. Brunt; je fais que c'est une très-jolie, femme mariée à un homme âgé, elle n'est point de notre société, ses liaisons avec Mme. Duran sont sûrement fondées sur la complaisance, & il est très-naturel qu'elle soit flattée d'en avoir avec son frère: j'avois que je ne comprends pas que Mr. de St. Ange s'attache.... mais c'est de quoi je ne veux prendre aucun souci: je fis dire à ma tante que je

n'irois pas ce jour-là chez elle. Je ne levis mon père qu'un moment le soir, il étoit fort gai, il parla de la promenade qu'il vouloit faire avec moi après souper pour prendre le frais au bord du lac; en effet, nous y allâmes vers les onze heures, la nuit étoit fort noire, nous eûmes assez de peine à reconnaître les différentes compagnies qui se promenoient, nous commençâmes à croire que nous ne trouverions pas celle que nous cherchions, lorsque nous reconnûmes la voix glapissante de madame Dactus; mon père enfoua son chapeau sur ses yeux, il me fit mettre la coiffe de mon manteau par-dessus ma tête, & nous approchâmes autant qu'il nous fut possible; nous remarquâmes trois femmes & un homme, je fis observer à mon père que ce n'étoit pas un tête-à-tête, il faut bien, dit-il, quelqu'un pour tenir compagnie à Mme. Dactus; en effet, cette com-

pagnie se sépara un peu, & alla s'asseoir; nous en fîmes autant sur un banc qui étoit derrière; nous prîmes une oreille fort attentive, nous n'avions entendu encore que quelques mots indifférens, lorsque Mr. de St. Ange éleva un peu plus la voix, dit: « Je vous avertis que l'on fait beaucoup de tort à Mr. de Gerroges, ce n'est point par une vanité condamnable qu'il veut s'enrichir, il voudroit que la fille fut assez riche pour ne suivre que son inclination en se mariant, & s'il paroit dans ce moment aimer le luxe, c'est qu'il fait bien que la fortune le compense, peut-être se livre-t-il un peu trop aveuglément à Mr. de la Hauffe; mais il le console, il ne se laissera pas emporter par une trop grande ambition; c'est la plaie, c'est l'enfer qui le condamnent; ils seroient heureux, personne ne méritoit plus de

Têre que Mlle. de Germon, il n'est point de femme plus aimable, plus intéressante, c'est une personne vraiment &c. . . . Mon père se leva avec un mouvement de colère, & m'em-pêchant d'entendre la suite : * cet indiscret, dit-il, de quoi se mêle-t-il ? certainement ma fortune doit lui être indifférente ; nous nous en allâmes en doutant le pas, & sans rien dire de plus jusques à la maison : je fus très-silligée de ce que nous avions entendu, je vis que le discours de Mr. de St. Ange avoit fait une impression fâcheuse sur mon père, & dont il ne seroit pas facile de le faire revenir, je ne voulois pas seulement le tenter ; le lendemain il eut l'air chagrin, nous ne le vîmes presque point, & il ne dit que quelques mots : il fut tout le jour très-occupé. Je fis dire à ma tante, en faisant demander de ses nouvelles, que je ne la ver-rois point encore ; elle en parut fâ-
 chée

chée, & me répondit que cependant elle avoit compté sur moi, & qu'elle ne savoit pourquoi je l'abandonnois, que je ne pouvois en avoir aucune rai-son. Je cherchai plusieurs fois l'oc-casion de parler à mon père, je vou-lois le rassurer sur tout ce qui pou-voit lui donner de l'inquiétude ; le soir j'entrai dans sa chambre, je l'em-brassai avec tendresse, mais il ne vou-lut pas m'entendre sous prétexte de ses occupations : le lendemain matin, je reçus ce billet.

« Mademoiselle. »

« Seroit-il possible que je fusse la cause de ce que vous n'allez plus chez Mme. votre tante ? serois-je assez malheureux pour avoir donné à Mr. votre père quelque présomption fâcheuse contre moi ? son air amical & ses politesses m'avoient rassuré sur mes craintes, que pourrois-je faire pour dé-truire les siennes ? Mademoiselle, lail-

fer-moi lui dire tout ce que je pense
 si décidera de ma vie , & la liberté
 sera rendue à tout le monde. Je com-
 mence par m'éloigner, afin que vous
 ayez toute la vôtre, & que Mme.
 Bonval ne soit pas privée du bonheur
 de vous voir; c'est avec un vrai dé-
 sespoir que je me vois obligé de vous
 fuir, il me seroit impossible de le
 supporter longtems: dites-moi quelque
 chose là-dessus, Mademoiselle, je vous
 conjure, ou je regarderai votre silence
 comme une permission, ou plutôt com-
 me un ordre de m'adresser à Mr. votre
 père; c'est le vœu de mon cœur,
 il me semble que vous n'avez aucune
 raison de vous y opposer, vous sau-
 rez bien disposer la volonté suivant
 la vôtre; c'est donc mon sort que je
 vous remets: dans mon éloignement
 ce sera une consolation pour moi,
 d'aller porter mes regrets & mon mal-
 heur dans ce bois que vous aimez,
 au bord de ce ruisseau où je vous

ai vu penser: je croirai vous y voir
 encore, & sy répéterai ce que je jure
 lui, de vous adorer toujours.

J'ai envoyé à la poste cette réponse.

" Monsieur ,

" Il est vrai que j'ai été obligé de
 garder la maison pendant quelques
 jours, je vous prie de n'en point cher-
 cher une cause extraordinaire, il est
 très-naturel que je sois auprès de
 mes parents; rien ne pourra affoiblir
 le sentiment qui m'attache à eux tous
 les jours davantage, ce que vous pour-
 riez leur dire, Monsieur, seroit bien
 inutile, il est plus aisé de renoncer
 à des idées qui ne sont fondées que
 sur l'imagination, & que toutes les
 circonstances doivent détruire, vous
 devez le comprendre aussi bien que
 moi; c'est ce que la raison me dit &
 ce dont je vous prie d'être persuadé

H ij ou 171

garce que je ne changerai pas là-dessus ;
 Le jour suivant je fis le matin
 chez ma tante ; après des reproches
 sur ce que j'avois été trois jours sans
 la voir, elle me parla de Mr. de St.
 Ange : nous nous en étions entretenu-
 mes quelquefois, mais c'étoit d'une
 manière vague qui n'indiquoit point
 nos façons de penser, ce jour-là nous
 étions plus disposés à la confiance :
 Je crains, me dit ma tante, que tu
 ne sois pas revenue chez moi parce
 que ton père t'a trouvée ici avec Mr.
 de St. Ange, il aura vu qu'il t'ai-
 moit. — Non ma tante, ce n'est point
 ce qu'il a vu. — Comment, continuait-
 elle avec un air de joie, cela lui au-
 roit échappé ? rien cependant n'est
 plus visible. — Et à quoi, je vous
 prie, peut-on s'en appercevoir —
 à quoi ? Mais, à tout, il n'y a pas
 un de ses regards, pas un de ses
 gestes, pas un de ses mouvemens
 qui ne le dise, qui ne fasse voir qu'il

a pour toi la passion la plus violente ;
 Je crois que jamais femme n'a été
 aimée comme tu l'es par lui, & tu
 le fais bien mieux que moi. — Je n'ai
 pas cherché à le voir, aussi possive-
 ment que vous le dites, d'ailleurs vous
 savez combien on est sujet à se trom-
 per là-dessus ; plus on y est intéressé,
 plus l'erreur est facile, & vous-même,
 ma chère tante, vous devez vous dé-
 fier de ce que vous croyez apper-
 cevoir. — Me défier ? moi, me défier ?
 non, ma chère nièce, je ne me dé-
 fierai pas de ce que je vois aussi clair
 que le jour, quand tu parois il a
 une émotion, & une timidité char-
 mante, quand tu n'y es pas, c'est
 une inquiétude & un ennui qui pé-
 gnent son malheur ; il semble qu'il
 ne veut la peine ni de parler ni d'é-
 couter personne ; dès qu'il te voit la
 vie lui est rendue, ses yeux ne te
 quittent plus, il ne perd pas un mot
 de ce que tu dis, il dépend de l'air

que tu es, de la mine que tu fais!
 Ah! méchante, tu le fais bien, &
 tu es bien aise de me l'entendre dire.—
 Je vous prie, ma tante, que je ne
 veux rien savoir, il y a des gens
 qui sont bien éloignés de penser
 comme vous; mais quoiqu'il en soit,
 il n'en arrivera jamais rien, c'est ce
 qui est bien décidé; dès que vous
 avez ces idées, d'autres peuvent les
 avoir & je ne veux pas y donner lieu.
 Je ne verrai plus Mr. de St. Ange.—
 Oui, voilà ce que j'ai pensé, ton
 père avec sa sœur a pris de l'ambition,
 il veut un gendre qui flate
 son amour-propre, & ces premiers
 sentimens de ton cœur seront perdus,
 les seuls moyens d'être heureux
 seront inutiles; c'est toujours ce qui
 arrive; hélas! qui le fait mieux que
 moi? une fois j'ai été aimé, une
 fois j'avois inspiré une vraie tendresse,
 & à force de précaution & de dé-
 fiance le bonheur m'eût échappé, je

n'ai plus aimé personne comme la pre-
 mière fois, & les consolations que j'ai
 cherchées ne m'ont laissé que des re-
 grets: je ne te dis rien, je ne te conseille
 rien, ma chère nièce, mais je te plains;
 il est cruel que ces premiers mouve-
 mens de notre cœur, excités par la sym-
 pathie, dictés par la nature, ne soient
 jamais écoutés, qu'il faille presque tou-
 jours les repousser, les étouffer, & se
 soumettre à des circonstances qui ne
 sont jamais le bonheur, & qui à peine
 étourdissent pendant quelques mo-
 mens; j'avoue que Mr. de St. Ange me
 paroît un homme véritablement digne
 d'être aimé; il réunit tout, le caractè-
 re, l'esprit, les sentimens, la figu-
 re; tu lui as inspiré une passion, &
 vous serez malheureux tous les deux
 avec ce qui pourroit faire le plus grand
 de tous les bonheurs.— Mais, ma
 chère tante, vous supposez bien des
 choses; cette passion dont vous par-
 lez n'existe point; Mr. de St. Ange

est attaché à Mme. Bruant. — A Mme. Bruant ? cela ne se peut pas, je la connois cette dame Bruant; elle ne se conduit pas trop bien, elle a un vieux mari & elle cherche des consolations: oui, elle ne seroit pas fâchée d'avoir Mr. de St. Ange, mais lui est incapable de l'aimer un instant, elle m'a des obligations cette femme, j'ai des droits sur elle; c'est une causeuse indifférente qui ne fait rien cacher, elle se vante même d'avoir Mr. de St. Ange pour son amant, je saurai tout ce qui se passe, je veux le savoir, même pour te prouver que je ne me trompe pas, & que j'ai un peu de pénétration sur ce qui regarde les hommes. Ma tante me témoignera encore un intérêt & une amitié véritablement consolante; elle a de l'esprit, de la raison, & son cœur est excellent: elle me donna plusieurs conseils, je ne les suivrai pas, jamais je n'aurai contre les idées & les intentions de

mon père, il m'a parlé avec confiance & avec tendresse, je n'en abuserai pas, il veut mon bonheur & je me reposerai sur ses intentions: d'ailleurs, dès que Mr. de St. Ange a des liaisons avec Mme. Bruant, il n'a pas besoin d'en avoir d'autres, & les promenades nocturnes doivent lui tenir lieu de tout: je ne changerai rien au parti que j'ai pris de ne pas le revoir, je crois en avoir pris l'engagement avec mon père, sur tout aujourd'hui, qu'il est si fortement mécontent de ce qu'il lui a entendu dire; Mr. de St. Ange a bien tort de parler de nos affaires avec des femmes comme celles-là, j'en suis très-choquée, j'ai toutes les raisons de croire que mon père ne se trompe pas, & dès que vous pensez aussi comme lui, je dois être convaincue; soyez donc tranquille, ma chère amie, je vous quitte là-dessus & je vous embrasse.

LETTRE LXIII

De la même.

MA chère amie, mes parents sont retournés à leur campagne, je suis encore seule aujourd'hui à la ville, & je serai avec vous autant que je le pourrai: ce que j'ai à vous dire ne laisse plus aucune doute sur ce que je vous marquois dans ma dernière lettre, & a bien affermi les dispositions où j'étois en vous écrivant; j'aurois dû vous le raconter plutôt, je ne sais pourquoi je ne l'ai pas fait: je devois me hâter de vous apprendre que vos conjectures sur les sentimens de Mr. de St. Ange devenoient tout-à-fait vraisemblables. Je ne fus pas m'en faire un plaisir dans le premier moment, & je me le reproche: il est vrai qu'alors j'au-

rois eu assez de peine à vous dire toutes les idées qui m'occupèrent, il y a des choses que l'on ne voudroit ni savoir, ni ignorer; on se défend de penser & les pensées viennent en foule, on craint, on désire, on se desse, & les événemens ne s'arrêtent pas. Je souhaitois que mon père me parlât encore, & je craignois de reprendre notre conversation; il a suivi le parti qu'il s'étoit proposé, il ne dit plus rien, & il se repose sur ma conduite; je n'en suis que plus obligée de suivre sa volonté, & ce qu'il attend de moi; j'espère qu'il sera content; écoutez-moi, ma chère amie... Mme. de Taminge & Mme. Duillé qui étoient encore à la ville, & qui n'y sont plus aujourd'hui étoient venues me voir un jour; elles parlèrent beaucoup de notre campagne, elles désiroient la plus grande envie d'y aller; je proposai de les y conduire le lendemain avec quelques

personnes que nous inviterions pour y passer le jour, & nous nous en fimes un très grand plaisir; on y allant nous essayâmes une grosse pluie, il fit une de ces aversez qui tombent dans cette saison, le temps se remit bientôt, il n'en fut que plus beau & plus frais; la campagne étoit de la plus grande beauté, la nôtre étoit charmante, on ne craignit point de se mouiller, on se promena beaucoup, je fis porter la collation dans le bois, & tout le monde fut averti. Je pensois que Mr. de St. Ange qui est quelquefois dans ce bois auroit bien pu y être ce jour-là; le soir on se promena encore, je ne sais par quel hazard je me trouvai seule, allant après les autres, je suivois lentement, & avec distraction; je mis le pied dans un petit tas de feuilles sèches que le vent venoit de rassembler, je sentis quelque chose de dur & de mobile qui sailla à ma main.

tomber, & l'aperçus au travers des feuilles une couleur rouge, c'étoit un porte-feuille de maroquin anglais, je le ramassai, il en tomba un crayon & un papier sur lequel il y avoit un dessin commencé: c'étoient les premiers traits de la vue du ruisseau, & de quelques arbres qui sont au près de l'endroit que j'aime; je jugeai que quelqu'un avoit été surpris par la pluie, & l'avoit oublié ou laissé tomber; je fus un moment embarrassée de ce que je devois en faire, j'étois seule, personne n'avoit vu ce que j'avois ramassé: qui sait, pensai-je, ce qu'il contient! n'est-il pas de la discrétion de le cacher aux yeux des autres? & je le mis dans ma poche. Dès ce moment il fut pour moi un sujet de peine & d'inquiétude; il me sembloit que je recelois ce qui ne m'appartenoit pas, & que j'étois responsable de tous les secrets que ce porte-feuille pouvoit contenir. Il y en a

sans-doute des secrets, me disois-je ? & alors il faut le rendre ; il faut savoir à qui il appartient ; je pourrois peut-être bien le présumer, mais cependant il convient d'en être parfaitement sûre ; & comment m'en assurer sans savoir ce qu'il contient ? J'y serai peut-être intéressée, ou d'autres personnes. A qui oserai-je le rendre ? oserai-je même le rendre ? & croira-t-on que je n'aie rien lu, rien vu ? chaque pensée étoit pour moi un embarras de plus. Dès que je fus chez moi, je le sortis de ma poche ; je le jetai sur une table ; j'aurois voulu m'en débarrasser comme d'un poids incommode ; des papiers étoient peints d'en sortir, il est possible même qu'il y en ait d'égarés, & j'en serai responsable ; j'étois inquiète & malheureuse vis-à-vis de ce porte-feuille ; j'avois aussi que j'avois de la curiosité. Qu'est-ce que c'est que ces papiers que je vois ? ils pouvoient m'ap-

prendre bien des choses.... cependant je n'y toucherai pas ; j'en suis bien éloignée ; je ne veux rien savoir ; que serai-je donc ? Dans mon indécision, je pris le parti de consulter ma tante : j'allai chez elle le lendemain, c'est-à-dire, hier matin ; je lui portai ma trouvaille : je n'avois pas encore fini de lui raconter comment je l'avois faite, qu'elle tenoit déjà tous les papiers ; elle les parcourut, elle les lisoit, les uns en riant, les autres avec un air plus sérieux ; je la regardois, & je m'affligeois de ce qu'elle faisoit ; cependant j'avois aussi quelque envie de lire ; je jetois les yeux sur ce que ma tante avoit déjà lu ; elle trouva la découverture d'une tête de femme, nous en cherchâmes la ressemblance ; ma tante assuroit que c'étoit mon profil, elle le comparoit ; moi, je voulois y trouver les traits de Mme. Bruant. Les papiers étoient éparpillés sur la table ;

plusieurs avoient l'air d'être d'ancienne date ; insensiblement la lecture s'établit, & nous lûmes tout sans aucune distraction. Il y avoit des vers, des lettres de femme, des lettres d'affaire. Je ne puis m'empêcher de vous transférer quelque chose de cela ; il faut que vous soyez de moitié de mon indifférence : je voudrois de même vous faire partager tous mes délits, toutes mes fautes ; & n'avez-vous pas aussi un peu de curiosité, ma chère amie ? au moins, je le suppose ; & alors comment voulez-vous que je vous cache quelque chose, & tout n'est-il pas caché quand il est entre vous & moi ?

PREMIER BILLET.

Avant la lecture de la petite poste de Paris.

JE ne suis ce que vous aviez bien, Monsieur, vous êtes d'une distraction insupportable ; vous n'avez cessé de tourner la tête du côté de Mme.

de Tain ; ah bien, qu'est ce ? elle est jeune ; elle est blonde ; elle a une fraîcheur de province & un emboupoint de bourgeoisie ; enfin, c'est une nouveauté qui arrive, & il n'en faut pas davantage pour vous distraire. Êtes-vous déjà las d'être heureux ? homme que vous êtes ! vous ne sentez pas le prix d'un attachement véritable ; je veux vous le faire connaître malgré vous ; aujourd'hui, j'ai porté ma petite robe aux français ; je serai seule chez moi jusqu'à neuf heures du soir ; je vous parlerai de Mme. de Tain, ou je ne vous en parlerai pas, comme vous voudrez.

Second Billet.

JE ne suis pas encore content de vous, Monsieur, & votre idée qu'il est plus doux & plus glorieux de ramener son amant, que de s'en être jamais en peine, est une subtilité qui

ne me convient point. Je vous déclare que je ne veux pas d'un homme ramené ; c'est une peine que je ne prétends pas me donner ; & je ne trouve pas qu'un triomphe sur Mme. de Tain en vaille aucune ; l'amour-propre & la petite gloire n'ont rien point dans mes sentimens ; je n'écoute que la sensibilité de mon âme, & elle auroit trop à souffrir de votre légèreté. Ainsi, mon cher St. Ange, renoncez à votre nouvelle connoissance & à vos nouvelles affiduités, ou vous n'aurez plus de droits sur mon cœur, qui vous aime encore. Je ne vous verrai aujourd'hui qu'à Popéan ; j'ai ma place dans la loge de Mme. de Duré, où vous allez ordinairement ; de-là j'irai faire des visites, & ensuite souper chez la marquise d'Amhour ; je crois que vous me direz quelque chose ce matin. »

187
 Troisième Bille.

NE pouvez-vous pas, mon cher St. Ange, mettre un peu moins d'esprit dans ce que vous écrivez, un peu plus de simplicité dans ce que vous dites, une franchise entière dans ce que vous faites ; vous me donnez trop de peine, & le plus souvent je ne vous comprends pas ; ce sont les mouvemens naturels de votre cœur que j'attends, & je voudrais qu'il ne fallut pas de la pénétration pour les deviner. Venez donc m'expliquer tout ce que je n'ai pas compris : je veux que vous m'accompagniez ce matin chez le peintre où je vais faire ma dernière séance : si le portrait n'a pas l'air riant, ce sera votre faute. Nous irons ensuite dans la rue St. Honoré, où j'ai une enquette à faire, & delà au palais royal où nous nous promènerons jusques à l'heure que je

vous ramènerai pour dîner chez moi - ensuite, pendant que je ferai ma toilette, vous me lirez ce proverbe que vous avez fait, & que vous auriez dû lire à moi la première : il me semble que j'ai autant de droit sur votre esprit que sur votre cœur ; après cela nous irons aux Italiens ; dans la petite loge que j'ai aujourd'hui, nous trouverons une compagnie qui s'assembled après le spectacle. J'espère que dans tout cela il n'y aura point de sacrifice pour vous ; si je m'en apercevois, il ne seroit pas récompensé : je ne veux point de réponse, c'est vous que je veux.

Quatrième Bille.

TU es un homme fugulier, mon cher St. Ange ; tu t'en vas en moment où nous allons nous mettre à table ; on ne peut donc pas se

tier avec toi, & le plaisir est tout retiré pour ton vau. Tu es beaucoup perdu en nous quittant : la Duparc & la Ledoux feroient d'une gaieté charmante ; la Fleuri nous chante des chansons bien folles & bien plaisantes ; j'en ris encore quand j'y pense. Fais-moi le plaisir, mon cher ami, de me prêter 20 louis ce matin, ramène-les à mon domestique, ce sera 50 que je te devrai. Tu fais que bientôt j'aurai à ma disposition une assez grosse somme d'argent ; ainsi j'espère que je ne fais pas une bien grande indifférence en empruntant de toi ce que je te demande. Je ne fais pas comment tu fais ; tu n'es pas riche, tu es à Paris, & tu es toujours de l'argent & du crédit. Nous allons nous promener & souper à Sceaux avec des femmes charmantes & honnêtes ; quoique tu ne les connoisses pas, tu pourrais en être si tu voulais ; réponds-moi en trois lettres.

Je reçois d'avance mes remerciemens
pour l'argent que tu m'envoies,
&c. &c. —

Cinquième Bille.

MONSIEUR, j'ai parlé encore hier
à votre amie de cette retraite que
vous sollicitez pour cet ancien offi-
cier : elle est sûre de l'obtenir, parce
qu'elle va promener demain au bois
de Boulogne avec une personne qui
assistera au travail. Continuez encore
vos sollicités ; il ne faut pas que la
retraite que vous demandez fasse
craindre la vôtre ; votre mémoire est
très-bien fait ; la sollicitude est très-
bien disposée ; l'affaire ne peut man-
quer de réussir ; c'est vous qui aurez
tout fait. Vous aurez le plaisir d'a-
voir rendu service à votre ami, &
d'avoir fait une bonne amie ; il faudra
peut être ajouter quelque argent ; on
sûr que c'est ce qui dédommage
cette personne, d'être à celui de

qui elle obtiendra ce que vous solli-
citez. Cependant tâchons encore de
ne rien débattre ; nous en parle-
rons plus au long, &c. &c.

*Sur un morceau de papier déchiré, écrit
au crayon, avec des ratures.*

AIR de la Romance de Léandre & de Héloïse.

Je veux aimer sans rien prétendre,
A ce tourment foucrite mon cœur ;
Je veux la voir, je veux l'entendre,
Et fixer là tout mon bonheur.
L'aimer, hélas ! est un délire,
Elle écrit sa liberté ;
Elle fait peu ce qu'elle inspire,
Et ne fait rien de la beauté.

C'est bien en vain que l'on s'arrange
A consacrer son cœur en paix ;
L'air purroit, l'amour se . . .
Il se fait point braver &c. . .



A. M., *** *H.*,.... de *D.*,.... & de
H.,....; réponse à des vers sur le
jour de *St. R.****

Tout vous est bon pour aller à la gloire,
Coryon d'écrit pour écrire l'histoire,
Esprit profond pour parler au Cœcil,
Vous enchantez que *Lise* à son veuil
Lit en riant, en admirant la muse
Qui, tour à tour, célèbre, enchante, amuse,
Change les thiers pour les défrayer,
Le Paradis est de vous écouler;
Santé du jour y va perdre les flux;
Car il n'est plus de fêtes où vous êtes.

A. M. de *S.*... Réponse à des couplets
sur les jours de la semaine; sur l'air
des simples jours de son enfance.

Il est bien peu dans la semaine
De jours passés heureusement;
Fort peu d'années, beaucoup de jours,
Et l'on s'empêche fort mal son temps.
Il est des jours que l'on regrette,
Il est des jours que l'on attend;
Mais il n'est point de jour de fête
Que ceux passés avec *S.****

Fin

C'est

Tout été les jours chastes nocturnes,
Avoir de lui pleins nouveaux,
Pour lui Phébus toujours fidèle
Ne lui jamaïs jour de repos.
Se muse, ici, simple & naïve,
Vient vous chanter l'égalité,
Le maître alors, en Roi, regarde
Les autres, l'éclair, & la beauté.

De le chanter l'écrit extrême,
Nous se rimer la vérité;
Mais il finit son esprit naïve,
Pour que vous n'en s'ait chaste.
Ah! ce n'est point en Helvétie
Qu'on voit briller le bel esprit;
Non dans son pays, son poésie,
On dit qu'on aime, & tout est dit.

Autre billet.

Savez-vous, mon cher *St. Ange*,
que je suis très en peine de vous;
depuis votre accident vous êtes tout-
à-fait changé; je crains que votre
cœur ne s'en ressentisse un peu; vous
n'avez plus cette gaieté douce & sultive

Tout P.

I

qui rendoit votre société si agréable, & votre amitié tendre qui faisoit, comme vous le dites, le charme de votre vie, vous ne savez plus en jouir; deux fois je vous ai vu bâiller au coin de mon feu; vous êtes distrait, rêveur; vous avez l'air quelquefois de penser profondément, ce qui ne vous arrivoit jamais, & d'autres fois vous êtes d'une gaieté folle. Qu'est ce qu'il s'est donc passé? Dites-le moi bien naturellement: vous savez que j'ai des droits sur votre confiance; je veux vous prouver que la tendresse peut subsister sans faire tort à l'amitié; c'est de celle-ci dont je serai jaloux. Eh bien, voyons, seroit-ce Mlle. de Mioré; je ne saurois le croire; vous avez trop de goût. Pour Mlle. de Germofas, cela ne se peut pas non plus; il faudroit trop de peine; cependant elles vous ont témoigné tant de sensibilité, tant de compassion; elles ont eu des soins;

voilà votre cher amour-propre sans cesse flétri; votre imagination sans cesse excitée; qui sait tout ce qui sera passé par votre tête cassée. Mon cher ami, n'allez pas vous livrer aux illusions; comptez mieux vos moments; & ne les exposez pas. Vous ne voulez pas vous marier; vous êtes trop effrayé des chaînes conjugales, & il suffiroit qu'une femme fût à vous, pour qu'elle vous fit mourir d'ennui. Venez serrer ce bras que tout le monde sera retiré; je vous attends, mon mari se plaint aussi que l'on ne vous voit plus.

Autre billet.

MONSEUR, ce que vous avez fait auprès de mon mari a très-bien réussi; il s'est rendu à vos raisons & à vos sollicitations; enfin il a consenti à m'assurer un fort honoraire, & je dois vous en remercier,

Vous avez fait ce que Mr. Duran,
qui est l'ami de mon mari, n'osoit
faire, de crainte de s'exposer. Je suis
bien sensible à l'intérêt que vous avez
mis à cette affaire-là. Depuis qu'elle
est à-peu-près finie, vous ne venez
plus nous voir ; Mr. Bruant étant
plus malade qu'il n'étoit, je ne puis
aller aussi souvent que je le voudrois
chez Mme. votre sœur, quoiqu'elle
m'en prie beaucoup. Si vous crai-
gnez l'ennui que mon mari pourroit
vous donner, je vous dirai que je
suis souvent seule ; & j'aurois encore
à vous parler de beaucoup de choses :
votre très-humble servante. BRUANT.



*Pour des Bustes faits par Mr.
Vernet le jeune.*

Pour le Buste du Prince Henri de Prusse.

Il n'a été un grand homme à chef d'un grand Roi ;
A la guerre on l'honore ; la Paix sur le Roi ;
L'honneur, la gloire, ont favoré sa couronne ;
Son empire est bien grand, la vertu la lui donna.

Pour Mr.

Philosophe insoumis, toujours sage & prudent,
Le feu de son génie étoit sa passion ;
La nature s'empêcha de le marcher vaincu ;
Pour laisser à nos yeux, sa place pour confondre.

*Pour Mr. ****

Maître des arts, il en est le soutien,
La Religion en fit le soutien des sages,
La vérité partout brilla dans ses ouvrages ;
Raisonné, sage, & vous ferez chérir.

A Mr. E.... ans.

Il étoit un bon sens, il étoit si pur,
Honnête par la sagesse, il en est le soutien ;
Des honneurs des arts & de la gloire, il étoit si pur,
Ses ans, par son sens, ont pour vous un soutien.

Ma chère amie, à Mr.

En toutes occasions, à l'usage de Paris.
 Il n'est que des amis, & n'est point d'ennemis :
 Par son nom il se vante qui par le conseil
 Qu'on se fait, en son choix, le fardeau des peus.

Ma chère amie, je vous fais grâce des lettres d'affaires, & de beaucoup d'autres que nous avons laissées sans y faire attention. À chaque lecture, nous nous faisons des reproches sur notre indifférence, & nous lisons encore. Nous n'avons point été d'accord dans nos réflexions. Ma tante voyoit partout Monsieur de St. Ange comme un homme intéressant, qui, ne trouvant point auprès des femmes le sentiment qui rend heureux, ne s'y attachoit pas, & qui employoit son esprit à rendre hommage & justice aux hommes qui le méritoient : il me paroît à moi que Mr. de St. Ange, avec beaucoup de génie & de légèreté, tiroit parti

de ses avantages, & de la faiblesse de quelques femmes, & qu'il cherchoit tout simplement les occasions de faire brûler son espoir, en parlant de ceux qui ont du génie. Toutes ces lectures firent une impression sur moi qui affaiblit mon sentiment. Cet homme, occupé de tant d'intérêts divers, diminuoit celui que je pouvois avoir. Nous disputâmes assez long-temps ; mais il falloit prendre un parti avec Mr. de St. Ange & avec son portefeuille. Je dis à ma tante les idées de mon père, & ce qui s'étoit passé entre lui & moi : c'étoit particulièrement d'après les insinuations que je voulois me conduire : elle trouvoit divers expédients, tous tendoient au but, qu'elle se proposoit de rapprocher Mr. de St. Ange, & de le faire décider. Sans s'éloigner de cette intention, je voulois le laisser entièrement à la multitude des femmes & des affaires qui l'occupoit, & ne

plus en me rendant parler. Elle s'y opposoit long-tems : plus elle m'assuroit que j'agissois contre mon sentiment , plus je m'affermissois dans le parti que j'avois pris. Quand elle vit que ma volonté étoit décidée , elle me proposa de voir encore une fois Mr. de St. Ange , de lui rendre moi-même le porte-feuille que j'avois trouvé , de lui avouer que ne sachant à qui il appartenoit , j'avois lu tous les papiers qui y étoient renfermés ; mais que je promettois un profond secret ; elle ajouta qu'ilotois j'aurois une occasion de dire ma volonté & la vérité de ce que je pense. Mr. taine me parloit avec un ton de défiance qui feroit voir qu'elle doutoit que je fusse sincère dans ce moment , & qu'elle ne croyoit pas que j'eusse la force de parler avec fermeté à Mr. de St. Ange , & de le renvoyer pour toujours. Il ne me parloit pas cependant que cela fût fort difficile. Pour-

quoi ne parlerois-je pas à Mr. de St. Ange ? Pourquoi ne lui dirois-je pas que je le prie de renoncer pour toujours à ce qu'il m'a désigné jusqu'à ce moment ? Pourquoi ne lui articulerois-je pas que je ne veux plus rien entendre , rien recevoir ? que même je ne le verrai plus ; que la nature de mes dispositions & des circonstances exige que nous restions séparés , éloignés , & sans autre relation que celle de la société la plus indifférente. C'est ce que je veux , c'est ce qui convient , c'est ce qui conviendra à tout le monde ; c'est ce qui me rendra le calme & la tranquillité. Je le dois à mon père , & j'auroi la douceur de le voir content : raison ou intérêt, tout m'in- vite à prendre ce parti-là. Les réflexions que je fais encore en vous écrivant m'y décident absolument , & je le suivrai sans retour, j'en assure ma tante bien positivement. Je suis

dis que je préférerois d'écrire à M^{de} St. Ange, en lui renvoyant son porte-feuille ; que je lui articulerois bien mieux ma volonté. Elle m'objecte, ou que je ne ferois pas la réception & l'effet de ma lettre, ou que je recevrais une réponse, ce qui occasionneroit une correspondance. Elle trouve qu'une entrevue seroit plus efficace, & rempliroit beaucoup mieux mon but, parce qu'après avoir moi-même exprimé ce que je vouloit, il n'y auroit plus ni raison, ni moyen d'en revenir, & que tout finiroit là. Elle ajoute que d'ailleurs la discrétion demandoit que je remisse moi-même le porte-feuille. Mais, ma chérie, continue-t-elle, tu n'aurois jamais le courage de parler & d'écouter M^{de} St. Ange ; tu trembles, & peut-être ton cœur s'y opposeroit ; tu ne ferois entrez pas les expressions de ses regrets, de son désespoir : tu tairas, plus que tu ne penses, & tu

essairois de prendre un parti aussi décisif. Je t'assure que je n'aurois aucune crainte ; qu'il venoit trop à ma tranquillité & à tous mes sentimens de ne plus revoir M^{de} St. Ange, & de faire finir ses poursuites, pour ne pas le souhaiter vivement ; & j'ajoutai, avec fermeté, que si elle croyoit qu'une entrevue fût un moyen sûr d'y parvenir, j'y consentois, quoique j'y eusse beaucoup de répugnance ; que j'aurois préféré de tout dire à mon père, & de me conduire entièrement suivant sa volonté. M^{me} Boreau me représenta que ce seroit jeter mon père dans l'embarras ; que j'aurois l'air de vouloir lui faciliter l'inclination que j'aurois pour M^{de} St. Ange ; que d'ailleurs ce seroit une indifférence que de lui confier le porte-feuille ; qu'après que je l'aurois rendu, je pourrois recourir à lui, si de nouvelles poursuitances l'exigeoient ; & qu'il se-

roit mieux de tout finir par moi-même, ou au moins de le tenter. Nous débattâmes encore long-temps toutes les raisons & tous les moyens de rendre ce malheureux porte-feuille, & de faire entendre à Mr. de St. Ange le parti que j'avois pris. Nous eûmes bien de la peine à prendre une résolution; ma tante insistoit pour que je viisse & que je parlasse encore une fois à Mr. de St. Ange; la difficulté étoit d'en trouver & d'en arranger le moment: il fut question d'en parler à Mr. de Marville, comme étant l'ami intime de Mr. de St. Ange. Cette idée ne me déplaisoit pas, parce que dans l'opinion qu'il avoit de Mr. de St. Ange, & peut-être de moi, j'étois bien aise qu'il connût ma façon de penser. Enfin, la manière s'en trouva, & nous ne décidâmes rien. Je laissai à ma tante le porte-feuille; elle me dit qu'elle venoit Mr. de Marville, qu'elle le foudroieroit, que

suivant ce qu'elle jugeroit de ses dispositions & de ses idées, elle lui parleroit plus ou moins confidemment. Je revins chez moi avec un peu plus d'embarras & d'inquiétude que je n'en avois eu allant chez Mme. Bonval: ce porte-feuille est un incident malheureux qui augmente encore ma peine. Je me suis reproché mon indiscretion de l'avoir porté chez ma tante, & d'avoir consenti à en lire les papiers. J'aurois dû attendre que Mr. de St. Ange l'eût réclamé: il eût été aisé de le faire rendre par quelque domestique; & aujourd'hui, s'il le redemande, il faudra avouer une indiscretion; il la jugera beaucoup plus confidérable, s'il découvre qu'il est dans les mains de ma tante, si croira qu'il a passé dans celles de toute la famille; il aura des raisons de se plaindre, & il nous traitera de fermes indifférens. Je languis que ce porte-feuille lui fût rendu: c'est vrai que

si je le lui rends moi-même , je pourrai me justifier & le rassurer sur ses craintes. Mais comment le vais-je pour lui parler en liberté. Faudra-t-il un rendez-vous ? faudra-t-il le faire venir de la campagne ? Je ne sais point comment ma tante arrangera cet événement important & délicat ; & il l'est dans ce moment pour mon repos , car je ne cesse d'y penser. Quand il sera passé, je serai tranquille ; ma vie reprendra son train naturel , & je serai long-temps sans revoir Mr. de St. Ange, au moins le reste de la saison & même de l'année. Je m'entendrai avec mon père là-dessus ; je m'enfermerai plutôt, si je ne pouvois pas y réussir autrement. Je veux absolument me retrouver dans la situation & à la place où j'étois avant que de quitter la campagne. Je me rappelle ce moment, & il me donne les plus grands regrets : j'étois heureuse ; j'avois bien raison de craindre mon séjour à la ville ; nous ne

pourrions donc pas répandre un seul instant de notre repos ; & quelles que soient nos résolutions , il est attaché à je ne sais quels objets ; ce sont des circonstances qui nous sont étrangères , qui en décident ; mais enfin j'y reviendrai ; les idées & les intentions de mon père, dans la nouvelle fortune, ne feront pas un obstacle à mon dessein : je saurai me consacrer dans mes occupations , & dans celles que me donne ma petite Henriette ; c'est une aimable enfant ; elle a beaucoup d'intelligence , & elle commence à m'être très-utile ; elle porte mes ordres ; elle me rend de petits services ; sans elle je n'aurois pas pu vous écrire aujourd'hui le volume que je vous envoie. On m'annonce Mr. de la Houde ; je suis sûre que mon père n'est pas cherché ; qu'il ne reviendra que ce soir ; & que je suis seule ; — il insiste ; il demande à me voir ; il m'écrit de

Beaucoup; la maison est en désordre, cependant il faut bien le recevoir; c'est pour cela que je vous quitte.....

Autre désagrément, ma chère amie! M. de la Houffe m'a dit, d'un ton vraiment affectueux & galant, qu'il cherchoit depuis long-temps à m'entretenir seule; que j'avois toujours ri de ce qu'il m'avoit dit, mais qu'une fois il vouloit me parler sérieusement; ensuite il a été question de la maison, de sa fortune; après cela de lui-même, de son caractère, de sa personne: il m'est échappé des déclarations de tendresse, & plus souvent des marques d'amour. Enfin, il s'est levé, il s'est approché; j'ai cru, qu'il alloit se jeter à genoux; il tenoit son chapeau d'une main, la main de l'autre; il a ouvert les bras, & il a dit d'un air tendre, & en faisant une exclamation: Eh bien, Mademoiselle, tout cela est à vous, si vous voulez; je vous l'offre avec mon cœur, qui est

à vous depuis long-temps. Je me suis levée aussi; & je lui ai dit d'un air sérieux & lâché: Monsieur, tout cela est si beau, si bien arrangé, qu'il faut le laisser comme il est; j'aurois mieux mourir mille fois que d'y toucher; j'ai ajouté que tout ce qu'il m'avoit dit jusqu'à présent m'avoit ennuyé, & que je le peinois de ne plus m'y exposer. Il a voulu continuer en me parlant de la fortune de mon père, qui n'étoit peut-être pas si sûre que je croyois; Je l'ai pris par la main, je l'ai conduit auprès de la porte; je lui ai dit que c'étoit une raison de plus pour qu'il conservât la sienne pour lui seul; & que je voulois lui témoigner ma reconnaissance en n'acceptant pas les offres qu'il me faisoit; que sûrement je le serois mourir de chagrin & de regrets, & que je le priois de ne pas me faire mourir d'ennui. La poste s'est trouvée ouverte; nous nous sommes séparés très-honnêtement; il a un peu

secondé la Scie : je ne fais ce qu'il a
marqué à que je faisois peut-être
une fois ce que je refusais. J'ai fermé
la porte avec plaisir, & je suis venue
vous conter cette belle visite. Ne suis-
je pas malheureuse, ma chère amie,
d'être exposée à ces choses ? Mr. de la
Haute me seroit prendre la mesure
un haire : son avidité, ses calculs
continuels, ses petites jouissances d'édu-
cation, sa manière d'être, sa mes-
surée, sa composition ; son amour propre
si personnel inspirent le dégoût : je dé-
pire, que, bonnet, mon père n'auroit
plus rien à faire avec lui, & que
vous ne le voyez plus.

Je suis étonnée de n'avoir rien reçu
encore de ma tante : peut-elle me haïr
aussi long-temps, dans le trouble, dans
l'indécision où je suis, je croyois qu'elle
me seroit dire quelque chose le ven-
dredi ; elle sait bien que je ne suis
pas sans inquiétude. Je n'en aurois
point si je ne craignois pas que l'on

fit des perquisitions sur le porte feuille ;
si l'on apprenoit dans le public qu'il
est entre mes mains, on en parleroit,
on en tiendroit des conjectures, &
j'aurois encore des dégoûtements. Je
ne demanderois cependant rien à ma
tante ; elle fera ce qu'elle voudra,
& je resterai en proie à ma peine & à
mes tourmens.

Mes parents, ma chère, sont re-
venus de leur campagne ; ils en sont
très contents ; il est bien décollé que
nous y serons établis avant quinze
jours. Mon père a reçu des lettres qui
lui apprennent que les portraits ont
été remis à M. Oldcomb : Mr. Alwell
lui avoit bien fait parvenir une relation
de ce qu'il avoit fait, mais il n'y a
point eu de réponse, & il ne fait rien
de plus, c'est-à-dire, que nous cher-
chons est extrêmement bizarre dans sa
manière. — Ma tante me fait dire qu'elle
se porte fort bien, que son pied est
guéri, qu'elle peut marcher, — mais
rien de plus. — Vous voyez mon im-

patience & mon inquiétude : je dois craindre de vous le communiquer. Adieu, ma chère amie, ne comptez pas être long-temps sans recevoir de mes lettres; je ne veux plus avoir recours à jésus.

LETTRE LXIV.

De la mère.

COMPRENEZ-VOUS quelque chose à ma mère, ma chère amie; voilà, je ne fais combien de jours écoulés depuis qu'elle a le portefaix, & elle ne me fait rien dire encore; je ne lui fais rien demander non plus; je me confie en elle, & je ne fais pas empresse de cette entrevue qu'elle a projetée; je n'aimais rien non plus de Mr. de St. Ange; il est possible que tout finisse naturellement; je ne le reverrai plus; je fais toutes les occasions de le voir; ma tante reverra le portefaix.

feuille, & il n'y aura plus rien entre nous. Que je serois contente si tout s'arrangeoit ainsi! Cependant Mr. de St. Ange peut faire des recherches; il fait bien s'il a perdu ce que j'ai trouvé; s'il vient s'en informer auprès de nous, il faudra lui dire tout ce qui s'est passé; j'aurai beaucoup de tort; il peut en résulter des longueurs, des explications, des choses déagréables; j'ai tout à craindre, & tout le jour j'en ai eu une véritable inquiétude, & elle a été augmentée par l'air sérieux de mon père; nous ne l'avons presque point vu aujourd'hui; il a reçu des lettres de la poste, & des papiers de Mr. de la Haule, qui l'ont occupé s'en le matin; il n'a point déjeuné avec nous; j'ai voulu le voir chez lui, il m'a renvoyé, il a demandé qu'on le laisse tranquille. Eh, ce qu'il seroit quelque chose de Mr. de St. Ange? auroit-il fait quelque démarche auprès de mon père, qui seroit peut-être en-

surpris de lui répondre ? Je voudrais
 que mon père me permit de le rassurer ;
 mais non, il a fait des efforts pour paraître
 calme, il doit dire, il n'a dit que
 quelques paroles, & n'a pu aucune
 part à la conversation. Nous avons
 été en peine de sa santé ; j'aurois voulu
 lui parler ; j'ai respecté son silence &
 ses occupations ; deux fois je l'ai en-
 tendu avec tendresse en le quittant,
 il n'y a pas peu de gens, notre maître
 fut fort triste. Je me suis retiré chez
 moi avec du chagrin ; je viens chercher
 mes consolations ordinaires auprès de
 vous. Quand je vous ai dit mes tour-
 mens, il me semble que je fais un peu
 d'ostrogie. Dites-moi, je vous prie, ce
 qui afflige mon père, ne croyez-vous
 pas qu'il n'est passé quelque chose en-
 tre lui & ma tante & M^r. de St. Ange ?
 ma tante, avec ses idées, l'auroit in-
 quiété, elle aura combattu les biens ;
 qui fait ce qu'elle veut, veut arranger ?
 Mon père va se hâter ; il croit que

je veux résister à ses intentions, &
 il me regardera comme une fille ro-
 belle ; il n'y aura plus de douceur,
 plus de paix entre nous ; il est donc
 bien difficile de passer sa vie sans
 trouble, sans chagrin, & d'être moi
 qui en donnerai à mon père ! Non,
 certainement, cela n'arrivera pas ; je
 suis prêt à faire tous les sacrifices,
 & je n'en ai point d'assez grand à
 faire : ces réflexions m'aussent, elles
 m'affligent, & la nuit se passe. Je vous
 quitte, ma chère amie, pour aller
 chercher un repos que je ne trou-
 verai pas : j'ai l'impatience de voir
 mon père demain matin, de savoir
 quelque chose de ma tante : ce sont
 peut-être des malheurs qui m'atten-
 dent ; je vous en dirai quelque chose
 dès que je le saurai. Bon soir, ma chère
 amie. . . .

Mon père est encore plus occupé
 qu'hier ; il a reçu de très-bonne
 heure un message & des papiers de
 vous.

Mr. de la Haule; cependant il paroît moins affecté; il m'a fait des visites & des caresses ce matin; ma tante vient de me faire dire d'aller chez elle; j'y vais.

Je reviens, ma chère amie; de chez Mme. Bonval, je me suis de bons discours qui s'est passé. J'en ai encore le temps ce matin. J'avois bien raison de craindre ma tante; elle s'est obstinée à cette sottise; elle se ménage, ménage comme elle a voulu; elle a mis Mr. de Marville dans la confidence; je ne fais d'ouï elle s'a fait venir; c'est avec lui qu'elle a pris toutes les mesures. Au premier mot qu'elle m'en a dit, je m'en suis vivement offensé; je voulois ne plus rien entendre; & me refuser à tout ce qu'elle venoit proposer; elle m'a dit qu'elle regardoit comme très-essentiel de prendre un parti avec Mr. de St. Ange; qu'il falloit faire faire les pourparlers & les alliances, ou que malgré moi je serois

heros

téoris dans une espèce d'intrigue qui seroit apperçue & remarquée de tout le monde. & que, quels que fussent mes sentimens, on arrangeroit les conjectures de manière à me faire un tort infini; que c'étoit précisément en calculant de certaines choses qui paroissent indifférentes & sans valeur, que l'on autorisè les bruits: qu'elle craignoit même que l'on ne l'en rendit responsable, parce que j'avois trouvé deux ou trois fois Mr. de St. Ange chez elle. Elle a dit encore qu'elle avoit voulu s'assurer de la façon de penser, & qu'elle n'avoit point trouvé d'autre moyen que d'en parler à Mr. de Marville, qui étoit son ami intime; qu'elle l'avoit instruit sans m'exposer; qu'en l'entretenant vaguement de Mr. de St. Ange, il en étoit venu de lui-même à lui dire ce qu'il croyoit, & il ne doutoit pas que le mariage ne se fit incessamment: il avoit ajouté plusieurs choses qu'il présumoit, & qui expo-

dant n'avoient aucun fondement : elle avoit voulu le débâter, mais il s'étoit si fort obliné dans ses idées, qu'elle lui avoit dit qu'elle vouloit qu'il fût témoin d'une entrevue qui pourroit le déromper ; qu'il s'agissoit d'un pecté-feuille que l'on avoit trouvé, & que l'on vouloit rendre, & qu'à cette occasion on diroit des choses & on prendroit un parti qui termineroit toute espèce de réclamation & de confusion : qu'il falloit absolument qu'elles finissent, & qu'elles ne continuassent pas d'une manière à faire du tort à toute une famille ; mais que la difficulté étoit de rencontrer Mr. de St. Ange, qui étoit à la campagne, & auquel on ne vouloit pas cependant donner un rendez-vous. Mr. de Marville étoit bien entré dans ces dispositions ; il y avoit mis l'intérêt & la délicatesse d'un beau mari. Après avoir beaucoup cherché ce qu'on pourroit arranger, on étoit convenu que ma tante, Mr. de Marville

& moi, nous irions demain dans l'après-midi à Klindi ; je ne fais si vous vous rappelez que c'est une campagne qui est au bord du lac, elle est habitée par une dame de Torrent, qui est âgée & infirme ; elle ne sort point ; elle est un peu parente de Mme. Bonval, & sous prétexte de lui faire une visite ma tante nous mènera avec elle, Mr. de Marville & moi. Lui, fera dire à Mr. de St. Ange qu'il souhaite de la voir, & qu'il le prie de se rendre à Klindi ; que pour éviter de traverser la ville, il doit aller depuis la campagne à la Thulerie qui est au bord du lac ; il y trouvera un bateau qui le transportera à l'autre bord ; le trajet est d'une petite demi-heure. Quand nous aurons été quelque temps à Klindi, nous irons dans la soirée nous promener tout le quatorze : ma tante & Mr. de Marville insensiblement nous devanceront, mais cependant nous perdus de vue. Je prendrai le moment

pour rendre le porte-feuille, & pour dire à Mr. de St. Ange ce que je croirai convenable, & suivant le tour que prendra la conversation, ou ils auront l'air de tout ignorer, ou je les joindrai pour qu'ils soient témoins de ce que je dirai; ils me soutiendront & exhorteront Mr. de St. Ange à se ranger à ce que je demande. Le cœur me battoit déjà en écoutant ma tante; je l'interrompis plusieurs fois pour lui dire, que je ne pouvois consentir à cet arrangement, qui me paroissoit être une espèce d'intrigue & de comédie qui me déplaísoit: je lui répétai qu'il étoit plus simple que Mr. de Marville, étant instruit, se chargeât de rendre le porte-feuille, & que je n'avois pas besoin d'y rien ajouter, parce qu'en voyant Mr. de St. Ange, & ne le voyant pas, il faudroit bien que tout fût. Ma tante m'a répondu, qu'elle l'avoit bien proposé à Mr. de Marville, mais qu'il n'avoit pas voulu accepter cette commission; que d'ai-

leurs je me trompois si je croyois qu'en voyant Mr. de St. Ange, je le ferois renoncer à ses prétentions; qu'au contraire, il chercheroit avec plus d'ardeur les moyens de me voir; que sûrement il les trouveroit, & que je passerois ma vie dans la gêne: qu'il étoit bien plus sûr de lui parler avec fermeté, & de lui faire entendre ce que je voulois qu'il étoit; qu'il auroit des espérances aussi long-temps que je ne lui ferois pas connoître moi-même, & d'une manière bien politive, ma façon de penser. Elle ajouta, qu'il étoit bien vrai qu'après cela je ne pourrois plus revenir de ce que j'aurois prononcé, ni du pari que j'aurois pris; que c'étoit peut-être ce qui m'arrêtoit, & ce que je craignois; qu'alors, je n'avois tout simplement qu'à renvoyer le porte-feuille par un domestique, & laisser Mr. de St. Ange se conduire comme il le jugeroit à propos. Mr. de Marville est entré dans ce moment;

J'ai pâli, j'ai rougi dans le même instant : j'étois bien malheureux , & j'allois fuir lorsqu'insensiblement ma tante & Mr. de Marville m'ont rassuré : lui m'a parlé avec une délicatesse & un intérêt qui m'a véritablement touché ; il n'étoit ni gai, ni sérieux ; il avoit une douceur dans ses paroles & un calme dans l'esprit, qu'il m'a communiqué. Nous sommes venus à parler de ce que nous devons faire , & de ce qui étoit projeté , comme d'une démarche toute simple qui ne devoit me faire aucune peine, & qui ne pouvoit avoir aucune suite fâcheuse. Il m'a été impossible de ne pas témoigner beaucoup d'amitié à Mr. de Marville ; ma tante a fait ses éloges , & nous avons parlé de ses belles qualités : on seroit heureux de vivre avec lui , c'est écrit sur ma tante : hélas ! ce n'est pas de moi qu'on le pense , a-t-il répondu en soupirant : je ne fais ce que j'ai dit, mais certainement il a pu voir

qu'il étoit l'homme que j'estimois le plus ; & si j'étois forcé à quelque parti extraordinaire..... Mais je ne serois forcé à rien, & je serois fâché qu'il se fût trompé dans les marques d'amitié que je lui ai données : il a voulu dire quelque chose du porte-feuille , & plaisanter de ce qu'il pouvoit contenir ; j'ai vu qu'il s'ignoroit , & qu'on ne lui en avoit rien dit ; il ne fait pas si nous l'avons ouvert : tout a été si bien discuté, si bien raisonné & arrangé chez ma tante , que je l'ai quitté avec assez de tranquillité dans l'esprit. Nous avons ri même en parlant de notre visite à Marie du Torrent ; nous y avons trouvé quelque chose de comique qui nous a égayé. En vous écrivant, l'inquiétude m'est revenue. Je voudrois savoir ce que vous pensez de cette entrevue , de ce porte-feuille rendu, de cette conversation qui sera décisive , & après laquelle ma vie redeviendra

ne qu'elle étoit. Que je regrette ces
jours heureux ! où les moments se suc-
cèdent sans que j'eusse besoin de
les prévoir, ni la peine d'y penser.
C'est demain après-midi que nous
allons à Elindé ; ma tante aura une
voiture ; mes parents pourroient avoir
besoin de la leur, & il ne faut point
d'obstacles. Je voudrois n'y point pen-
ser jusqu'à demain au soir ; mais enfin,
demain au soir tout sera dit, tout sera
fait ; je vous écrirai galement pour le
jour suivant. Je vais laisser ma lettre
jusqu'à ce temps-là ; je n'ai que quel-
ques mots à ajouter pour la finir.
Je ne veux pas vous laisser ignorer
ce petit événement. Mon père entre
pour dîner. Adieu donc, ma chère
amie, jusqu'à demain au soir....

Ce soir, en rentrant dans ma
chambre, je retrouve ma lettre sur
mon bureau ; je ne peux pas aller
jusqu'à demain au soir sans vous
dire encore quelque chose. J'ai assez

bien réussi à me distraire sur ce jour
de demain que je crains ; j'ai trouvé
de l'occupation dans la maison ; j'ai
fait plusieurs visites ; j'ai été chez les
Chiffi ; ils ont parlé de Mr. de St.
Auge ; ils se sont plaints de ce qu'ils
ne le voient point ; ils disent qu'il
passe trop de temps à la campagne ;
que c'est une perte pour la société ;
ils voudroient le marier, parce qu'il
feroit le bonheur d'une femme & d'une
famille ; ils lui en ont parlé, mais
il s'y refuse ; il ne croit pas même
qu'une femme puisse être long-temps
heureuse avec un mari. J'ai trouvé
qu'ils s'occupent trop de lui ; je n'ai
pris aucune part à la conversation ;
mon père n'a presque point été au
legis de tout le jour ; nous ne l'avons
vu qu'un moment ; ce soir il avoit
un air inquiet & abîmé qui m'a
fait de la peine ; j'espère que cet état
ne durera pas ; c'est un nuage qui
passe. Bon soir, ma chère amie. Qu'est-

ce que j'aurai à vous dire dans vingt-quatre heures ?

Je ne puis pas attendre les vingt-quatre heures; il faut que je vous dise quelque chose avant que de partir. Ce matin mon père étoit tout-à-fait triste. Quand je lui ai dit que j'allois me promener cet après-midi avec ma tante, qui vouloit essayer de monter en voiture, il ne m'a presque pas écoutée; il m'a dit que je n'avois qu'à faire ce que je voulois: il est venu un message de Mr. de la Hauffe, & il m'a renvoyée. Ma tante m'a écrit un billet pour me dire que tout étoit arrangé pour notre visite à Elind; que comme notre maison étoit sur le chemin, elle me prendroit en passant: il est midi, & je ne suis pas encore coiffée; je n'ai pas trop de temps pour ma toilette; je languis de me retrouver ce soir avec vous. Adieu donc, ma chère amie.

Hélas! je ne puis pas vous écrire,

languissante, abattue, malheureuse; je n'en ai pas la force; à peine ai-je la faculté de penser; j'ai un trouble dans l'esprit & une anxiété dans l'ame qui ne me laissent que le pouvoir de souffrir: il faut que je laisse effacer les traces de l'effort. Vous seriez pitié de moi, ma tendre amie: Ah! que j'en aurois besoin, de votre pitié! je trouverois des consolations, des conseils, ne me les refusez pas: je vous dis ce que je voudrois me cacher à moi-même; est-ce vous aimer assez? Ma tante a eu bien tort de s'attacher si fortement à ses idées: il est vrai qu'elle ne pouvoit pas prévoir... Je succombe sous la peine de ce que j'ai souffert, j'ai encore du tremblement; je ne laisserai pas cependant partir ma lettre, sans finir de vous saluer: je ne puis pas me flatter de trouver du repos; mais demain, je serai plus à moi-même. Il faut que je fasse un effort pour rassurer mes

parents, qui ont été en peine de moi
 ce soir; je n'ai pas besoin d'en faire
 pour vous dire que je vous aime.
 Adieu, ma chère amie; vous seriez
 touchée jusqu'aux larmes en voyant
 les soins que la petite Henriette a de
 moi; ses petites mains seroient les
 miennes, ses yeux se font remplis
 de larmes quand je lui ai dit que
 c'étoit du chagrin que j'avois; elle ne
 pouvoit s'endormir, il a fallu lui pro-
 mettre que demain je n'aurois point
 de chagrin; & déjà j'afflige cette pauvre
 petite créature! & si j'étois être mal-
 heureuse! il ne faut pas l'être pour
 associer quelqu'un à son sort. Je re-
 prendrai ma lettre quand je pourrai,
 quand j'en aurai la force....

Je n'ai pas voulu vous écrire ce
 matin, ma chère amie; mon père m'a
 donné de l'inquiétude: je n'avois pas
 encore assez de liberté dans l'esprit,
 & j'aurois été interrompue. J'avois
 aussi à penser à la journée d'aujourd'hui,
 il falloit arranger ce qu'il falloit,

dire, ce qu'il falloit cacher: je devois
 écouter ce que je devois paroître; il
 faut donc que je m'applique à la fran-
 chise, à la dissimulation, je ne pour-
 rois pas le soutenir; & ce combat
 continuel, avec les apparences, est
 au-dessus de mes forces. Dans ce mo-
 ment toute la maison repose dans le
 silence de la nuit: seule avec vous,
 je vais vous dire ce qui s'est passé
 hier. Ma tante est donc venue mé-
 prendre comme elle me l'avoit fait
 dire; elle étoit avec Mr. de Marville:
 je montai en voiture avec une agita-
 tion & une crainte que je ne pouvois
 déseoir. Je faisois des caresses à ma
 tante, & en même tems j'aurois voulu
 la repousser: mon agitation étoit visi-
 ble, & à tous momens j'avois des
 distractions qui me détournent du
 sujet de la conversation; moi-même
 m'en faisois la guerre; Mr. de Mar-
 ville faisoit semblant de ne pas s'en
 appercevoir; on ne parloit point de
 votre visite: on dit cependant une fois

que Mr. de St. Ange traverseroit le lac bien facilement, parce qu'il ne faisoit point de vent. L'idée de le voir lécher, & de ce qui devoit le passer à notre entrevue, me donna un frémissement dont je ne suis pas la maîtresse : ma tante eu rit ; Mr. de Marville fit l'éloge de son ami ; il dit combien il méritoit d'être heureux. Si quelqu'un est digne de l'être, lui dis-je vivement, c'est un homme qui fait aimer les amis comme vous. Promettez-moi, mademoiselle, me dit-il en me serrant la main & du ton le plus touchant, d'avoir toujours de l'amitié pour moi. Je crois qu'il put voir mes regrets de n'avoir que cela à lui promettre. Il est digne de tous les sermens qui peuvent le rendre heureux, ce pauvre Marville ! il justifie bien l'idée que vous aviez de lui. Nous fumes très bien reçus par Mme. du Torrent ; les infirmités l'empêchèrent de quitter sa chaise ; mais elle

est d'une société aimable : notre village parut lui faire plaisir : elle vit avec un fils & une belle-fille, qui dans ce moment étoient absens : il faisoit une chaleur extrême hier ; enfermés dans la voiture & dans la maison, nous n'avions pas pris garde qu'il se formoit un orage sur la montagne : le vent se couvrit ; nous entendimes un bruit sourd, & au milieu de notre conversation nous aperçimes un éclair très-vif ; nous nous levâmes tous les trois en même temps pour approcher de la fenêtre, & pour regarder sur le lac. Nous vîmes un bateau qui n'étoit pas fort éloigné des bords opposés, & qui commençoit à être poussé par le vent au large du lac. Sans aucune honnêteté, nous ne pensâmes plus à Mme. du Torrent, & nous ne nous occupâmes que du bateau. Nous jugeons qu'il auroit le temps d'éviter le tempête, & de gagner notre rivage à force de rames. Le vent

devint plus fort, & l'orage fut bientôt
 assés le lac. Une colonne noire,
 & d'où sortoient des éclairs & des
 tonnerres avançoit rapidement; nous
 vîmes le bateau s'arrêter tout d'un
 coup, & nous comprîmes qu'il avoit
 donné dans un banc de sable qui se
 trouve dans cet endroit, & que les
 bateliers étoient quand ils en font les
 métiers. Nous remarquâmes long-
 temps les efforts inutiles qu'ils faisoient
 pour se dégager. Déjà il pleuvoit très-
 fort, & le bruit devenoit effrayant.
 Mr. de Marville nous quitte, il va au
 bord du lac, il cherche un bateau &
 des bateliers; par des sermens qu'il
 leur donne & qu'il leur promet, il les
 force à aller avec lui au secours du
 bateau qui étoit en danger de périr,
 & qui déjà étoit horriblement battu
 par le vent & par les vagues. Nous
 étions dans les plus vives alarmes;
 nous voulûmes crier à Mr. de Marville
 de ne pas s'exposer; nous n'en eûmes

pas la force, & nous le vîmes avec
 effort affronter les vents & la tempête
 pour aller au secours de son ami; &
 c'est moi, disois-je, qui suis cause
 que deux hommes s'exposent à périr,
 & ils périront peut-être! Dans ce mo-
 ment l'orage étoit affreux; le bateau de
 Mr. de Marville avoit une peine infinie
 à avancer; les éclairs déchirans de la
 foudre, des filons étouffans de lu-
 mière se succédoient rapidement; la
 violence impétueuse du vent, le jour
 qui s'étoit obscurci, tout donnoit
 l'idée de la destruction & du malheur.
 La maison étoit ébranlée; nous étions
 pâles & tremblans, & nous ne pou-
 vions quitter la fenêtre qui nous
 offroit ce spectacle. Nous suivions les
 deux hommes; nous avions de la peine
 à les distinguer, & nous les apper-
 cevions seulement de temps en temps,
 ils étoient au plus fort de l'orage, la
 pluie les enveloppoit; il sembloit qu'ils
 alloient être ôtés par les vents & la

grêle, ou engloimé par les vagues : dans le moment de notre plus grand effroi, un coup de tonnerre terrible, dont l'éclair nous éblouit, & dont le bruit déconcerta nous étourdit, parut frapper les deux bateaux, qui dans cet instant étoient près l'un de l'autre ; l'éclair & la foudre étoient partis en même temps & nous remplirent de terreur : nous ne vîmes plus rien, ma tante s'écria, Dieux ! ils sont perdus ! — Je sentis mes jambes s'affaiblir sous moi ; je m'appuyai sur ma tante, & je tombai dans le plus profond évanouissement. — Lorsque je revins à moi, je me trouvai sur un lit de repos entre deux femmes qui me faisoient respirer des eaux spiritueuses ; ma tante me donnoit aussi des secours, je ne fais ce que je dis, j'entrouvris les yeux, j'aperçus Mr. de St. Ange & Mr. de Marville qui étoient à côté de moi, une vive émotion me fit relever les yeux, & ma tante fut en-ore en

peine de l'état où elle me vit ; cependant mes forces revinrent, je commençai à me reconnoître, Mr. de St. Ange se jeta à mes genoux, & saisit une de mes mains, Mr. de Marville me cria en même temps, le vaill Mademoiselle, — il est sauvé ! — Par un mouvement qui fut involontaire chez moi, je me levai & j'allai à Mr. de Marville ; je voulais parler, mais la faiblesse & un torrent de larmes m'obscuroient l'usage de la parole, ma tante me conduisit, me rassuroit, j'evois des retours de frémissement ; elle me fit prendre quelque chose qui rappela mes forces : insensiblement, on devint plus calme & plus tranquille, on s'assit autour de moi ; on ne s'occupa d'abord que des soins que ma tante avoit de nous, & je reconstruis toujours les yeux de Mr. de St. Ange, il raconte ensuite comment dans l'instant où son bateau avoit été heurté par les vagues, & où lui & les bateliers alloient périr ;

Mr. de Marville s'étoit jeté à la rage, & lui avoit aidé à entrer dans son bateau. Ouf, s'écria-t-il avec attendrissement, je dois la vie à mon ami ! il a exposé sa fièvre pour moi — nous devons tous quelque chose à ce malheur, interrompit ma tante, & j'espère qu'il servira à nous rendre plus heureux ! & en même temps elle porta ses regards sur Mr. de St. Ange & sur moi ! mais reprit-elle tout de suite, il faut penser à ce que nous avons souffert, ces Messieurs ont trouvé d'abord d'autres habits, mais ils ont besoin d'autres secours encore, & il faut qu'ils aillent à la ville. Mr. de Marville s'en alla en disant qu'il alloit chercher une voiture, & qu'il étoit sûr d'en avoir une dans le moment. Mes chers enfans, reprit ma tante, lorsqu'il fut parti, il est inutile de vouloir cacher les sentimens que vous avez l'un pour l'autre ? — Comme je rougis ! comme je souffrois ! ma tante s'en aperçut bien, mais elle

continua. — Vous vous aimez, après l'événement où a été ma nièce, après les paroles qui lui sont échappées, il n'est plus possible d'en faire un mystère. — L'embaras de Mr. de St. Ange étoit visible ; je conjurai ma tante de ne plus rien dire, elle voulut continuer en disant qu'il étoit très-naturel que deux personnes aimables qui étoient sœurs pour s'aimer. — Je mis la main sur sa bouche, mais je ne pus pas empêcher Mr. de St. Ange de dire bien des choses ; heureusement qu'il entra quelqu'un de la part de Made. du Torrent ; j'avois été transportée dans une chambre voisine, elle-même avoit été incommodée de l'orage, & dans le trouble qu'il y avoit eu dans la maison, on n'avoit pas trop su ce que nous faisions ; on ne s'étoit même pas aperçue de Monsieur de St. Ange. Dans ce moment Mr. de Marville revint ; nous passâmes sous chez Mme. du Torrent ; nous étions tous trois

lades & abatus de l'orange : on parla du mal qu'il avoit fait à la campagne, du bateau qui avoit été brisé, des gens qui avoient été sauvés, & dont elle ignoroit les circonstances : nous ne l'en instruisîmes pas bien positivement ; Mr. de Marville, qui avoit trouvé un canot, eût voulu Mr. de St. Ange ; je crus remarquer qu'il avoit l'air accablé : j'étois bien éloigné de l'être. En vérité, j'étois la seule qui eût souffert de tout ce qui venoit de se passer ; j'étois vraiment malheureuse, & je craignois encore ma tante. Lorsque le pleur fut entièrement cessé, nous remontâmes en voiture. En passant au bord du lac, dont les vagues écumoient encore, nous vîmes des débris du bateau brisé, & sans nous le dire, nous fîmes des réflexions qui nous occupèrent entièrement. Ma tante rompit ce silence, en me disant : nous ne pouvions pas nous attendre, ma

chère mère, à tout ce qui vient de se passer ; mais j'avois que je doutois que cette entrevue se terminât comme tu te le proposes ; je me dédis un peu de ce que tu avois si bien décidé, j'ai voulu savoir les obstacles & les possibilités de ce qui pouvoit en résulter : j'ai consulté ton père, sans lui dire précisément mes intentions, j'ai tâché de savoir la façon de penser sur Mr. de St. Ange ; je lui en ai parlé hier & avant-hier d'une manière indirecte, mais assez positivement cependant pour être assurée qu'il avoit une vraie estime pour lui, il le regarde comme un homme auquel il n'auroit aucun regret d'appartenir, & dont les vertus & les qualités pourroient rendre une famille heureuse. Il m'a paru, si c'est vrai, que mon cousin avoit de la tristesse, de l'inquiétude, & l'esprit fort occupé ; il ne me parloit pas librement & avec confiance comme à l'ordi-

naire; son honneur étoit changée; j'ai eu de la peine à le recevoir auprès de moi; ses réponses étoient courtes & vagues; il n'avoit pas l'air d'y penser: quoiqu'il en soit, je n'ai vu chez lui rien qui doive faire craindre qu'il s'oppose à ton inclination, & il auroit tort. Mr. de St. Ange, est, à tous égards, un parti très-avantageux; ton père est fort riche; que peut-il faire de mieux que d'unir sa fille à l'homme qu'elle aime? Ta mère, bien loin de le désapprouver, y donnera son consentement avec plaisir; elle n'a d'autre délire que de voir sa fille mariée; ainsi, ma chère amie, tout concourt à amener un événement qui sera heureux pour tout le monde. Ce qui s'est passé aujourd'hui pourroit faire de l'éclat; ta sensibilité n'a rien laissé à désirer à ceux qui en ont été les témoins. Mais, ma tante, si-je repris, qu'ai-je donc dit, qu'ai-je donc fait? —

fait? — Mon enfant, ton évanouissement a été très-long; j'ai été véritablement en peine de toi; & lorsque tu as commencé à reprendre le connoissance, tu t'es déridée: mon Dieu! est-il péri? ah, mon cher St. Ange! & tu tendois les mains comme si tu eusses voulu le sauver; c'est alors qu'il les a prises, & qu'il s'est jeté à ses pieds; ensuite, tu as embrassé Mr. de Marville; ce n'étoit pas par tendresse pour lui; ceux qui t'environnoient ont été frappés de ce qu'ils ont vu. Il faut prévenir les méchancetés; elle ne manqueroit pas de tomber sur moi, pour avoir été l'occasion de quelques rencontres dans ma maison, avec Mr. de St. Ange; mais, ma chère nièce, je comprends tout ce que ta situation a de pénible, tu as laissé espérer à ton père que tu entrerois dans ses vues, tu le lui as promis, même; il suppose qu'il n'est facile de renoncer à un commenc-

ment d'inclination ; tu l'as été toi-même , & vous vous êtes trompés tous les deux ; il en coûtera peu à son ambition & à son amour-propre d'en revenir ; il faut ménager l'un & l'autre pour ne pas faire naître des obstacles ; & c'est ce dont je me chargeai : il t'aime , il a de la tendresse pour toi , ce sont les moyens dont je me servais : je lui apprendrai la vérité avec tant de ménagement , qu'il ne pourra pas s'y opposer , repose-toi sur moi , laisse-moi agir seule avec lui , & aussi avec Mr. de St. Ange ; je promets de l'éviter toutes les contradictions désagréables , tous les aveux pénibles , toutes les démarches difficiles ; j'aurai le plaisir de te voir jouir d'un bonheur que j'ai vu échapper pour moi-même , & qui est le premier de tous , celui d'épouser l'homme que ton cœur a choisi ; tu verras qu'il vaut mieux que cette foie d'indépendance , que cette liberté , que

ce mépris de toute espèce d'engagement dont tu as annulé ton esprit & ton imagination ; tes déclamations si vives , si pitoyables contre ce joug , contre les chaînes , contre la soumission qu'entraîne le mariage , n'ont servi , elles m'ont d'autant plus divertie que je voyois bien que ton cœur ne consentoit pas à ton système ; tout ce qu'il en est arrivé , c'est que tu feras à l'égard de ta inclination vers un objet qui en est digne ; je n'ai jamais connu d'homme plus aimable & qui mérite plus d'être aimé que Mr. de St. Ange ; ton esprit a toutes les ressources , ton ame toutes les qualités , ton cœur toute la délicatesse que l'on peut désirer pour faire espérer un bonheur long & durable ; il n'a de plus cette douceur insensible , ces grâces dans les manières , ce piquant dans l'expression ; qui attachent dans tous les siècles ; la nature la fait pour plaire aux femmes ; & si on peut lui re-

procher de les traiter avec un peu de légèreté, ce n'est peut-être pas le faire, nous ne devons jamais nous en prendre qu'à nous des sentimens que nous inspirons, & nous nous vengeons bien mal & bien injustement, en accusant de tout ceux qui ne sont coupables de rien. Nous mettons trop de petites prétentions dans notre envie de plaire, nous exigeons un aveuglement trop entier, notre amour propre se fait des jouissances injustes; nous voulons être trompés sur tout ce qui nous flatte, & nous passons tout d'un coup de l'empire le plus absolu & le plus absolu, à la soumission la moins raisonnée. J'aurois souhaité, ma chère mère, que ton esprit se fût porté plutôt sur ces observations & sur ces raisonnemens que sur des projets & des idées chimériques, qui sont loin de la nature & de la vérité; mais ces erreurs se dissipent, & ton esprit

restera; tu l'employeras plus utilement à ce qui doit te rendre véritablement heureuse; c'est dans cette persuasion que je vais travailler à ton mariage avec Mr. de St. Ange; je ne veux pas que tu viennes me dire aucune de tes mauvaises raisons, je ne veux pas même que tu me parles, je ne t'écouterai pas; dès demain je verrai Mr. de St. Ange; j'ai bien eu remarquer quelque indécision dans son esprit & dans ses expressions, il craint la situation où il se trouve & tu es une héritière, il n'est pas riche, & la délicatesse le rend timide & réservé; il n'en est que plus intéressant. Je veux venir à votre secours à tous les deux; quand je lui aurai parlé, je m'adresserai à ton Père, je le ménagerai, je lui ferai comprendre que dans la situation où il est aujourd'hui, il ne doit avoir d'autre objet d'ambition que le bonheur de sa fille. Mais tant parle avec tant de volubilité.

& d'une manière si positive, que dans l'état de foiblesse où j'étois, je n'eus la force, ni de l'interrompre, ni de lui répondre; nous arrivâmes à la maison qu'elle parloit encore, & je fus occupée de la manière dont je devois paroître devant mes pères, pour qu'ils ne remarquassent chez moi rien d'extraordinaire. Ma tante me quitta en m'exhortant à prendre du courage, & en me disant qu'incessamment elle me donneroit des nouvelles, & qu'elle auroit des miennes. Ma mère me trouva pâle & abattue, je lui dis que l'orage m'avoit extrêmement éprouvée; elle étoit plus en peine de mon Père, qui avoit été enfermé tout le jour dans la chambre, qui n'avoit presque rien mangé, & qu'elle n'avoit pu voir qu'un instant; il y avoit eu plusieurs messages entre lui & M. de la Haussé, il ne parut qu'un moment au souper. J'étois fatiguée, je me suis retirée de bonne

heure, je n'ai pas trouvé beaucoup de sommeil, mais le repos m'a rendu des forces. J'ai pu mieux soutenir toutes mes inquiétudes d'aujourd'hui. Mon Père est sorti de bonne heure, j'ai trouvé qu'il étoit plus occupé, & qu'il mettoit plus d'activité dans son travail que les jours précédens; autant que j'ai pu le juger, il a été consulter des gens de loix & des gens d'affaires; il n'étoit pas disposé à penser à moi, & je n'ai pas voulu le distraire; je craignois bien plus ma tante & ce qu'elle se proposoit de faire; je m'entendois à tous momens ou à la voir, ou à recevoir quelque chose d'elle. Je n'ai rien vu ni entendu de tout le jour, ni même au souper j'ai reçu cette lettre.

J'ai pensé, ma chère nièce, qu'aujourd'hui tu aurois besoin de repos; je n'ai pas voulu te troubler; & j'ai père que ce soir tu es tout-à-fait remise de tous les accidens d'hier, je

te pris de reprendre ton ais doux & serais, qui devient si piquant, si féduisant lorsque tout va bien, j'ai passé la journée d'hier avec Marville, & ensuite avec Mr. de St. Ange, je suis assez contente, je ne m'embarraße pas de ce que tu feras. Demain matin à onze heures j'aurai une conférence avec ton Père, il ne faut pas l'enflayer, il ne fera peut-être question de rien. Au nom de Dieu, ma chère amie, sois tranquille, & ne va pas dépeñser ta sensibilité inutilement. Adieu, fais-moi dire seulement que tu te portes bien.

Hélas! on ne se met jamais à la place de ceux qui ont de la sensibilité; on dirait que l'on peut la captiver, la maîtriser; ce billet qui m'exhorte si bien à la tranquillité m'a donné du tourment & de l'agitation, & elle ne me quittera pas de toute la nuit; je tremblais lorsqu'il faudioit voir mon Père, lorsque j'entendais

venir ma tante, lorsqu'elle parlait; qu'est-ce qu'elle aura dit avec Mr. de Marville & avec Mr. de St. Ange? elle m'aura fait dire & parler, elle aura disposé de moi, il faudra peut-être tout contredire, tout déshonorer devant mon Père; je suis bien malheureuse, je ne me suis pas assez opposée à ma tante, je ne fais rien faire à propos, je n'ai de la force que pour me donner du tourment; il me semble qu'il y a un voile sur mon sort que je crains de pénétrer; n'y a-t-il pas encore une distance immense entre Mr. de St. Ange & moi? & comment s'anticiperoit-elle tout d'un coup? Ma tante est bien vive aussi, comment me craint-elle pas une contradiction, & que je ne me refuse à tout ce qu'elle aura pensé, projeté, arrangé? Dans ce moment je suis disposée à m'opposer à tout, & je n'y manquerai pas; d'ait ce que je vous apprendrai.

drai incessamment. Aujourd'hui je vous
drai encore que je vous aime.

LETTRE LXV.

De la même.

JE vous écris, ma chère amie,
& mes yeux se remplissent de larmes,
elles tombent sur mon papier, vous
en voyez les traces, ma vue est
obscurcie, à chaque mot je suis in-
terroqué par des pleurs que je
voudrais recevoir & qui me suffoquent,
je me débats pour sortir de l'écou-
dement où je suis, & je tombe dans
le désespoir, mon sort est affreux, vo-
tre cœur sera déchiré, mais je ne veux
pas votre pitié, je ne demande celle
de personne; tout sentiment étranger
est inutile; mon tourment est sans
consolation comme il est sans ressource;
je suis une victime dévouée, à un

mal plus de mes forces; j'aurois celle
de mourir; mais la mort même n'est
intelligible. Je quitte & je reprends ma
plume, & je ne puis tracer que des
plaintes & vous m'arrêtez par les
accens de mon désespoir; vous donnez
ce qui m'auroit réservé. — Je ne puis
vous écrire qu'avec un frémissement
mortel. — Je vous vous le dire, j'es-
père que j'en aurai la force, je laisse
écouler le temps. — Je reviens,
& je ne puis tracer que l'expression du
chagrin qui me dévore. — Ma mère
me fait appeler, peut-être qu'elle recon-
naîtra votre visage, & vous dira, &c. &c.
Hélas! nous avons pleuré ensemble,
& nous n'avons pu prononcer une
parole! Je l'ai embrassée, & je l'ai
inondée de pleurs; elle m'a serré contre
son sein, & nos larmes se sont mê-
lées; le trouble est complet dans la
maison; les domestiques ne savent ce
qu'ils doivent faire, ils ne savent ce
qu'ils ont dit, ils veulent nous

servir, ils nous pressent de manger ; on ne leur répond point ; ils vont d'un appartement à l'autre ; on n'entend que des exclamations de pitié, & toi, pauvre Henriette, chère enfant, l'esprit est point sur ton visage, tu te prends à me serrer, tu m'entoures de tes bras, tu n'oses ni pleurer ni te plaindre, je suis près de toi, & tu m'appelles avec un accent si touchant, que mon ame en est affectuement déchirée. Ma chère amie, laisse-moi donner un libre cours au torrent de mes larmes, Mais qu'ai-je fait ? Je n'ai pu encore que vous effrayer, je devrois recommencer ma lecture.

Ce matin je me suis levée avec l'inquiétude de ce que feroit ma tante ; de cette vérité qu'elle vouloir dire à mes Parents à onze heures, je craignois cette conférence, fatiguée, souffrante de tout ce qui étoit arrivé avant hier, j'avois l'ame aussi abattue que le corps ; comme son ordinaire mon Père n'étoit

point encore sorti de chez lui à huit heures, je me suis traînée à sa porte, elle étoit fermée, je l'ai appelé, il m'a répondu avec l'accent de la douleur, qu'il ne pouvoit pas me voir, qu'il ne pouvoit voir personne dans ce moment. J'ai été chez ma mère, elle m'a dit qu'elle avoit remarqué que depuis quelques jours mon père étoit triste, qu'il parloit peu, que hier de avant hier il avoit paru occupé de choses facheuses & pénibles, nous nous sommes rappelées ce qu'il avoit dit, ce qu'il avoit fait : il y avoit eu plusieurs messages, plusieurs lettres de Mr. de la Haufe, & notre inquiétude étoit en augmentant ; nous faisons des questions à un domestique qui étoit dans cet instant, il nous dit qu'il y avoit là un volet de Mr. de la Haufe, & que la chambre de mon père étoit ouverte, j'ai couru auprès de lui, je l'ai trouvé qu'il se pressoit à grande pain en tenant une lettre

dans la main; son agitation paroîtroit extrême, il donnoit des marques de désespoir; je suis allée à lui les bras ouverts, il s'est jeté dans son fauteuil en criant qu'il étoit le plus malheureux des hommes; & qu'il alloit se casser la tête; il se leva avec un mouvement de fureur; je l'arrêtois, je le ferai encore dans mes bras, je le supplie d'être plus tranquille; je lui dis que nous chercherons tous les moyens de consolation; & que le plus grand des malheurs soit toujours moins que le chagrin peut lui faire; ma mère paroît, il va à elle en lui disant qu'il est perdu, qu'il est ruiné, qu'il n'y a plus de ressource, pas même dans la mort. Nous sommes long-temps dans cette agitation du désespoir; enfin il nous dit que ses espérances sont renouvelées, que ses dernières spéculations avoient été malheureuses, que la hausse l'avoit entraîné dans des affaires si considérables, que son

fortune étoit non seulement tout-à-fait perdue, mais qu'il restoit de voir beaux coups, & qu'il étoit dans la crainte de se voir livré à la honte & à la misère. Nous croyons ne pas bien entendre, nous supposons qu'il y a de l'exagération; nous faisons répéter; nous demandons des détails; dans le trouble & dans la confusion nous avons de la peine à nous entendre. Mon père est toujours plus agité, & ne pouvant se calmer pour nous parler de suite, prononce seulement de temps en temps, & ce cruel voudroit aussi sacrifier ma sœur? Je vois au-devant de lui, je l'arrête dans mes bras, je lui dis que s'il ne s'agit que de moi, il doit être plus tranquille, qu'il n'y a aucun sacrifice que je ne puisse faire, & que je suis heureuse s'il en est qui puisse le consoler. Il cria qu'il mourra plutôt mille fois, mais que la mort même ne fera pas une consolation; nous le supplions de s'expliquer à nos tentons

arrive, elle nous trouve dans le trouble & dans le désordre; elle croit qu'il s'agit de Mr. de St. Ange, elle commence à faire des exhortations à mon père, elle l'assure que je ne suis coupable de rien, que c'est elle qui a tout fait, qui est cause que tout s'est déclaré, & que dans la situation où je suis, il m'est bien permis de suivre mon inclination. Mon père ne la voit pas, ne l'écoute pas; nous avons de la peine à faire comprendre à ma tante que c'est M^r. de la Haussé qui est cause du trouble où elle nous voit, elle dit qu'il n'y a qu'à le renvoyer, qu'elle avait toujours cru que ce vieux fou pensait à moi; nous sommes à peine instruites, & nous sommes obligées de lui expliquer qu'il est question de notre fortune & des spéculations que mon père a faites avec lui; pendant ce temps-là, mon père parcourt des lettres, des papiers, il vient à nous en criant; il n'est pas content. cet

homme abominable de m'avoir précipité dans la misère! il veut encore que je scortifie ma fille! & mon Père nous donne les papiers qu'il tient, il s'adresse à moi, il m'a dit: oh ma fille! ton père est le plus malheureux & le plus imprudent des hommes, il ne mérites pas que tu le souves. — Je vous envoie la copie de ces lettres, ma chère amie, lisez, & que votre cœur ne soit pas ébahié, s'il est possible, votre colère seroit aussi inutile que la nôtre.

Deuxième Lettre de Mr. de la Haussé.

Je suis bien fâché, Monsieur, que contre mon avis vous ayez fait la liquidation des actions de la Compagnie des Indes à ce 19 juillet, elles ont haussé au delà de toute espérance, & il y a plus de 300 livres à perdre par action, ce qui fait un objet de 30 mille livres, cela joint aux 40 mille que nous avons perdus sur l'emprunt

des 125 millions sur 70 mille livres sans les frais ; par contre les St. Charles ont baissé , à ce qu'on me marque par la lettre d'aujourd'hui : il faut espérer qu'elles se relèveront , & nous avons encore huit jours pour les fournir au prix dont nous sommes convenus ; il faudra tâcher de faire les fonds de la somme ci-dessus , vous savez que je ne suis pas en argent , & les engagements que vous avez pris portent à la fin du mois. Si vous venez chez moi ce matin nous verrons de prendre des arrangements ; il suffira de donner des lettres de charge à trois mois , d'autant que le change n'est pas mauvais dans ce moment , je suis bien , &c.

Seconde Lettre.

Je reçois la réponse à l'ordre que j'ai donné de votre part , pour l'achat d'une partie d'action de St. Charles ;

elles sont aussi basses que l'on croit qu'elles peuvent aller ; on est persuadé que le dividende sera beaucoup plus fort que l'on ne pense , & qu'alors elles remonteront considérablement ; le profit est à peu près sûr , & vous pouvez hardiment conclure l'engagement que je vous ai proposé pour les différens emprunts nécessaires à payer les premières parties ; c'est ce que nous devons faire aujourd'hui chez le Notaire , où se trouvera Mr. Pillard , mon ami , que j'ai chargé de trouver l'argent , vous promettant comme je vous l'ai déjà dit , de prendre pour mon compte les sommes qu'il y aura au-delà pour l'achat des dites actions , en sorte que c'est avec moi seul que vous serez engagé pour cet objet , et joint la note de la partie de ces actions de St. Charles avec les frais & commission , ainsi que le cours des fonds actuels sans rien de votre très-humble , &c.

Troisième Lettre.

Monsieur, depuis que je vous en
vu, j'ai reçu mes lettres de Paris; les
St. Charles continuant à haïsser, il
faudroit vendre avant qu'ils haïssent
davantage; le petit est déjà confidé-
rable, nous en parlerons aujourd'hui,
& nous prendrons le parti convenable.

Quatrième Lettre.

Je vous ai dit mon dernier mot,
Monsieur, je ne puis pas haïsser mon
bien en Paris, il faut des hypothèques
ou des censives, & cela le plus tôt
possible; vous avez été malheureux,
j'en conviens, tout le monde en auroit
fait autant à votre place; vous avez
beaucoup gagné d'abord; il étoit assez
naturel que vous échassiez de gagner
encore pour compléter votre fortune;
par les différents comptes que nous
avons eus, en déduisant tout ce

qui peut se vendre, c'est 267 mille
livres 25 sols 9 deniers que vous restez
devoir à moi & à mon associé; je serois
assez esulant pour attendre quinze
jours ou trois semaines, mais lui a
besoin de son argent, par ce qu'il le
fait travailler; & comme hier vous
avez paru indécis dans ce que vous
voulez faire, ce matin il s'est pourvu
en justice pour vous forcer de payer,
& obtenir une saisie provisionnelle
en cas de refus, quoiqu'il soit muni
de l'exécutoire, je l'ai engagé à ne pas
se presser, & à attendre encore deux
jours, ce qu'il a accordé à ma sollici-
tation, en sorte que je suis presque
engagé tout seul pour la somme en-
tière pendant ces deux jours; vous
savez que dans le compte que nous
fîmes avant hier, nous trouvâmes
à vue de pays que vous seriez
hors d'état de payer, vous fîmes si
renversé de chagrin, que vous ne
voulûtes pas m'écouter sur les diffé-

vosres propositions que je vous faisais, j'en suis fâché, parce que des lors les circonstances ont encore changé en mal; aujourd'hui je n'en ai plus qu'une à vous faire, & je crois que vous la trouverez raisonnable; j'ai toujours eu beaucoup d'amitié & d'attachement pour votre famille; je propose donc que vous me donniez Mlle. votre fille en mariage; en l'épousant je me chargerai de toutes vos dettes & spéculations, je reconnaitrai avoir reçu tout ce que vous me devez, vous n'aurez rien à faire qu'à votre genre, & vous resterez comme vous êtes; Mlle. de Germolan est fille unique, il y aura ce qu'il y aura, seulement vous vendrez votre campagne pour payer les réparations que vous y avez faites: il y a long-temps que je vous ai laissé connaître qu'il ne tiendrait qu'à Mlle. votre fille de partager ma fortune, aujourd'hui c'est moi qui partagerai votre décadence; je vous en ai dit quelque-

chose il y a deux jours, mais vous ne voulûtes pas m'écouter; au reste, je ne vous point vous gêner, je ne suis peut-être pas toutes vos affaires, & vous ne m'avez sans-doute pas tout dit, ainsi vous vous conduirez comme vous jugerez convenable, vous êtes un bon père de famille; seulement nous procéderons incessamment à la discussion de vos biens, & s'il n'y a pas de quoi payer, vous penserez aux faices; je suis bien fâché que les circonstances soient tombées aussi malheureusement; mais il y a remède à tout comme vous voyez; je vous assure que c'est avec bien de la cordialité que j'ai l'honneur d'être, &c.

Si vous acceptez, & Mlle. votre fille aussi comme je puis m'en persuader, nous pourrions avoir une entrevue chez vous, & vous verrez alors encore d'autres preuves de mon dévouement.

Je n'en puis plus, ma chère amie, je retourne chez ma mère, que j'ai laissée trop long-temps; je ne vous dirai rien de plus, & que vous dirais-je? je n'ai pas la force de penser: hélas! vous ne sentirez mes maux que trop vivement! J'aurais dû me taire, mais non, mon amie, je ne puis pas vous ménager, je vous aime trop.

FIN du cinquième volume.



174880

IV

174881

Pedagogiczna Biblioteka Wojewódzka
im. Komisji Edukacji Narodowej
w Lublinie

174 880 IV